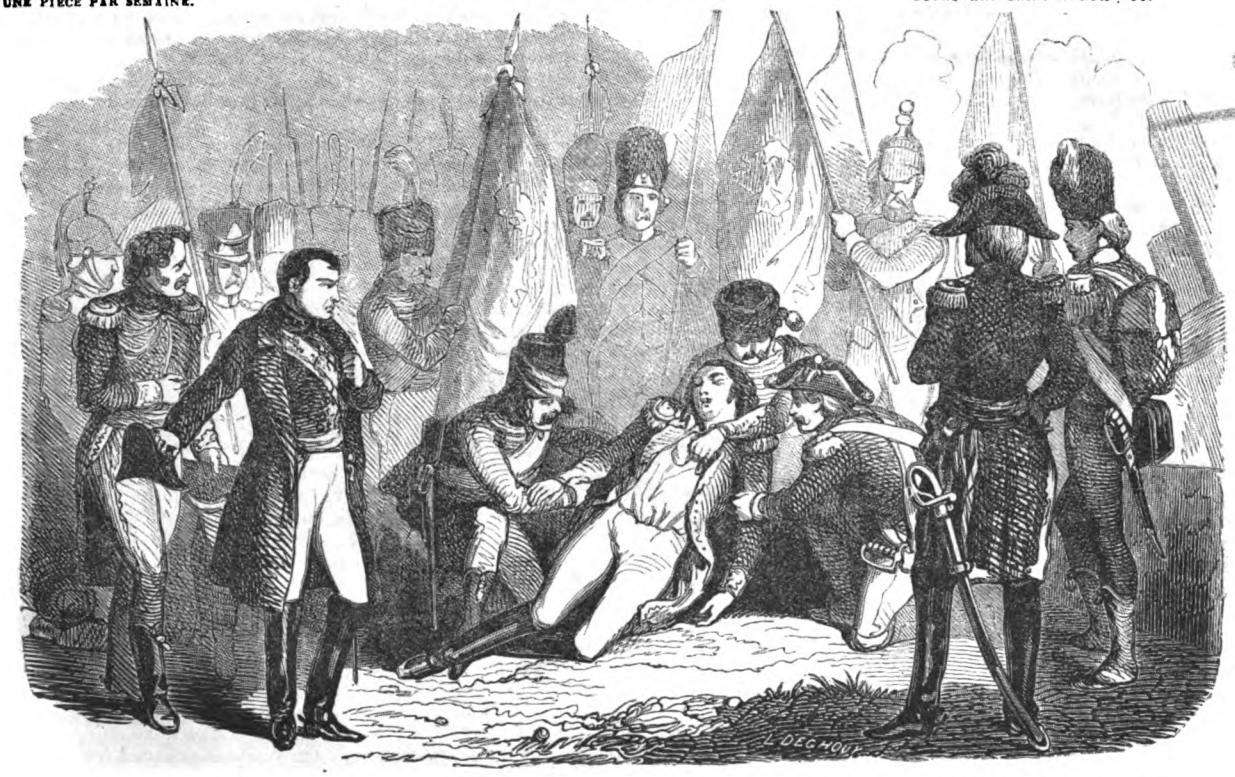
31e LIVRAISON.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.



LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PIÈCE MILITAIRE EN 4 ACTES ET 22 TABLEAUX
(DE 1799 A 1806)

PAR MM. FABRICE LABROUSSE ET ALBERT

Mise en scène de M. ALBERT; — Musique de M. FESSY;
— Ballet de M. HONORÉ, — Décors de MM. WAGNER, CHÉRET et LECHEVALIER; Machines de M. AUGUSTE MARY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE 1er AOUT 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

NAPOLÉON	MM. ROBERT DROUVILLE.
GENERAL LANNES	PASTELOT.
GENERAL DUROC	COCHET.
GENERAL DESAIX	LAREY.
GENERAL LEFEBVRE	BRÉMONT.
M. D'HAUGWITZ	BRÉMONT.
L'AMIRAL BRUIX	FÉLIX.
M. DE TALLEYRAND	BOILEAU
M. FOUCHE	SALLERIN.
M. SIEYES	CORDIER.
BAPTISTE, brigadier de hussards	WILLIAMS.
ANTOINE	BORSA.
MAGLOIRE, marin	LEBEL.
MARCELIN	BENJAMIN.
LA TOUR-D'AUVERGNE, grenadier	COULOMBIER.
LEONARD, soldat	MM. BRICHARD.
THIEBAUT, soldat	PONTONNIER.
JEAN THUREL, invalide	THEOL.
MADAGASCAR, invalide	BOITUZET.
UN INVALIDE	DARCOURT.
LE SUPERIEUR DU SAINT-BERNARD	TOURNOT.
M. MELZI	TOURNOT.
GIACCOMO	GERPRÉ.
GENERAL MELAS	NOEL.
GENERAL OREILLY	PREVOST.
GENERAL OTT	A. BARRAL.
GENERAL KAIM.	
GENERAL HADDICK.	
GENERAL ELSNITZ.	
UN DOMESTIQUE	NÉRAULT.
L'EMPER. ALEXANDRE	MAXIME.
LE ROI DE PRUSSE	MM. ARTHUR.
UN GARCON LIQUORISTE.	
UN INVALIDE	DARCOURT.
JOSEPHINE BEAUHARNAIS	Mme JOSÉPHINE.
CAROLINE	CLÉMENCE.
Mme CAMPAN	CHEZA.
JEANNETTE	BERTAUD.
EDOUARD, page	SEN.
LEON	CÉCILE.
HENRY	FOLLET.
MARCHANDE DE FRUITS.	WSANNAS
MARCHANDE DE FLEURS.	CASSARD.
MARCHANDE DE POISSON.	FANNY GONZALÈS.
UN ENFANT	DENISE.

Etat-Major français et russe, Officiers, Soldats, Russes, Croates, Autrichiens

Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire cette pièce à l'étranger, sans l'autorisation des auteurs et éditeurs.

ACTE I.

Premier Tableau.

A l'hôtel Bonaparte, rue de la Victoire. — Un petit salon. Le jour commence. — Une lampe, qui éclaire faiblement la scène, jette ses dernières lueurs.

SCÈNE PREMIERE.

UN DOMESTIQUE, *puis* M. DE TALLEYRAND.

LE DOMESTIQUE, *assis dans un fauteuil.* Allons! voilà le jour qui commence à paraître... Décidément j'aurai passé une nuit blanche à attendre des ordres que le général ne m'a pas donnés... Il travaille encore!... Il se prépare quelque chose! (*On frappe à la porte extérieure de l'hôtel.*) Voilà une visite à une heure peu accoutumée! (*regardant à une pendule*) à six heures! (*Un domestique ouvre la porte devant M. de Talleyrand.*)

M. DE TALLEYRAND, *au domestique qui l'a introduit.* Merci! (*Au domestique qui est en scène.*) Veuillez prévenir le général Bonaparte que je désire lui parler.

LE DOMESTIQUE. Mille pardons, monsieur, mais le général n'a pas l'habitude...

M. DE TALLEYRAND. De recevoir si matin?... Rassurez-vous, il vous excusera, vous et moi... Tenez! remettez-lui ceci. (*Il lui donne une carte de visite.*) Allez, et ne craignez rien, je prends tout sur moi. (*Le domestique entre dans le cabinet de Bonaparte.*) Le Directoire dort encore sans doute. J'ai remarqué que ceux qui doivent être renversés dorment presque toujours, et ceux qui renversent, presque jamais!

LE DOMESTIQUE. Monsieur, voici le général.

M. DE TALLEYRAND. Très-bien!... (*Le domestique sort; Bonaparte entre et s'arrête un instant sur le seuil de la porte.*)

SCENE II.

BONAPARTE, M. DE TALLEYRAND.

M. DE TALLEYRAND, *saluant.* Général...

BONAPARTE. Monsieur de Talleyrand, je vous salue... vous êtes matinal.

M. DE TALLEYRAND. Comme vous, aujourd'hui du moins. (*Bonaparte lui montre un fauteuil; tous deux s'asseyent.*)

BONAPARTE. Qu'y a-t-il de nouveau?

M. DE TALLEYRAND. Ce que vous savez déjà; l'effet produit par votre retour d'Egypte; le désir unanime de vous voir prendre en main les affaires; une crise décisive, mais qui nous délivrera du Directoire; enfin le dénoûment qui approche et auquel nous avons tous travaillé.

BONAPARTE. Oui, je me mets en marche pour faire régner l'ordre, le repos, la loi... mes compagnons d'armes me seconderont; mais, je l'espère, la lutte sera courte et sans collision... Je regrette de n'avoir pu m'expliquer et m'entendre avec Sieyès; il a compris qu'il me fallait agir, mais il se tient à l'écart.

M. DE TALLEYRAND. Je venais vous parler de lui, général.

Digitized by Google

BONAPARTE. Et vous disiez que vous n'aviez rien de nouveau!

M. DE TALLEYRAND. C'est souvent dans le post-scriptum d'une lettre que se trouve l'objet le plus important. . Sieyès est avec vous, général... mais...

BONAPARTE. Mais, il enfante quelque nouvelle constitution, et attend le moment de la faire accepter?

M. DE TALLEYRAND. Mon Dieu, général, nous avons tous notre marotte; celle de Sieyès est de constituer... Faites comme moi, ne le contrariez pas trop, surtout lorsque vous allez pouvoir faire tout ce que vous voudrez... Aujourd'hui dix-huit brumaire, de grandes choses vont se décider... Sieyès ne sera pas un obstacle, puisqu'il approuve; mais, s'il n'était pas avec nous, on remarquerait son absence, et ce serait fâcheux!

BONAPARTE. Qu'il vienne! je n'irai pas le chercher!

M. DE TALLEYRAND. Il est venu.

BONAPARTE. Et où est-il?

M. DE TALLEYRAND. A votre porte, dans ma voiture. Je vais vous l'amener!...

BONAPARTE. Voilà du mystère, qu'en pensez-vous?

M. DE TALLEYRAND. Je pense que s'il fallait procéder à coups de canon, général, vous n'auriez pas besoin de nous. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BONAPARTE, *seul; puis* M. DE TALLEYRAND, SIEYÈS.

BONAPARTE. Lorsque Sieyès aura disloqué le Directoire en se retirant avec Roger Ducos; lorsque le Conseil des Anciens, en transférant pour demain le Corps législatif à Saint-Cloud, m'aura investi de toute l'autorité militaire, qui donc pourra m'entraver, m'arrêter dans mon chemin?... Je suis fort de mon passé, fort de l'attachement du peuple et des soldats, fort de ma cause, qui est celle du pays!... (*M. de Talleyrand entre avec Sieyès.—A Sieyès.*) Bonjour, monsieur Sieyès!

SIEYÈS. Général...

BONAPARTE. Comment! vous attendez à la porte de votre futur collègue?

SIEYÈS. Votre collègue!

BONAPARTE. Sans doute; ne devons-nous pas, vous, Roger Ducos et moi, composer le Consulat?...

SIEYÈS. Je l'ignorais. Nous avons eu de si rares occasions de nous voir : nous ne nous sommes guère rencontrés qu'au banquet qui vous fut offert par les deux Conseils!

BONAPARTE. Oui, et, dans cette circonstance, nous n'échangeâmes pas une parole.

M. DE TALLEYRAND. Il y avait tant de monde!... Et puis Sieyès ne vous connaissait pas bien encore.

BONAPARTE, *à Sieyès.* Me connaissez-vous maintenant?

M. DE TALLEYRAND. Sans doute, général, puisqu'il va devenir votre collègue. (*Ils s'asseyent.*)

BONAPARTE. Alors, allons au fait. (*On s'assied.*) Il faut en finir avec le Directoire; ce pouvoir tombe en ruines, et si on ne le renversait, la France elle-même roulerait dans l'abîme où l'entraîne ce gouvernement qui succombe sous sa propre faiblesse.

SIEYÈS. Fondez une autorité forte et solide, général. Absorbons dans l'unité ces mille fractions éparpillées dans la politique. Souvenez-vous de cette maxime que j'ai posée dans mon projet de Constitution : la confiance doit venir D'EN BAS, le pouvoir doit venir d'en haut : aujourd'hui, il n'y a rien EN HAUT, et, en bas, on attend... Les partis...

M. DE TALLEYRAND. Les partis... J'ai eu le temps de les étudier depuis que je ne suis plus ministre. Nous avons d'abord la faction dite le manége, je ne sais trop pourquoi. Est-ce par allusion à l'habitude que ces messieurs ont prise de toujours tourner dans le même cercle?... Peu importe? Cette fraction se rallie aux directeurs Moulins à qui on a fait croire qu'il était général... et Gohier qui est... eh bien, qui est directeur!... Il y a ensuite les politiques et les modérés qui siégent dans le Conseil des Anciens, et que vous dirigez, vous, Sieyès, avec la même facilité que vous dirigez votre collègue Roger Ducos, lequel vous suit comme votre ombre! Nous possédons en troisième lieu le parti des spéculateurs et des hommes de plaisirs que conduit Barras, cet ambitieux de sérail! Enfin, il y a ceux qui sont avec vous, général. Ce sont les plus actifs, les mieux placés dans l'opinion; n'eussent-ils pas ces qualités, il leur suffirait du prestige de votre fortune, pour que la victoire leur demeurât!

BONAPARTE. Ce que vous avez dit est exact, je le reconnais... mais vous ne parlez pas d'un homme qui a bien son importance... qui est venu me pressentir... et que je n'ai pas revu depuis trois jours. Vous ne parlez pas de Fouché!

SIEYÈS, *à Talleyrand.* C'est juste! vous l'avez oublié!

M. DE TALLEYRAND. Je n'oublie jamais un ministre de la police, surtout lorsqu'il s'appelle Fouché.

BONAPARTE. Sera-t-il avec nous?

M. DE TALLEYRAND. Sans nul doute, vous savez que c'est un homme prévoyant.

BONAPARTE. Qu'il vienne, alors! mais que chacun, en se joignant à moi, sache bien qu'il s'agit de la France et non d'un homme; du pays tout entier, et non de Bonaparte seulement!... Je n'ai pas cette ambition vulgaire qui n'aspire qu'à des titres ou à des trésors!... mes titres, je les mettrai dans ma conscience qui me dira que j'ai posé le pied sur l'anarchie et le désordre; mes trésors, ce sera la gloire, le bonheur de la patrie!

SIEYÈS. A l'œuvre donc, général!... Je vous quitte pour agir de mon côté!... Nous allons faire rendre par le Conseil des Anciens les décrets qui vous mettront en main la puissance nécessaire... Quant à Barras...

M. DE TALLEYRAND. Barras!... Envoyez-le donc à sa terre de Grosbois, s'il fait le difficile!... Donnez-lui une bonne escorte prise dans les dragons de Sébastiani, ça le flattera, il aime l'étalage.

SIEYÈS. Bien!... A revoir, général.

BONAPARTE. A bientôt... à bientôt, consul!

SIEYÈS, *saluant.* Consul!

M. DE TALLEYRAND. Voilà un échange de politesses que la France ne tardera pas à ratifier. Sur trois que nous sommes ici, il y en a deux qui reçoivent un baptême mérité... le troisième...

BONAPARTE. Le troisième sera ministre des relations extérieures.

M. DE TALLEYRAND. Merci, général, je n'avais rien demandé.

BONAPARTE. Mais vous acceptez?

M. DE TALLEYRAND. Il le faut bien! (*Il sort avec Sieyès.*) A bientôt, général, à bientôt!...

SCÈNE IV.

BONAPARTE, *seul.*

Aujourd'hui même j'agirai et je réussirai! Oui, je sens là (*il met la main sur son cœur*) que la Providence m'a choisi pour sauver la France, et la faire glorieuse entre toutes les nations!

SCÈNE V.

BONAPARTE, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE. Comment, mon ami, voilà le jour et tu n'auras pas pris un moment de repos?

BONAPARTE. Et toi, déjà sortie de ces flots de gaze et de dentelles dont tu t'entoures même pendant ton sommeil!

JOSÉPHINE. Je n'ai pu dormir, je n'ai cessé d'avoir dans ma pensée, sous mes yeux, les événements de cette journée qui se prépare... Ah! Bonaparte! si le succès venait à manquer à nos espérances!... Tu ne me dis rien! tu ne me rassures pas!

BONAPARTE. Voudrais tu fuir à l'heure du danger?

JOSÉPHINE. Non! mais, je n'ai pas encore fait la guerre autant que toi!

BONAPARTE. Comment! depuis un mois, tu ne cesses d'escarmoucher contre nos adversaires; de discipliner nos amis, d'écarter les obstacles, de balayer le terrain!... Tu as troublé le farouche Gohier, au point qu'il ne sait plus à quel bain d'herbe s'accrocher en se noyant!... Tu as tenu tête à Bernadotte!... Murat et Lannes, ces deux intrépides, se sont encore exaltés à ta voix, et Talleyrand prétendait hier que sa diplomatie baisserait pavillon devant la tienne!

JOSÉPHINE. Je ne dis pas... mais que veux-tu... on est femme et on s'inquiète... Tiens! tu m'as souvent reproché de ne m'occuper que de chiffons; aujourd'hui, je voudrais n'avoir à songer qu'à ma marchande de modes.

BONAPARTE. Tu y reviendras, et bientôt...

JOSÉPHINE. Tu crois?

BONAPARTE. Oui, je te connais... Sois tranquille, ton budget ne tardera pas à reprendre toutes ses proportions.

JOSÉPHINE. Mais, où allons-nous?

BONAPARTE. (*On se lève.*) Nous allons au pouvoir!

JOSÉPHINE. Tu m'effraies!

BONAPARTE. Vraiment?

JOSÉPHINE. Oui, le pouvoir, je le crains!

BONAPARTE. Pourquoi le craindre, lorsqu'on n'y aspire que pour faire le bonheur du peuple! Ce sont plutôt tes préjugés de routine et de caste qui te préoccupent; mais ces préjugés sont usés comme les vertugadins de ta grand'mère!... A peuple nouveau ou régénéré, une race nouvelle de gouvernants!

JOSÉPHINE. Oh! parce qu'il me resterait quelques souvenirs, que tu exagères, ce n'est pas une raison pour que je m'oppose à la puissance qui pourrait surgir, surtout si Bonaparte la représente!... D'ailleurs, ne m'a-t-on pas prédit à moi-même une haute fortune et les grandeurs humaines?... Non que j'aie l'ambition d'une égoïste, non; mais dominer, c'est pouvoir faire le bien, venir en aide aux malheureux et se reposer des fatigues de l'élévation par le souvenir des bienfaits qu'on a répandus! Bonaparte, gouverne les hommes que ton génie attire sous ta main, je serai près de toi pour signaler l'infortune à ta bonté!... Hortense et Eugène partageront les soins que je prendrai de te faire bénir! Chers enfants, au cœur si noble et si pur, que Dieu écarte de vous les dangers qui pourraient nous menacer nous-mêmes!... Je serais forte contre mes propres douleurs, je serais faible si je vous voyais souffrir!

BONAPARTE. Joséphine, tes enfants sont devenus les miens et je les ai placés sous la sauvegarde de toute mon affection. Ils auront leur part de ma destinée. Rassure-toi, calme ton imagination de créole, continue de te montrer ferme et souriante devant ceux qui marchent avec nous, et devant ceux qui nous seraient contraires. La victoire, c'est un peu comme les femmes, vois-tu, il faut les poursuivre sans relâche jusqu'à ce qu'on en soit...

JOSÉPHINE. Le maître, n'est-ce pas?

BONAPARTE. Non... l'heureux compagnon.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Le commandant de Paris demande à parler au général.

BONAPARTE. Lefebvre!... Ah! diable! — Est-ce qu'il voudrait se mettre en travers?

JOSÉPHINE. Veux-tu que j'assiste à votre entretien?

BONAPARTE. Non, laisse-moi, Joséphine, laisse-moi! (*Au domestique.*) Faites entrer le général Lefebvre!

JOSÉPHINE. Et s'il vient en ennemi?

BONAPARTE. Eh bien, c'est en ami qu'il s'en retournera. (*Joséphine s'éloigne, le domestique introduit le général Lefebvre.*)

SCÈNE VI.

LEFEBVRE, BONAPARTE.

LEFEBVRE. Bonjour, général.

BONAPARTE. Bonjour, Lefebvre.

LEFEBVRE, *croisant les bras et le regardant.* Eh bien!

BONAPARTE. Eh bien, général?

LEFEBVRE. Nous voulons donc du nouveau à Paris?

BONAPARTE. Non, à Saint-Cloud!

LEFEBVRE. Paris, Saint-Cloud, Vaugirard! Ça n'y fait rien. Tu sais, mon fils, que je commande la 17e division militaire ci-incluse?

Digitized by Google

BONAPARTE. Certes, et ce n'est pas moi qui songerais à faire passer ce commandement en d'autres mains!

LEFEBVRE. Tu sais que le Directoire m'a chargé de veiller sur lui?

BONAPARTE. Le Directoire est devenu impuissant.

LEFEBVRE. Possible! mais il est encore debout.

BONAPARTE. Pour combien de temps?

LEFEBVRE. Je ne suis pas, mais tant qu'il y est, je ne dois connaître que ma consigne. — Ecoute, car je te parle comme un ancien que je suis vis-à-vis de toi: je t'ai suivi de l'œil à partir de Toulon, où je n'étais pas, mais d'où j'ai eu de tes nouvelles, puis en Italie, puis en Egypte, et je me suis dit: Voilà un lapin qui fera son chemin! Il se peut même, si ça l'arrange, qu'il se colloque dans le terrier des autres! Je crois que tu es en train de mettre le pied dans le terrier du Directoire!

BONAPARTE. Il faut pourvoir à la situation.

LEFEBVRE. Ah!

BONAPARTE, *marchant.* Nous avons été assez longtemps entraînés au loin par la guerre, laissant à ces hommes un pouvoir qu'ils ne doivent plus garder!

LEFEBVRE. Ah!

BONAPARTE. Des discours, des fêtes, voilà tout ce qu'ils savent faire!

LEFEBVRE. C'est vrai, et nous paradons souvent pour leur amusement.

BONAPARTE. Le règne des avocats est fini!

LEFEBVRE. Les avocats! ah! si tu me parles des avocats!... j'en ai plein... la cervelle qu'ils m'embrouillent avec leurs phrases qui n'avancent rien.... mais c'est égal, j'ai ma consigne!

BONAPARTE. Général Lefebvre, vous consentiriez à soutenir ces hommes qui perdent la patrie!

LEFEBVRE. J'ai ma consigne, je te dis! — me voilà réduit à l'état de caporal... Je pense comme toi. Les directeurs me contrarient plus que ma part; il ne font rien de bon, ils mécontentent l'armée, ils se sont mis à dos tout le peuple. Tu as raison de vouloir les démolir, mais je serai forcé de te contre-carrer, et je suis venu pour te le dire. Dis donc, si ça tourne bien, occupe-toi tout de suite et sérieusement de l'armée; ces avocats la négligent que ça fait honte et pitié!... Etablis un pouvoir ferme et régulier; plus de parleurs, mais des hommes d'action et dévoués, et que la France reprenne une attitude respectable!

BONAPARTE. Vous pensez donc comme moi?

LEFEBVRE. Parfaitement!

BONAPARTE. Et vous voulez vous opposer...

LEFEBVRE. Je ne le veux pas, j'y suis forcé! toujours par la consigne...

BONAPARTE. Mais aujourd'hui même, les membres du Directoire seront dispersés, et le décret qui transfère les conseils à Saint-Cloud facilitera un événement que vous regretteriez d'avoir vu s'accomplir sans y participer.

LEFEBVRE. Il y a un décret comme ce'ui dont tu parles?

BONAPARTE. J'attends qu'on me le signifie.

LEFEBVRE. Oh! alors, il n'y a pas à se tracasser le tempérament... Le Directoire est enfoncé... je donne ma démission.

BONAPARTE. Je m'y oppose.

LEFEBVRE. A ce compte, il n'y aura que la consigne de changée.

BONAPARTE. Précisément!

JOSÉPHINE, *entrant.* Eh bien, êtes-vous d'accord?

LEFEBVRE. Pardieu, madame, avec un diable d'homme comme le vôtre, le moyen de ne pas faire ce qu'il veut.

JOSÉPHINE. Bonaparte, voici plusieurs de tes amis, Lannes, Duroc, Sébastiani, monsieur de Talleyrand.

BONAPARTE. Bien. (*A part.*) Et ce décret... ce décret qui n'arrive pas!... Le refuserait-on? Que pourrais je faire alors?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUROC, LANNES, MONSIEUR DE TALLEYRAND, GÉNÉRAUX, COLONELS, OFFICIERS, *puis* FOUCHÉ *et* SIEYÈS.

JOSÉPHINE. Messieurs, soyez les bienvenus; il s'agirait d'une fête que vous ne montreriez pas plus d'empressement.

LEFEBVRE. Nous y allons peut-être, à la fête; mais on pourrait bien casser les violons.

LANNES. Est-ce que tu serais contre nous?

LEFEBVRE. Et si j'y étais contre vous, après?

LANNES, *souriant.* Nous nous battrions.

LEFEBVRE. Eh bien?

LANNES. Ce serait dommage!

LEFEBVRE. Pour toi, sans doute, Gascon du diable!

LANNES. Pour toi aussi, Alsacien entêté!

LEFEBVRE. Donne-moi la main, écervelé, je suis avec vous.

LANNES. A la bonne heure! Que te disais-je, Duroc?

DUROC. Mais je n'ai jamais douté de la sympathie du général pour Bonaparte.

BONAPARTE, *bas à Talleyrand.* Vous avez vu Fouché?

M. DE TALLEYRAND, Oui, général.

BONAPARTE. Que dit-il? Que fait-il?

M. DE TALLEYRAND. Il surveille l'agonie du Directoire, il ne tardera pas à venir.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Fouché!

FOUCHÉ, *entrant.* Général, madame, je viens un peu tard, mais c'était pour mieux servir votre cause. (*Apercevant M. de Talleyrand.*) Vous étiez déjà ici, monsieur de Talleyrand?

M. DE TALLEYRAND. Oui, monsieur Fouché, j'y suis même depuis plusieurs jours.

FOUCHÉ. Vous êtes prévoyant, monsieur.

M. DE TALLEYRAND. Monsieur, vous êtes la prudence même. (*Ils se saluent.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Sieyès!...

BONAPARTE. Enfin! (*A Sieyès.*) Eh bien?

SIEYÈS, *à Bonaparte.* Général, je suis chargé de vous communiquer la résolution prise par le Conseil des Anciens.

BONAPARTE. J'écoute, et je suis prêt à obéir aux ordres du Conseil.

SIEYÈS, *lisant.* « Le Conseil des Anciens décrète » ce qui suit: Le Corps législatif est transféré » dans la commune de Saint-Cloud. Les deux » Conseils y seront rendus demain, dix-neuf bru- » maire, à midi. Le général Bonaparte est chargé » de l'exécution du présent décret. Le général » commandant la dix-septième division, la garde » du Corps législatif, les gardes nationales séden- » taires, les troupes de ligne, sont mis immédia- » tement sous ses ordres et tenus de le reconnaî- » tre en cette qualité. »

BONAPARTE. Ce décret sauve la France... (*Aux généraux.*) Jurons de le faire respecter! (*Tous les généraux tirent leur sabre et étendent la main vers Bonaparte, qui leur présente le décret.*)

TOUS. Nous le jurons!

BONAPARTE. Lefebvre, vous stationnerez avec dix mille hommes aux Tuileries... Je donne à Moreau, qui s'est offert à moi en qualité d'aide de camp, le commandement du Luxembourg. Lannes, tu commanderas la garde du Corps législatif. Murat occupera militairement la commune de Saint-Cloud. (*On entend battre la générale au dehors.*) Messieurs, une ère nouvelle va commencer... secondez votre général avec l'énergie, la fermeté et la confiance que j'ai toujours trouvées en vous. La liberté, la victoire et la paix replaceront la France au rang qu'elle occupait en Europe et que l'ineptie ou la trahison a pu seule lui faire perdre.

TOUS. Bien, très-bien!

BONAPARTE. A bientôt, Joséphine!

JOSÉPHINE. Bonaparte, je ne respirerai qu'à ton retour.

BONAPARTE. Bon espoir, Joséphine. (*Aux généraux.*) Venez, messieurs. (*Fouché et Talleyrand restent les derniers.*)

FOUCHÉ, *montrant la porte.* Monsieur, après vous.

M. DE TALLEYRAND. Passez, monsieur... je ne puis pas marcher de front avec les événements, moi; je ne puis que les suivre, je suis boiteux! (*Ils sortent.*)

Deuxième Tableau.

A Dijon, sur la lisière du camp de l'armée de réserve. On entend un roulement de tambours, un instant après des soldats entrent et déposent leurs armes.

SCENE PREMIERE.

LÉONARD, ANTOINE, THIÉBAUT, SOLDATS.

LÉONARD. Encore une revue, et toujours des revues!

ANTOINE. Eh bien?

LÉONARD. Eh bien, ce n'était pas la peine de nous faire venir pour cela jusqu'à Dijon... Nous aurions tout aussi bien paradé dans le Carrousel.

ANTOINE. Vois-tu, malcontent, le premier consul a son idée, et si nous sommes à Dijon, ce n'est pas pour nous amuser longtemps aux bagatelles de la porte, nous irons ailleurs... et plus loin... Le premier consul n'a pas fait prendre ici un billet de logement à soixante mille hommes pour une puérile satisfaction.

LÉONARD. A la bonne heure, alors.

ANTOINE. Où diable sont donc mes deux frères?

THIÉBAUT. C'est à peine si les hussards viennent de rompre les rangs... donc le brigadier n'est pas en retard pour vous rejoindre... Quant au marin, il se promène sans doute à son ordinaire.

ANTOINE. Il en a le droit et le temps, étant ici à la faveur d'un congé qu'il a pris pour nous rendre visite à Baptiste et à moi.

THIÉBAUT. C'est assez rare de voir comme ça trois frères au service.

ANTOINE. Oui, il n'aurait plus manqué que notre sœur fût cantinière... mais elle est restée dans le civil, là-bas, dans notre pays, du côté de Fontainebleau.

LÉONARD. Et votre neveu, sera-t-il soldat, celui-là?

ANTOINE. Notre neveu est en apprentissage, à Paris, chez un quincaillier, et il paraît même que c'est une pratique qui bouscule fréquemment les marchandises de son patron... Eh! eh! voici le général Lannes et le général Duroc. Rien que ça!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LANNES, DUROC.

DUROC. Oui, Lannes, depuis trois jours que le premier consul est arrivé à Dijon, il n'y a pas un homme qui ne s'attende à partir au premier moment.

LANNES. Je l'espère bien aussi, parbleu!... Tout à l'heure, en passant cette sorte de revue d'inspection, je me disais que Berthier avait assez fait pour sa part, en organisant l'armée de réserve, et que c'était enfin à notre tour à travailler.

DUROC. Et il nous faudra, à mes camarades et à moi, bien des faits d'armes pour que notre nom ait quelque éclat auprès du tien.

LANNES. Flatteur! Ne me fallait-il pas faire un peu plus qu'un autre?... je suis parti d'une condition si humble: fils d'un garçon de ferme du pays de Lectoure, j'ai fait comme tous ces volontaires qui se mirent en marche, entraînés par le patriotisme, et dont plusieurs sont revenus nous joindre ici à l'appel du premier consul et en abandonnant encore une fois le foyer domestique où ils s'étaient retirés après la guerre... Tiens, Duroc, me voici parvenu à un grade élevé; eh bien, je ne suis jamais plus heureux que lorsque je retrouve quelque camarade d'autrefois, resté, par une injustice du sort, dans les rangs inférieurs... Quand je me fis volontaire à l'armée d'Italie, simple volontaire, pour échapper à l'inactivité, j'oubliais gaiement que j'avais été chef de brigade en quatre-vingt-quinze.

DUROC. Oui, mais toute l'armée avait les yeux fixés sur toi, et c'est là de là que datent cette affection, cette estime, que te porte le premier consul.

LANNES. A propos de premier consul, sais-tu qu'il était entraînant hier au soir, lorsqu'il rappelait les événements qui ont suivi le dix-huit brumaire?... Son langage à la fois conciliant et ferme avec les puissances étrangères?... l'ordre et l'autorité se redressant sur leurs ruines, à partir du jour où, entrant au Luxembourg avec ses deux collègues, il prit place sur le fauteuil présidentiel? Je vois d'ici Sieyès et Roger Ducos se

Digitized by Google

disant du regard qu'ils avaient un maître et qu'ils n'avaient plus qu'à le suivre.

DUROC. Comme nous, comme la France! (*Latour-d'Auvergne entre avec Antoine et quelques soldats.*) Quel est donc ce vieux soldat qui vient à nous?...

LANNES. Tu ne l'a donc jamais vu?... C'est Latour-d'Auvergne!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LATOUR-D'AUVERGNE.

LATOUR-D'AUVERGNE. Tu sais, Antoine, que je suis à ta disposition. Nous sommes d'anciens camarades... Si ton frère, le marin, a besoin de quelque recommandation, j'écrirai un mot à mon ami, l'amiral Bruix.

ANTOINE. Merci; mais c'est un loup de mer qui n'ambitionne guère les grades.

LATOUR-D'AUVERGNE. Il a peut-être raison.

LANNES. C'est cela, Latour-d'Auvergne doit plus que personne comprendre la modestie et le désintéressement, lui, qui serait général depuis longtemps, s'il l'avait voulu; lui, qui a refusé ce titre, même lorsqu'il commandait en Espagne le corps de huit cents grenadiers, appelé la colonne infernale.

LATOUR-D'AUVERGNE. Ecoutez, chacun doit sentir ses forces; moi, je suis un assez bon soldat, et je commanderais mal peut-être une division ou une brigade. Nous avons eu un général dans notre famille, Turenne; c'est une illustration à laquelle je n'aurais rien ajouté... D'ailleurs tout en voulant la discipline, je suis un peu soldat irrégulier... un peu partisan... Lorsqu'il n'y a pas à se battre, que la campagne est close, je me retire, et je quitte le sabre pour la plume... j'aime les livres! (*Aux soldats.*) C'est une bonne chose que les livres, allez... lorsqu'ils sont bons!

LANNES Vous en avez fait vous-même qui sont utiles et scientifiques, à ce qu'on dit.

LATOUR-D'AUVERGNE. Quelques recherches, oui, affaire de travail et d'investigations... Donne-moi du feu, Antoine. — (*Il rallume sa pipe.*) Après la paix de Bâle, j'ai composé un glossaire dans lequel j'ai mis en regard quarante-cinq langues... J'ai fait aussi un dictionnaire français-celtique qui peut servir pour l'étude des temps passés.

LANNES. Et vous avez laissé là vos travaux littéraires pour rejoindre les volontaires que le premier consul a rappelés sous les drapeaux.

LATOUR-D'AUVERGNE. Il faut tout dire, je me fais vieux, j'ai cinquante-sept ans; peut-être, comme il n'y a plus aujourd'hui pour la France le danger qui la menaçait en 91, peut être serais-je resté tranquille en Bretagne, mais j'ai un ami appelé Lebrigant. (*Les soldats rient.*) Ce nom-là vous fait rire, je le conçois... mais jamais nom n'a été plus mal appliqué... Lebrigant a un fils, l'unique soutien de sa vieillesse. Ce garçon-là allait forcément partir pour l'armée; je me suis fait son remplaçant et j'ai arrangé cette affaire, voilà! Maintenant, que nous allions à l'armée d'Helvétie, à l'armée du Rhin ou ailleurs, je ne puis me dispenser de marcher ferme et de tenir bon, puisque je remplace un jeune homme de vingt ans!

LANNES. Latour-d'Auvergne, vous dites tout cela avec une simplicité qui me prend le cœur! Le diable m'emporte s'il y a dans toute l'armée française un général à qui je serais aussi flatté de dire ce que je vous dis : votre main, mon camarade!

LATOUR-D'AUVERGNE. Vous voyez donc bien qu'on n'a pas besoin d'avoir un grade.

LANNES. Au revoir; nous parcourons le camp, le premier consul ne va pas tarder à le venir visiter, selon sa coutume, et il faut que tout soit en ordre.

LATOUR-D'AUVERGNE. Au revoir, Lannes! (*A Duroc.*) Général! (*Tous deux se donnent la main; Lannes et Duroc sortent.*)

SCENE IV.

LATOUR-D'AUVERGNE, ANTOINE, SOLDATS, *puis* MAGLOIRE *et* BAPTISTE.

ANTOINE. Ah! voici mes deux frères en train de se disputer, suivant leur habitude, ce qui n'empêche pas qu'ils s'aiment bien.

BAPTISTE *à Magloire en entrant.* Tu as beau dire, avec tes vaisseaux, tes frégates et tes bricks, ça ne me paraît nullement supérieur à l'armée de terre et sous les armes.

MAGLOIRE. Tu parles comme ces particuliers de terre ferme qui n'ont jamais quitté le plancher des vaches.

LATOUR-D'AUVERGNE. Votre frère a pourtant traversé la Méditerranée pour aller en Égypte.

MAGLOIRE. La Méditerranée!... mais c'est à mes yeux une simple fontaine des Innocents; je naviguerais dessus dans le moindre sabot. Je ne vous connais nullement, mais je respecte votre ignorance relativement à la chose de la mer... Tel que vous me voyez, j'ai commencé à l'âge de douze ans par être mousse; cette idée m'était venue en regardant les carpes dans le bassin de Fontainebleau. J'ai voyagé dans les trente-cinq parties du monde, car les ceux qui prétendent qu'il n'y en a que quatre sont des fainéants qui ont arrangé ça en se promenant sur quelque ruisseau... J'ai grandi, je me suis perfectionné et embelli par le travers de toutes les îles connues et inconnues... J'ai vu le soleil d'aussi près que vous avez pu voir des lanternes sur ce qu'on appelle des places publiques. J'ai vu des singes remplacer des hommes avec une parfaite civilisation; j'ai rencontré des femmes de toutes sortes de couleurs, et je dis qu'il n'y a rien à comparer à la profession de marin; que si j'avais un fils ou une fille, je les livrerais au goudron, et que si jamais notre neveu me tombe sous la main, en oncle paternel que je suis, je le colloque dans les cordages, quand même ma tendresse serait forcée de l'y attacher par les quatre membres... Voilà, vieux guerrier, mon opinion politique et prédominante.

BAPTISTE. Quant à notre neveu, nous verrons.

MAGLOIRE. C'est vu.

BAPTISTE. Non.

MAGLOIRE. Si!

LATOUR-D'AUVERGNE. Voyons, mes amis, vous êtes frères, vous êtes heureux de vous retrouver, et vous voilà à vous disputer!...

MAGLOIRE. C'est vrai, c'est inconvenant; merci, vieux!... J'ai quitté le Tonnant qui est à Cherbourg en conséquence de permisson, et pour saluer mes frères en même temps que l'armée de terre, laquelle est respectable quoique étrangère à l'Océan. Donc, Magloire vous offre son estime et son amitié... Votre nom, s'il vous plaît?

LATOUR-D'AUVERGNE. Latour-d'Auvergne.

MAGLOIRE. Latour-d'Auvergne! (*Se découvrant.*) Ah! triple frégate! c'est autre chose : hommes d'eau salée ou soldats de rivière, chacun vous est redevable de sa vénération; prenez la mienne, et si vous me donnez votre amitié, je m'en vanterai près de mes camarades plus que si j'avais trinqué avec n'importe quel monarque.

LATOUR-D'AUVERGNE. De grand cœur, matelot! (*Les soldats regardent dans la coulisse.*) Qu'y a-t-il par-là?

MAGLOIRE. Le premier consul? je ne serais pas fâché de le saluer.

LÉONARD. Le premier consul! du tout! c'est un jeune voyageur qui a l'air assez déluré, ma foi, et qui semble chercher quelqu'un! (*Appelant.*) Hé! l'ami, par ici!

SCENE V.

LES MÊMES, MARCELIN.

MARCELIN. Tiens! les voilà tous les trois! l'oncle Antoine, l'oncle Baptiste, l'oncle Magloire!

ANTOINE, BAPTISTE *et* MAGLOIRE. Notre neveu!

MARCELIN. Ah! nom d'un chien! quelle chance! on m'avait bien dit que vous étiez tous les deux par ici; mais l'oncle Magloire, je le croyais avec ses requins et ses crocodiles.

MAGLOIRE. Ah çà! goujon, à quelle occasion navigues-tu par ici?

ANTOINE. Ta mère?

MARCELIN. Ma mère se porte bien, d'après ce que j'en ai su avant de partir.

BAPTISTE. Ton patron?

MARCELIN. Mon patron! je l'ai planté là pour reverdir!

LATOUR-D'AUVERGNE. Une escapade?

MARCELIN. Comme vous dites, l'ancien, mais pour l'honneur.

ANTOINE. Comment pour l'honneur? Ah çà! expliquons-nous! Tu nous tombes là de Paris à Dijon, ni plus ni moins que si nous étions campés à Belleville; c'est surnaturel ça!

BAPTISTE. Pourquoi as-tu pris cette feuille de route de longueur?

MAGLOIRE. Pourquoi as-tu démarré de chez ton quincaillier?

MARCELIN. Ah! voilà! mais ne vous fâchez pas, ça vous ferait mal, à moi aussi, et puis ça n'avancerait à rien... Car, comme nous disions en jouant, N, i, ni, c'est fini! J'ai lâché la boutique indéfiniment! En voulez-vous la raison? Eh bien, le commerce ne m'allait pas du tout; je ne rêvais que la guerre; les ustensiles de mon patron me faisaient l'effet de lances et de carabines; quand un régiment passait, je le suivais jusqu'à la caserne; quand j'entendais la musique militaire, je me donnais de l'air pendant des heures entières... enfin...

LATOUR-D'AUVERGNE. Enfin, ton patron n'était plus maître de toi.

MARCELIN. C'est vrai, l'ancien; j'avais beau lui parler de mes trois oncles, trois guerriers solides dont un marin, c'était des sermons à n'en plus finir! je dirai même qu'il me tirait quelquefois les cheveux et rudement.

MAGLOIRE. Comment! tu ne pouvais pas le jeter par dessus le bastingage!

MARCELIN. Le bastingage, connais pas! mais je le jetais quelquefois par terre en passant entre ses jambes.

BAPTISTE. A la bonne heure!

ANTOINE. Mais pourquoi et comment es-tu ici?

MARCELIN. Dame! je suis venu moitié à pied, moitié en voiture avec mes économies!... Il y avait longtemps que je méditais mon affaire, et que je voulais me faire soldat...

TOUS. Soldat!

MARCELIN. Oui, volontaire, si vous l'aimez mieux.

MAGLOIRE. Mais, goujon, tu n'as nullement l'encâblure nécessaire.

MARCELIN. Ça viendra, mon oncle!

BAPTISTE. Mais le quincaillier, le quincaillier, qu'est-ce qu'il a dit?

MARCELIN. Je n'en sais rien, moi. Il y a huit jours, il me dit : Tiens, effronté polisson, porte cette lettre à la poste; elle est pour un de tes oncles qui est à Dijon, je lui en déclare de belles à ton égard! Je prends la lettre et je me dis : Si je la portais moi-même, au lieu de la mettre à la poste, je me trouverais tout naturellement à l'armée!... Crac! je ne fais ni une ni deux! Je ramasse mes cliques et mes claques, j'étourdis ma tirelire et je m'évapore du côté de Dijon... J'y suis... Voulez-vous la lettre du quincaillier?

BAPTISTE. Inutile. Laissons le bourgeois enseveli dans sa ferraille... Ah! moucheron, tu me fais l'effet d'avoir une tête!...

MARCELIN. Une tête de neveu, mon oncle; je me flatte de vous ressembler particulièrement.

LATOUR-D'AUVERGNE, *aux trois frères.* Mes amis, vous renverriez votre neveu à Paris, qu'il vous reviendrait un de ces jours; le voilà, gardez-le, sa vocation me paraît décidée.

BAPTISTE. Nous en ferons un cavalier.

ANTOINE. Non, un fantassin!

MAGLOIRE. Du tout! je l'embarque!

LATOUR-D'AUVERGNE. Il faut tâcher de vous entendre.

BAPTISTE. C'est tout entendu!

ANTOINE. Je ne démordrai pas de mon idée!

MAGLOIRE. Je jette le grapin sur lui.

LES TROIS FRÈRES, *ensemble.* Non! Si! Je veux! Je prétends!

MARCELIN. Qu'est-ce qu'il y a donc, mes oncles?

ANTOINE. Ça ne te regarde pas pour le moment.

BAPTISTE. Il faut pourtant se décider, nous ne pouvons pas vider l'affaire à coups de sabre!

MAGLOIRE. Eh bien! tirons au sort.

ANTOINE *et* BAPTISTE. Soit!

LATOUR-D'AUVERGNE. Et comment?

MAGLOIRE. Il me pousse une idée : Nous allons mettre à la distance de quinze pas un tambour, une trompette et mon chapeau... On bandera les yeux à Marcelin, on le poussera vers les objets, et selon qu'il ramassera... enrôlé!

BAPTISTE. Ça y est! (*Il tire son mouchoir. A Marcelin.*) Viens ici, mauvaise pratique! (*Il se prépare à lui bander les yeux.*)

MARCELIN. Nous allons jouer à Colin-Maillard?

BAPTISTE. Tais-toi! Il s'agit de ta bonne aventure. (*A tous*). Silence et attention!

Digitized by Google

MARCELIN. Qu'est-ce qu'il faut faire?

MAGLOIRE. Choisir ta destinée guerrière dans les trois ustensiles que voilà; nous allons les placer par terre devant toi...

MARCELIN. N'importe lequel, ça me va! Je sais battre la caisse, sonner de la trompette, et je nage comme un éperlan.

MAGLOIRE. Est-ce que ce brin d'herbe finirait par enfoncer ses trois oncles, relativement à la renommée! Pars du pied gauche! va devant toi! quand je dirai : halte! arrête et ramasse ce qui sera sous ta main! une! deux! trois!... (*Marcelin fait quelques pas.*)

ANTOINE. Oblique à droite légèrement!

MAGLOIRE. Un coup d'aviron vers le milieu!

BAPTISTE. Fends-toi vers la gauche.

LATOUR-D'AUVERGNE. Ah çà, mais ce n'est pas de franc jeu, ce que vous faites là! Va comme tu l'entendras, petit.

MAGLOIRE. Halte!

MARCELIN. Faut-il ramasser?

TOUS. Oui!... (*Il ramasse la trompette*). La trompette!

MAGLOIRE. Triple frégate! j'ai du malheur!

BAPTISTE. Bien touché, mon neveu!... aujourd'hui même intercalé dans les hussards! (*Marcelin tire quelques sons de la trompette*). Ça ira tout seul; le chef de musique te recevra dans son cœur.

LATOUR-D'AUVERGNE. Et s'il y a quelques difficultés, je me charge de les faire lever.

ANTOINE. Alors, c'est comme si Latour-d'Auvergne te servait de parrain pour ton entrée au service... tu pourras te vanter d'en avoir de l'honneur!

LATOUR-D'AUVERGNE. Soit, son parrain, comme tu dis, Antoine, (*A Marcelin.*) Ecoute, mon enfant, (*Marcelin s'approche, ainsi que les soldats qui forment un cercle.*) Etre soldat, c'est défendre et protéger sa mère; car la patrie, c'est notre mère à tous! (*Les soldats écoutent dans un silence respectueux. — Bonaparte entre avec Lannes, Duroc et quelques officiers: il s'arrête en apercevant les personnages qui sont en scène, fait signe à ceux qui l'accompagnent de garder le silence et s'approche du cercle formé par les soldats.*) Etre soldat, c'est prendre pour loi suprême le devoir, et pour guide, l'honneur. Sois courageux, enfant, sois digne de l'uniforme que tu vas revêtir; n'oublie pas que dans une armée comme la nôtre, l'épaulette de laine oblige comme l'épaulette d'or, car le drapeau de la France anoblit, soldats ou généraux, ceux qui combattent pour sa gloire! Sois intrépide dans la bataille, et généreux pour l'ennemi vaincu! — La véritable bravoure se reconnaît aux sentiments d'humanité! Remercie Dieu s'il t'accorde de mourir dans un jour de victoire. Si tu survis à tes campagnes, et que tu retournes dans tes foyers, décoré de cicatrices, remercie-le encore d'avoir honorablement payé ton tribut à cette mère à tous, dont je te parlais : la Patrie!

BONAPARTE, *s'avançant le chapeau à la main.* Merci, Latour-d'Auvergne!

TOUS. Le premier Consul!

SCENE VI.

LES MÊMES, BONAPARTE, LANNES, DUROC, OFFICIERS.

BONAPARTE. Oui, merci de faire entendre à ces soldats, à ce jeune homme, ce langage qui dans votre bouche revêt le caractère d'une vertu antique!

LATOUR-D'AUVERGNE. Général.

BONAPARTE. Je disais ce matin à Berthier, à propos d'une mission que je veux vous confier : Latour d'Auvergne est un homme de Plutarque, un modèle pour nos armées.

LATOUR-D'AUVERGNE. Général, je ne suis qu'un soldat, un vieux soldat.

BONAPARTE. Oui, et vous avez toujours refusé des titres que vous auriez honorés... Il en est un que vous accepterez, je l'espère, et que je viens vous conférer.

LATOUR-D'AUVERGNE. Pardon, général, mais je préfère rester dans les rangs où j'ai repris ma place. Je ne veux pas commander... je...

BONAPARTE, *souriant.* Alors obéissez! Rassurez-vous, la dignité que je vous apporte ne saurait rien changer à vos habitudes modestes. Je l'ai créée tout exprès pour vous... Qu'on se mette sous les armes!... (*Roulement de tambours, les rangs se forment.*) Qu'on batte un ban comme pour la promotion d'un général de division. (*Le ban est battu.*) Latour-d'Auvergne, sortez des rangs. Officiers, sous-officiers et soldats! je proclame Théophile Malocoret de Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France!... Venez que je vous embrasse, nouveau Bayard, de qui l'on peut dire aussi : Il est sans peur et sans reproche! (*Acclamations.*)

LATOUR-D'AUVERGNE. Ah! général, cette distinction que vous m'accordez est bien au-dessus des grades que j'avais refusés!

BONAPARTE. Soldats, imitez toujours ce modèle de bravoure et de dévoûment.

TOUS. Vive Latour d'Auvergne!

SCENE VII.

LES MÊMES, UN AIDE DE CAMP. (*L'aide de camp remet une dépêche au général Bonaparte, le général l'ouvre et la parcourt des yeux. — A lui-même.*)

BONAPARTE. Bien! (*S'adressant aux officiers qui l'accompagnent.*) Messieurs, le moment est venu de vous faire connaître le véritable but de l'expédition à laquelle vous allez prendre part... Ce n'est pas en Allemagne, c'est en Italie que nous allons combattre!

TOUS LES GÉNÉRAUX. En Italie!

BONAPARTE. Oui!... nous allons franchir le Saint-Bernard.

TOUS. Le Saint-Bernard!

BONAPARTE. C'est une entreprise hardie que de jeter ainsi une armée au dela de ces formidables amas de neige et de glace, surtout à l'époque où nous sommes; mais Gassendi et Marescot sont d'avis que si l'entreprise est difficile, elle n'est pas du moins impossible... cela doit nous suffire...

LANNES. Et d'ailleurs, ces montagnes de neige, ces rochers de glace, ces avalanches offrent-ils de plus grands dangers que ceux que nous avions à affronter en Egypte? N'était-ce donc rien que ces tourbillons de sable, ce soleil dévorant, ce désert immense?... Nos soldats se sont montrés dignes de la tâche qui leur était imposée. Il en sera de même aujourd'hui : avec eux on peut tout entreprendre.

BONAPARTE. L'Europe s'est trompée à notre séjour dans cette ville... Réveillons-la de son erreur par des coups de tonnerre! (*Roulement de tambours, les troupes se mettent sous les armes, S'adressant aux troupes.*) Soldats, nous allons franchir le Saint-Bernard; vous aurez à lutter contre des obstacles presque insurmontables, mais vous en triompherez, j'en suis sûr, comme vous avez l'habitude de vaincre sur le champ de bataille, l'ennemi qu'on vous donne à combattre! Cette entreprise doit prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal! Courage donc! soldats, je compte sur vous et la France vous regarde! (*Acclamations, mouvement de troupes.*)

TOUS. Vive Bonaparte!

Troisième tableau.

Au pied du Saint-Bernard. Un passage étroit. Commencement du défilé de l'armée française.

Quatrième tableau.

LE MONT SAINT-BERNARD.

La neige tombe avec force. — Au lever du rideau, des soldats de différentes armes sont occupés à démonter des pièces d'artillerie et à les numéroter. Ici, on traîne des caissons; là, on sépare des canons de leurs affûts. Des sapeurs creusent des troncs d'arbres à coup de hache; dans le creux de ces arbres on place les canons séparés de leurs affûts. On forge, on scie, on cloue, on met des roues et des petites caisses contenant des provisions sur le dos des chevaux. Des généraux et des officiers de tous grades dirigent ces diverses opérations. Partout le mouvement et l'agitation.—Les tambours battent la charge.—Les troupes se mettent en marche et commencent à franchir le Saint-Bernard. Des canonniers s'attèlent aux pièces et les traînent. La cavalerie est à pied et chaque cavalier conduit son cheval par la bride. Les fantassins relaient les artilleurs lorsque ceux-ci sont fatigués. Les officiers aident et encouragent les soldats qui, épuisés de fatigue, sont obligés de s'arrêter de temps en temps pour reprendre haleine. — Bonaparte survient : Pour exciter les troupes, il fait jouer à la musique des airs qui leur rappellent leurs anciennes victoires. Alors des acclamations partent de toute part, et les cris : En avant! en avant! se font entendre de nouveau. — On se remet en marche. — Lorsqu'une partie des hauteurs du théâtre sont gravies, et que les troupes défilent en bas pour monter à leur tour, on n'avance plus, on marque le pas. Alors un panorama mobile se déroule, et laisse apercevoir tour à tour divers aspects du mont Saint-Bernard. Enfin sur l'extrême hauteur apparaît le monastère. — Bonaparte le désigne du doigt à ses soldats. — L'enthousiasme redouble et l'ascension se fait aux cris de : Vive la France!

Cinquième Tableau.

Un galerie à ogives. Elle est complétement ouverte, et laisse voir à travers les fenêtres du fond, la descente du mont Saint-Bernard. Au changement on entend tinter la cloche du monastère.

SCENE PREMIERE.

LE SUPÉRIEUR, MOINES.

Deux moines entrent, ils tiennent en laisse deux chiens. Arrivés au milieu du théâtre, ces religieux s'inclinent en entendant chanter dans la coulisse le chœur suivant:

CHOEUR.

Cénobites de ce saint lieu,
Le cœur plein d'espoir et de crainte,
Prosternons-nous, la cloche tinte,
Elevons nos âmes vers Dieu!
Seigneur, de ton puissant regard
Soutiens tes serviteurs fidèles,
Et daigne abriter sous tes ailes
Les moines du mont Saint-Bernard.

(*Les moines entrent.*)

LE SUPÉRIEUR, *entrant avec les moines.* A présent que nous avons élevé nos cœurs vers le divin maître de toutes choses, songeons à remplir les devoirs que notre sainte règle nous prescrit. Garnissez vos besaces, prenez vos bâtons ferrés et mettez-vous en route sans plus attendre. (*Quatre des moines présents exécutent les ordres du supérieur. Le supérieur caressant un des chiens.*) Mon brave Fidèle, la semaine dernière, tu t'es élancé au secours d'un voyageur, qui venait de tomber dans un précipice et tu l'as sauvé; courage, mon bon chien, courage! veille bien... cherche bien... et tu seras récompensé au retour! (*Les quatre moines sortent. Le Supérieur s'adressant à un autre moine.*) Avez-vous veillé à ce qu'on traitât du mieux possible les officiers français qui sont venus hier au soir nous demander l'hospitalité?

LE MOINE. Oui, mon père, nous avons exécuté vos ordres; ce matin, aux premiers rayons du jour, ils sont allés explorer le Saint-Bernard. Les voici, mon père. (*On aperçoit au fond de la galerie, Bonaparte, Duroc et de Bourrienne; Bonaparte porte la capote grise boutonnée, les deux autres également en redingotes boutonnées et de la plus grande simplicité. Ils s'arrêtent au fond et causent tous les trois à voix basse.*)

LE SUPÉRIEUR, *aux moines.* Que chacun de vous, mes frères, se rende à ses occupations accoutumées. (*Les moines s'éloignent.*)

SCENE II.

LE SUPÉRIEUR, BONAPARTE, DE BOURRIENNE, DUROC.

BONAPARTE, *descendant la scène.* Le passage de l'armée s'est effectué avec plus de succès que je ne l'espérais. Maintenant, si le général Lannes parvient à sortir de la vallée d'Aoste sans encombre, s'il réussit à s'emparer du fort de Bard et à diriger promptement son artillerie sur Ivrée, nos affaires seront en bon chemin; avant de nous mettre en route, et en attendant les dépêches que Berthier et Lannes doivent me faire parvenir ici, hâtez-vous d'achever le travail que je vous ai

Digitized by Google

demandé. (*Bourienne et Duroc se mettent à écrire.*)

LE SUPÉRIEUR, *à Bonaparte*. Je vous salue, mon hôte!

BONAPARTE. Et vous, mon révérend, recevez mes remercîments pour l'accueil que nous avons reçu dans le monastère.

LE SUPÉRIEUR. Nous n'avons fait qu'observer la règle de notre ordre.

BONAPARTE. Oui, mais les devoirs que vous vous imposez demandent des vertus qui n'appartiennent qu'à des caractères élevés. Exilés pour ainsi dire du monde, sans cesse en butte aux rigueurs des éléments... près de la mort que vous bravez à chaque pas, votre existence n'est qu'une abnégation perpétuelle et courageuse... Vous êtes les vrais soldats du Christ!

LE SUPÉRIEUR. Vous nous louez au delà de notre faible mérite.

BONAPARTE. Non, mon révérend, vous continuez saintement l'œuvre de votre vénérable fondateur, Bernard de Menthon.

LE SUPÉRIEUR. C'était un digne prince de l'église!

BONAPARTE. Il vous a légué, comme vous léguerez à vos successeurs, cet esprit de charité chrétienne qui l'inspirait lorsqu'il créa cet asile d'où partent des hommes dévoués à la recherche des voyageurs égarés dans leur route ou ensevelis sous des flots de neige!

LE SUPÉRIEUR. Nous sommes si heureux de sauver quelques victimes! il est si doux de se dire, en approchant de la tombe, j'ai fait un peu de bien ici bas! Nous sommes de l'église militante, notre devoir est de combattre pour l'humanité, les ouragans déchaînés et cette nature des montagnes qui a ses naufrages comme l'Océan.

BONAPARTE. Oui, de l'héroïsme dans la solitude, c'est beau; vous devez mieux dormir que les conquérants! Ce monastère possédait autrefois des revenus assez considérables; ils se sont épuisés à force de bienfaits... votre hospitalité est toujours gratuite; ne pouvez-vous pas être dans l'avenir entravé dans l'accomplissement de votre ministère?

LE SUPÉRIEUR, *désignant le tronc*. Voici l'épargne des pauvres... chacun y dépose librement son offrande... Dieu veille et nous avons foi en lui!...

BOAAPARTE. Votre main, mon père... l'étreinte de la main d'un homme tel que vous doit porter bonheur!

LE SUPÉRIEUR. Dieu vous garde, mon frère!

SCÈNE III.

LES MÊMES, GIACCOMO.

GIACCOMO. Pardon, excuse, mon révérend; et vous aussi, seigneur officier.

LE SUPÉRIEUR. Te voilà de bien bonne heure, aujourd'hui, Giaccomo.

GIACCOMO. Je suis au monastère depuis hier au soir, mon révérend; j'ai passé la nuit dans l'écurie, à côté de mes mules. C'est moi qui ai amené i signori qui sont ici... Je venais m'informer s'ils jugeaient à propos de se remettre en route avant l'heure de la fonte. Ce serait alors le bon moment.

BONAPARTE. Nous avons mis huit heures pour arriver du pied du Saint-Bernard ici; mais, pour descendre, il doit, ce me semble, falloir beaucoup moins de temps.

GIACCOMO, *hochant la tête*. Eh! eh! la route est difficile... plus difficile qu'en montant... pour les mules surtout... Il faut toujours retenir, et ferme même!

BONAPARTE. Mais en traîneau?

GIACCOMO. On peut mettre un tiers moins de temps, c'est vrai; cependant je ne vous conseille pas de vous y hasarder à cette époque de l'année, c'est très-dangereux. Il n'y a pas encore huit jours qu'un voyageur anglais s'y est entêté, et il est allé se perdre, lui et son traîneau, dans le fond d'un précipice. Sans Fidèle, c'était un homme perdu. Croyez-moi, au risque d'aller moins vite, gardez mes mules, et laissez les traîneaux de côté,

BONAPARTE Je crois que ce qui te rend si craintif, c'est moins le danger qu'il y a à courir que l'inquiétude de perdre le petit profit que tu aurais à faire en continuant de nous servir de guide.

GIACCOMO. Ah! Santa Maria! vous me supposez plus intéressé que je ne le suis. Ce qui en est cause, c'est sans doute la confidence que je vous ai faite tandis que nous grimpions le Saint-Bernard, au sujet de la maisonnette et du champ qui sont en vente au bourg Saint-Pierre. C'était histoire de causer! je ne suis pas assez fou pour songer que je pourrais jamais en devenir le propriétaire. Il me faudrait pour cela travailler plus de vingt années de ma vie sans toucher à un seul denier de mon gain, ce qui est impossible, attendu que j'ai un père infirme et une bonne vieille mère à soutenir... Et pour moi, ça passe avant tout, ça! c'est une idée qui m'a poussé je ne sais pas trop pourquoi, et qui s'est en allée aussitôt qu'elle était venue. Oh! c'est fini, je n'y pense plus, et n'y repenserai même jamais!

BONAPARTE. Tu as peut-être tort.

GIACCOMO. Tort de renoncer à désirer ce qu'on sait qu'on n'aura jamais!... Oh! faites excuse, ce serait une bêtise, et faut pas me la conseiller.

BONAPARTE. Eh! mon Dieu, qui sait! (*Duroc, Bourienne se lèvent de la table à laquelle ils étaient assis, et remettent à Bonaparte des papiers qu'ils tiennent à la main.*)

GIACCOMO, *à lui-même*. Il est bon là, avec son qui sait! l'officier! Ah! s'il s'agissait d'une pierre pour me rompre le cou, je ne dis pas... il n'y en aurait qu'une dans la montagne que je serais sûr de mettre le pied dessus... mais la maisonnette, le champ... Ah! plus souvent! (*Bonaparte a parlé bas à Bourienne pendant les derniers mots de Giaccomo.*)

BONAPARTE, *à Bourienne, après lui avoir parlé bas*. Vous m'avez compris, écrivez. (*Des aboiements se font entendre au loin d'abord, puis ils se rapprochent progressivement. La cloche du monastère donne le signal d'alarme. Deux des moines qu'on a vus sortir au commencement apportent enveloppé dans leurs manteaux Marcelin évanoui; on s'empresse autour de lui; Fidèle pousse des hurlements et se met à lécher Marcelin.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, MARCELIN, MOINES, FIDÈLE.

BONAPARTE. Un trompette de hussards?

LE SUPÉRIEUR. Pauvre jeune homme! (*Fidèle se couche sur Marcelin, le couvre de son corps et cherche à le ranimer.*)

BONAPARTE, *avec émotion*. Quelle intelligence!

LE SUPÉRIEUR, *au chien*. Attends, mon bon chien, couvre le corps, mais laisse la tête libre. (*Le chien se prête à tout ce qu'on lui commande. Un des moines donne au supérieur une boîte dans laquelle sont des fioles; le supérieur en prend une et verse dans le creux de sa main droite le contenu de cette fiole, puis il en frotte les tempes et le visage de Marcelin. Il prend ensuite une autre fiole et l'approche des lèvres de l'enfant.*)

BONAPARTE. Espérez-vous le sauver, mon révérend?

LE SUPÉRIEUR. Il se ranime, il revient à lui. (*Le chien aboie et donne, en regardant Marcelin, les signes de la joie la plus vive. Aux deux moines.*) Où avez-vous trouvé ce jeune soldat?

LE MOINE. Au détour du sentier de la croix.

MARCELIN, *se ranimant par degrés*. A moi! A moi!... la neige! elle m'enveloppe, elle m'engloutit!

LE SUPÉRIEUR. Remettez-vous! remettez-vous! le péril est passé! vous êtes sauvé!

MARCELIN, *fixant tour à tour ceux qui l'entourent*. Où suis-je?

LE SUPÉRIEUR. Près d'amis dévoués, au monastère du Saint-Bernard.

MARCELIN. Au monastère. (*Portant la main à son front et faisant le salut militaire*) Oh! salut... salut... mes révérends... Et lui? lui? (*Il regarde de toutes parts.*) Où est-il? Est-il sauvé aussi?

BONAPARTE. Qui?

MARCELIN. Mon oncle.

BONAPARTE. Quel est ton oncle?

MARCELIN. Un des brigadiers de l'escadron auquel j'appartiens.

BONAPARTE. Vous faisiez partie de l'avant-garde?

MARCELIN. Non.

BONAPARTE. Comment alors vous trouviez-vous tous deux dans la montagne?

MARCELIN. On avait donné un ordre à mon oncle. Il m'avait emmené avec lui.

BONAPARTE. Quel ordre?

MARCELIN. Une dépêche à porter.

BONAPARTE. A qui?

MARCELIN. Je ne sais pas.

BONAPARTE. Qu'est devenu ton oncle?

MARCELIN. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur. Oh! courez, courez à son aide.

LE SUPÉRIEUR. Tranquillisez-vous. Oui, on va chercher... On va voir... (*Giaccomo et des moines sortent en courant.*)

BONAPARTE. Mais par quel événement enfin?

MARCELIN. Nous étions partis à la nuit tombante de la vallée d'Aoste, pour nous rendre, selon l'ordre qu'en avait reçu mon oncle, au monastère du Saint-Bernard... ici... Nous allions de toute la vitesse possible de nos chevaux; nous suivions les sentiers qui avaient été frayés par l'armée; mais voilà que la neige se mit à tomber si épaisse que nous ne pouvions plus distinguer à deux pas devant nous... Nous étions alors à peu près à moitié chemin. Mon oncle me dit: Arrêtons-nous, ça va peut-être diminuer; nous verrons à nous orienter, après... Mais, bah! au lieu de diminuer, ça redoublait; le vent, la grêle s'étaient mis de la partie! nous étions cloués là sans pouvoir ni avancer, ni reculer... Tout à coup un bruit épouvantable se fait entendre. C'était une avalanche qui entraînait des blocs de glace... des roches... des arbres... qu'elle avait déracinés... Les chevaux s'effraient, s'emportent... se mettent à courir çà et là sans que nous puissions en venir à bout. Après avoir longtemps couru à travers la neige et la glace, le mien me renverse; quoique étourdi, je me relève... j'appelle à mon aide... mais ma voix se perdait dans le bruit de l'ouragan!... Alors, je me mets à marcher au hasard, me disant, j'arriverai peut-être!... Et, en effet, déjà j'entendais la cloche du monastère... les aboiements des chiens... je n'avais plus que quelques pas à faire... mais mes forces étaient à bout, le froid m'avait saisi .. la mort m'enveloppait... je suis tombé!

LE PRIEUR. Mais Dieu veillait sur vous, et il a daigné vous sauver par nos mains.

MARCELIN. Ah! qu'il daigne sauver aussi mon oncle!... mon pauvre oncle! lui qui m'aime tant! lui si bon, si dévoué pour moi! Puisque mes forces sont revenues, je veux aussi aller à sa recherche!

LE PRIEUR. Non, vous le voyez, cela vous est impossible.

MARCELIN. Le courage me soutiendra. Je me traînerai, s'il le faut... Laissez-moi y aller... je vous en prie... je vous en conjure! (*Il fait quelques pas en chancelant et remonte vers le fond.*)

BONAPARTE, *à Bourrienne et à Duroc*. Il a du cœur cet enfant! (*On entend la voix de Baptiste dans la coulisse.*)

BAPTISTE. Sauvé! sauvé! dites-vous? il est sauvé!

MARCELIN, *avec joie*. C'est sa voix! c'est lui, le voilà!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BAPTISTE, GIACCOMO, MOINES.

BAPTISTE, *il est couvert de neige, ses vêtements sont souillés et déchirés*. Où est-il? où est-il? Marcelin!

MARCELIN, *courant à lui*. Mon oncle!...

BAPTISTE, *le prenant dans ses bras*. Je te revois, je te retrouve! vivant! Cré nom! je ne l'espérais plus! (*Apercevant Bonaparte qui va à lui, et le saluant militairement.*) Mon géné...

BONAPARTE, *l'interrompant*. Silence! ne me nomme pas!

BATISTE. Suffit, mon géné...

BONAPARTE. Tu as une dépêche?

BAPTISTE, *la lui donnant*. La voilà! (*Bonaparte prend la dépêche, brise le cachet et l'ouvre avec empressement. — A Marcelin et aux Moines, pendant que Bonaparte parcourt d'abord la dépêche des yeux.*) Pauvre gamin! je te croyais bien fricassé à jamais, va! Ah! braves capucins, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, c'est qu'il me mette à même de reconnaître la joie que vous me donnez en ce moment, et ce jour-là, voyez-vous, ce sera, foi de hussard, un beau jour pour moi! (*Bonaparte, Duroc et Bourrienne forment un groupe à droite. Le supérieur, Baptiste, Marcelin et tous les autres personnages forment un autre groupe à gauche. Lorsque Bonaparte s'occupe de la dépêche avec Duroc et Bourrienne, la pantomime des personnages à gauche doit faire comprendre au public qu'un explique à Baptiste comment Marcelin a été sauvé. Baptiste, à son tour, doit*

Digitized by Google

faire comprendre qu'il raconte ce qu'il a fait à son côté.)

BONAPARTE. Ah! ils sont fous! Allons donc! jamais! jamais!

DUROC. Qu'avez-vous, général?

BONAPARTE. Berthier et Lannes m'annoncent que le fort de Bard tient l'avant-garde en échec, qu'il est impossible de faire passer notre artillerie sous le feu de cette forteresse; que dans la crainte d'encombrement, ils ont suspendu la marche de l'armée et du matériel. Ils me conseillent enfin de faire un mouvement rétrograde, de changer mon plan d'attaque.

DUROC. Ce serait un fâcheux début... ce serait perdre tout l'avantage du temps que vous avez gagné.

BONAPARTE. Ils s'exagèrent la difficulté... Au surplus, ils ont joint à leur dépêche un plan de la position du fort. Nous allons voir. (*Il ouvre le plan et le pose sur la table. Tous trois se penchent sur la table en examinant.*)

BAPTISTE, *à Marcelin.* Embrasse-moi encore... Je pleure ni plus ni moins qu'un mioche en sevrage!

MARCELIN. Mon bon oncle!

DUROC, *à Bonaparte.* La position est en effet formidable.

BONAPARTE. Oui, les canons du fort atteignent la route dans tous les sens.,.

DUROC. L'escarpement ne permet pas l'escalade... et nul moyen d'établir une batterie pour battre en brèche.

BONAPARTE, *se levant.* Pourtant je n'aurai pas réussi à franchir une des plus hautes montagnes du globe, pour être arrêté par un simple rocher. Oh! non! non! Si par quelque ruse habile et hardie je pouvais... (*Il porte la main à son front comme un homme qui cherche. Puis, s'animant.*) Oui, par ce moyen, je puis réussir. Je réussirai!... (*Haut.*) Partons, partons!

GIACCOMO, *s'approchant.* Je vas seller les mules.

BONAPARTE, *vivement.* Non!... un traîneau! un traîneau!

GIACCOMO, *étonné.* Ah!

BONAPARTE, *au préteur.* Mon père, je vous renouvelle mes remercîments. (*Il prend sur la table les deux papiers que Bourrienne a écrits et il les signe vivement.*)

BAPTISTE, *aux moines auxquels il tend la main.* Mes braves capucins, à vous jusqu'à la mort.

MARCELIN. Je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi... (*Ils sortent.*)

BONAPARTE, *remet des papiers à Giaccomo.* Tiens... Venez. (*Bonaparte, Duroc et Bourrienne sortent.*)

GIACCOMO, *lisant un des papiers que lui a remis Bonaparte.* « J'ordonne au payeur de l'armée de remettre au guide Giaccomo la somme qui lui est nécessaire pour acheter le champ et la maison qui sont en vente au bourg Saint-Pierre!... Signé, Bo...bo...na...na... Bonaparte! »

LE SUPÉRIEUR. Bonaparte!... c'était lui!...

GIACCHOMO, *ouvrant le second papier qu'il parcourt des yeux, puis s'adressant au supérieur.* Cet autre pour vous, mon révérend, pour vous... voyez!

LE SUPÉRIEUR *prend le papier et lit.* « Ordre de remettre au supérieur des moines du mont Saint-Bernard, pour en faire tel usage qu'il voudra, la somme de cinquante mille francs. »

GIACCOMO. Voilà une fortune!

LE SUPÉRIEUR Oui, pour les pauvres qui béniront celui qui la leur donne.

GIACCOMO. Ah! venez, mon révérend, venez, courons lui exprimer...

LE SUPÉRIEUR, *allant à la fenêtre du fond.* Il n'est plus temps, son traîneau est lancé!

GIACCHOMO, *agitant son chapeau.* Vive Bonaparte!

LE SUPÉRIEUR, *levant les mains au ciel.* Seigneur, veillez sur lui! (*Ils sortent. — Changement.*)

Sixième tableau.

LA PRISE D'IVRÉE.

Le théâtre représente le principal bastion de la citadelle d'Ivrée. — Au lever du rideau, un général Croate, entouré de son état-major, regarde au loin à travers une longue-vue.

LE GÉNÉRAL, UN COLONEL, OFFICIERS, *puis* OTT.

OREILLY, *tout en regardant.* Vous avez beau dire, colonel, ce n'est pas la division du général Haddick que j'aperçois au loin dans la plaine, ce n'est pas le drapeau de l'Autriche que je vois flotter! Au surplus nous allons savoir à quoi nous en tenir.

OTT, *entrant.* Général, les Français ont franchi la vallée d'Aoste... ils marchent sur Ivrée.

OREILLY. Que vous disais-je? (*A Ott.*) Le fort de Bard a donc capitulé?

OTT. Non, général; il tient encore, mais les Français ont creusé un chemin dans les roches d'Albaredo, et le commandant du fort n'a pu s'opposer à leur passage!

OREILLY. Oh! ce Bonaparte! ce Bonaparte! et le général Haddick?

OTT. A été culbuté par le général Lannes, il est en pleine déroute, on lui a fait quinze cents prisonniers. (*Des officiers et des soldats arrivent en courant et en criant : Les Français! les Français! Le canon se fait entendre.*)

OREILLY. Aux armes!... (*L'action s'engage, les Croates sont repoussés. Les Français à la tête desquels est le général Lannes les poursuivent.*)

Septième Tableau.

Une violente explosion se fait entendre. — Le rideau du fond se lève et on aperçoit la brèche ouverte, et les Français luttant contre les Croates.

LANNES, *saisit un drapeau et les guidant.*

LANNES. En avant! camarades, en avant!... qui m'aime me suive! (*La position est emportée, les Croates mettent bas les armes.*)

LANNES. Ivrée est à nous. Victoire! Vive France!

ACTE II.

Huitième Tableau.

A la Stradella. Un intérieur.

SCENE PREMIERE.

DUROC, SECRÉTAIRES.

DUROC, *entrant, aux secrétaires.* Mettez toutes ces dépêches sur cette table, messieurs, je les donnerai à signer au premier consul. (*A un secrétaire.*) Hâtez-vous de rédiger une note assez détaillée sur ce qui s'est passé parmi nous, autour de nous, depuis hier, 8 juin, que nous avons quitté Milan pour venir ici, à la Stradella... (*A un autre secrétaire.*) Vous, monsieur, reprenez le récit interrompu de ce qui s'est passé à Milan... (*A un autre.*) Et vous, préparez le tableau des décrets et ordonnances rendus par le premier consul. Le voici...

SCENE II.

DUROC, BONAPARTE, AIDES DE CAMP, GÉNÉRAUX.

BONAPARTE, *aux aides de camp.* Messieurs, je vous rappelle les instructions que je vous ai données afin que rien ne vous échappe. (*A un aide de camp.*) Allez dire au général Lannes qu'il s'est porté un peu trop en avant de la Stradella; mais que l'inconvénient disparaîtra, grâce aux divisions Chambarlhac, Gardanne, Monnier et Boudet qui l'ont rejoint; grâce encore aux nouveaux renforts que j'ai dirigés de son côté. Si la bataille n'est pas engagée quand vous arriverez, qu'il n'aille pas plus loin pour la livrer, et attende l'ennemi vers Casteggio et Montebello.... (*L'aide de camp sort.*) Bonjour, Duroc!

DUROC, *s'inclinant.* Général!...

SCÈNE III.

BONAPARTE, DUROC, GENERAUX.

BONAPARTE, *aux généraux.* Savez vous, messieurs, ce qui va arriver, ce qui arrive peut-être en ce moment? Eh bien, Lannes va nous remporter une victoire; il va se heurter contre les Autrichiens, et il les culbutera.

DUROC. Général!...

BONAPARTE. Eh bien; parlez, — je parie que vous avez quelque observation à me faire sur ce qui se passe?

DUROC. Précisément.

BONAPARTE. Voyons!

DUROC. Je vous ai toujours vu, jusqu'à présent, concentrer vos forces en face de l'ennemi, aujourd'hui vous les avez disséminées.

BONAPARTE. Ah! je vais vous répondre victorieusement, je l'espère... Oui, ma tactique habituelle est d'agir par masses; mais, toute tactique doit quelquefois se modifier. — Le vieux Mélas est habile et il me faut souvent le dérouter. — Ecoutez, je vise à une affaire décisive, à une de ces grandes batailles qui font un dénouement complet, absolu! Je tends autour de mes adversaires un réseau assez fort pour les retenir; puis, vous me verrez reprendre mon principe ordinaire, la concentration! Jusque-là, je joue au fin... Je fais de la stratégie! (*Souriant.*) Je suis un peu renard, en attendant que j'étende et laisse tomber sur ma proie des griffes de lion!...

DUROC. Je comprends maintenant.

BONAPARTE, *s'asseyant.* Voyons, Duroc, que dit-on dans l'armée?

DUROC. On dit que cette campagne durera bien moins longtemps que la première campagne d'Italie.

BONAPARTE. Je l'espère bien... J'ai hâte de retourner à Paris! Il ne faut pas qu'on m'oublie là-bas.

DUROC. Général, vos victoires font assez parler de vous.

BONAPARTE. Oh! mes victoires! Etudiez bien les rapports qui nous sont adressés, et vous verrez si, au premier revers, à la première nouvelle répandue par des malveillants, toute la tourbe sur laquelle j'ai mis le pied ne se redresserait pas comme un serpent mal écrasé! (*Parcourant les dépêches.*) Vous écrirez à Fouché qu'il ne voit pas nos vrais ennemis là où ils sont; à Talleyrand, que je suis content des instructions qu'il a données aux agents diplomatiques, — quelques mots grondeurs à Cambacérès; on a injustement destitué un juge de paix du Morbihan, et admonesté un juge au tribunal civil de Montpellier : j'ai examiné ces deux affaires, j'ai comparé, apprécié; ces deux magistrats ont agi comme ils le devaient, il leur faut donc une réparation, et promptement! — Les travaux se ralentissent dans les édifices publics, qu'on stimule les architectes du gouvernement, et qu'on les menace de ma grosse voix à mon retour. (*Aux généraux.*) Nous parlions tout à l'heure de ma tactique actuelle; savez-vous qui je voudrais pour me seconder? Desaix! Ah! si Desaix n'était pas en Egypte, s'il était auprès de moi!... comme il m'aiderait dans cette campagne; et puis, je le ferais ministre de la guerre! Prince, si je le pouvais! (*Un aide de camp entre.*) Qu'y a-t-il?

L'AIDE DE CAMP. Général, les membres de l'administration provisoire de la Lombardie demandent à être introduits près de vous...

BONAPARTE. Qu'ils entrent! qu'ils entrent!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DE MELZI, *Membres de l'administration provisoire. Prisonniers rendus à la liberté. — Les prisonniers sont placés derrière les rangs des membres de l'administration.*

M. DE MELZI. Général, l'administration provisoire que vous avez créée et dont vous avez daigné me nommer président, se présente devant vous pour vous offrir en son nom, au nom de la ville de Milan, le tribut de sa respectueuse reconnaissance... Vous nous avez sauvés de l'oppression de l'étranger : vous avez fait de nous un peuple libre, de notre patrie une alliée, une sœur de la France. Nos vœux vous suivront partout, et nous prierons le ciel de conserver la victoire à ce drapeau tricolore qui passe sur le monde comme un signal d'indépendance, de gloire et de régénération.

BONAPARTE. Monsieur de Melzi, je vous fais mes remercîments... je ne pouvais trouver un plus digne magistrat pour le placer à la tête de l'administration, et les Milanais ne pouvaient choisir un envoyé qui me fût plus agréable... Dieu aidant, je balayerai de votre territoire les Autrichiens qui ont si longtemps pesé sur vous : je ferai reprendre à votre pays un essor libre et gé-

Digitized by Google

néreux, qui lui restituera sa place sur la carte des nations indépendantes, et dans le livre de l'histoire, où si longtemps il s'inscrivit à l'aide de l'epée, comme à la faveur du génie des arts!

M. DE MELZI. Général, il suffira d'un homme tel que vous pour réveiller un peuple endormi, pour ressusciter notre passé! En venant vous exprimer notre reconnaissance, nous avons voulu vous en offrir un témoignage... Tous les trésors du monde seraient au dessous de notre gratitude... Cependant...

BONAPARTE, *l'interrompant*. Monsieur de Melzi, j'apprécie votre démarche, mais n'allez pas plus loin... Je commande à des soldats qui ont souvent combattu pieds nus et sans pain... Quant à moi, je ne cours pas à cette fortune qui se traduit par des pièces d'or...

M. DE MELZI. Général, nous savons que le désintéressement est une de vos vertus; l'expression de notre gratitude ne pouvait avoir le caractère que vous lui prêtez.. Elle est plus digne de vous et de nous-mêmes... voici ce que nous venons vous offrir, général... (*Aux membres de l'administration placés devant les prisonniers.*) Ecartez-vous, messieurs!...

BONAPARTE. Quels sont ces hommes?

M. DE MELZI. Les principaux d'entre les prisonniers qui, à votre voix, sont sortis des cachots et que vous avez rendus à leurs familles qui vous bénissent d'avoir séché leurs larmes.

BONAPARTE, *aux prisonniers, en se découvrant*. Messieurs, je vous salue avec respect, car le malheur est une dignité! Souvenez-vous de ce que vous avez souffert, non pour que votre ardeur en soit modérée, mais pour qu'elle s'augmente encore contre les oppresseurs d'Italie. (*On entend une rumeur au dehors.*) Qu'est-ce donc?

DUROC. Des officiers, des soldats entourent avec empressement un général qui se dirige de ce côté... Il me semble le reconnaître... mais je me trompe sans doute... il n'est pas possible... Desaix!

BONAPARTE. Desaix! Que dites-vous là? Desaix! Ah! voici une belle journée pour moi! (*Aux Italiens qui se retirent.*) Restez, messieurs, restez! vous verrez de près un de ces hommes qui honorent la nation à la quelle ils appartiennent et les armées qui les estiment à l'égard des Bayard, des Turenne et des Duguesclin.

SCENE V.

LES MÊMES, DESAIX.

DESAIX, *entrant*. Général!...

BONAPARTE. Dans mes bras, Desaix! mon ami, vous que j'aime comme Duroc, comme j'aimais ce pauvre Muiron que nous avons perdu!... Vous revoir, cela vaut mieux pour mon cœur qu'une grande victoire!

DESAIX. Bonaparte! je suis accouru vers vous comme emporté par l'impatience d'un entraînement tout fraternel! Revoir la France et vous revoir, c'était là ma pensée de tous les instants lorsque je traversais cette Méditerranée sur laquelle nous avions vogué ensemble pour aller à la conquête de l'Egypte!

BONAPARTE. L'Egypte! elle est perdue pour nous, n'est-ce pas?... On s'est écarté du but que j'avais marqué. Vous avez bien fait de revenir, Desaix, vous serez avec nous pour combattre et vaincre! Je déteste moins cette convention d'El-Arich, puisqu'elle a ouvert la route de l'Europe, pour moi, à un ami... pour l'armée, à un de nos généraux les plus illustres!

DESAIX. La convention d'El-Arich!... elle a été violée!... Je revenais, je m'approchais des côtes de France, lorsque, à la hauteur de Livourne, une escadre ennemie enveloppe le léger convoi qui me transportait... Je suis fait prisonnier, et lord Keith, outrepassant, sans doute, les instructions de son gouvernement, me fait enfermer dans un cachot où se perdent mes protestations... Cet attentat révolte le ministère anglais, qui me fait rendre à la liberté... Mais, de ce moment, je jurai de protester sur les champs de bataille, en m'appuyant, d'un côté, sur les saints devoirs de la justice, et, de l'autre, sur mon épée...

BONAPARTE. Desaix! je comprends toutes les révoltes de votre âme loyale et généreuse!... Je vous donne le commandement des divisions Monnier et Boudet réunies!...

DESAIX. Merci, général, et merci surtout si vous m'envoyez bientôt sur quelque champ de bataille!

UN AIDE DE CAMP, *entrant*. Général, un brigadier de hussards, venant du corps d'armée du général Lannes, demande à être introduit près de vous.

BONAPARTE. Qu'il vienne! Un hussard... pas d'aide de camp! Que signifie?

SCENE VI.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BONAPARTE. Qu'y a-t-il? Que veux-tu? Parle donc!

BAPTISTE. Excusez, général, ça vous est facile à dire; mais on est un peu essoufflé, quand on a fait une lieue à la course, à pied comme un fantassin, pour cause de cheval tué entre vos jambes...

BONAPARTE. Que m'annonces-tu enfin?

BAPTISTE. Une nouvelle victoire gagnée aux trois quarts lorsque nous sommes partis, et maintenant complète comme une noce superlative?...

BONAPARTE. Le général Lannes?

BAPTISTE. Le général Lannes, de l'autre côté de la Stradella, est tombé sur la casaque des Autrichiens.

BONAPARTE. Le corps d'armée d'Oreilly et de Gottesheim?

BAPTISTE. Oui.

BONAPARTE. Vers Casteggio et Montebello?

BAPTISTE. Oui!

BONAPARTE. Et puis?

BAPTISTE. Et puis, on s'est cogné, dame! Vous savez que le général Lannes n'y va pas de main morte. Quant aux Kinzerliks, il faut être juste! ils ont tenu bon, et il a fallu les déraciner à grand renfort de canons, de fusillade, de sabres et de baïonnettes!

BONAPARTE. Tu en étais?

BAPTISTE, *montrant la balafre qu'il a au front*. A preuve, général!

BONAPARTE. L'affaire a été rude?

BAPTISTE. Comme si le diable s'en était mêlé! feu partout, quoi! à droite, à gauche, en avant, en arrière! nous avons eu un tremblement, sur une espèce de hauteur!... J'ai vu le moment où on allait nous y enterrer avec les honneurs de la guerre, c'est le cas de le dire, lorsque la division Chambarlhac est arrivée ni plus ni moins que mars en carême, lorsque la 113e s'est mise à grimper à côté de nous... Et elle vous a culbuté les Autrichiens si tellement que nous en avions tout le long du corps un frisson à faire dresser les cheveux! Bref, quand je suis parti, la victoire nous faisait une grimace d'amour sur toute la ligne et le général Watrin entrait dans le centre des Autrichiens comme un sabre qu'on enfoncerait à travers le corps d'un ennemi de la France!

BONAPARTE. Qui t'a envoyé?

BAPTISTE. J'escortais, avec quatre hussards, l'aide de camp que vous aviez envoyé au général Lannes. Pour gagner la route qui mène ici, nous coupions à travers des tirailleurs ennemis, lorsque à force de saluts à coups de fusil, tantôt un hussard par terre, tantôt un autre; puis, les deux derniers; puis enfin l'aide de camp qui me charge de sa commission; puis, mon pauvre cheval que j'embrasse, et qui me regarde pour la dernière fois, tristement... comme un ami qui vous quitte pour toujours. (*Essuyant une larme.*) Et me voilà!...

BONAPARTE. Bien! Je me souviendrai de toi! Partons! Peut-être arriverons-nous à temps pour prendre part à la fin de la bataille. (*Aux Italiens.*) A bientôt, messieurs! (*Aux autres personnages.*) Venez! (*Ils sortent.*)

Neuvième Tableau.

LE VILLAGE DE SAN-GIULLIANO.

Au quatrième plan, au milieu du théâtre, des maisons qui masquent la plaine de Marengo.—A droite, une large rue oblique. — A gauche, une autre rue. — Au fond une troisième. — Les généraux autrichiens entrent à cheval. Ils mettent pied à terre et se forment en conseil de guerre.

SCENE PREMIERE.

MELAS, OREILLY, OTT, KAIM, ZACK, HADDICK, ELSNITZ, OFFICIERS.

MÉLAS. Messieurs, la gravité de notre situation exige que nous prenions un parti aussi prompt que décisif... Il faut que nous frappions un grand coup. Voici, en deux mots, la situation. A la vue des mouvements ordonnés par le général Bonaparte, j'ai pensé, et vous avez cru comme moi, que les Français n'avaient pu descendre des Alpes qu'avec des forces insuffisantes... Nous nous disions qu'ils voulaient seulement traverser le Pô, entrer dans Turin, et tâcher de donner la main, vers le mont Cenis, au général Thureau; nous étions convaincus qu'en faisant sur ce point couper tous les ponts, et en opposant une trentaine de mille hommes au général Bonaparte, il nous serait facile de lui tenir tête et d'en triompher. Nous nous sommes trompés!

OREILLY. C'est vrai, général: malgré la bravoure de nos soldats, le sort a trahi nos armes. Bonaparte est maître du Milanais. La plus importante de nos communications nous est ravie... et le baron de Kray est en retraite sur Ulm!

MÉLAS. Le col de Rauss, qui donne passage de la vallée du Var dans celle de la Raya, ne nous appartient plus! Nous avons perdu le col de Tende! De ce côté notre ligne de retraite est coupée. Enfin, à la suite des pertes qu'elle a essuyées, notre armée est réduite de plus de dix mille hommes, et nous sommes enfermés aujourd'hui dans l'étroite enceinte du Piémont sans que je sache trop comment nous ferons pour en sortir.

OREILLY. La faute en est à la cour de Vienne! Elle laissait toute une armée nous tourner en passant les Alpes! C'est le fruit de son imprévoyance que nous recueillons aujourd'hui.

MÉLAS. Ajoutez que le général Lannes s'est emparé de Plaisance, qu'il nous a battus à Montebello, et que le premier consul est maître de l'Apennin, du Pô, du Tessin et de l'Adda. Que faut-il faire?

OREILLY. Je crois qu'une retraite, même momentanée, aurait aujourd'hui de graves conséquences. Elle ébranlerait le moral de nos soldats, qui, malgré leurs récents insuccès, sont encore pleins d'énergie et d'enthousiasme... Ils brûlent du désir de combattre. Ils ont le sentiment de leur force et de leur valeur. Profitons-en, messieurs, battons-nous en désespérés, et la victoire un instant infidèle reviendra planer sur nos drapeaux.

MÉLAS. C'est aussi mon avis, oui, la bataille!... Mon orgueil de soldat se révolte et le vôtre doit s'indigner aussi en songeant que nous avions reconquis l'Italie, que nous étions victorieux... que nous marchions sur les frontières de la France... et que nous voici réduits à la défensive!... Tout affaiblie que soit notre armée, nous comptons encore quarante deux mille soldats, habitués aux plus rudes fatigues, nous avons deux cents pièces d'artillerie, une cavalerie superbe, la volonté de vaincre... Eh bien, courage donc, et nous vaincrons! Vous, Zack, à la tête de dix mille hommes, vous déboucherez le premier, par le pont de la Bormida; en prenant par la gauche, vous vous dirigerez sur le village appelé Castel-Cerriolo... Vous, Haddick et Kaïm, à la tête du gros de l'armée, vous occuperez le village de Marengo qui donne entrée dans la plaine... Vous, Oreilly, avec votre cavalerie, vous prendrez la droite de la Bormida, et vous occuperez la route d'Acqui. (*Aux autres généraux.*) Nous, messieurs, au centre, dirigeant l'artillerie et, à la tête du corps de réserve, toujours prêts à nous porter là où on aura besoin de nous... (*A Ott.*) Vous occuperez ce village de San-Gulliano, où nous sommes. C'est une position importante... Courage, messieurs, ouvrons-nous une route au prix de notre sang!... C'est une résolution digne de nous, et si le succès vient à trahir nos généreux efforts, que la responsabilité de notre désastre retombe sur ceux qui en auront été la cause... Vive l'Autriche!! (*On entend au loin battre la charge.*)

OTT. Soldats, ce sont les Français, commencez le feu. (*L'action s'engage. Après une vive fusillade, les Français finissent par pénétrer dans le village; ils chargent les Autrichiens à la baion-*

Digitized by Google

nette et les mettent en déroute. Lorsque les Autrichiens et les Français sont sortis du village, on entend le canon sur toute la ligne dans la plaine de Marengo.)

SCENE II.

BONAPARTE, DUROC, AIDES DE CAMP, MARCELIN, UN PIQUET DE HUSSARDS. (*Bonaparte arrive au galop, il s'arrête à l'entrée de la rue au fond et regarde dans la plaine avec sa lorgnette.*)

BONAPARTE, *s'adressant à ses aides de camp.* La lutte est acharnée, terrible!... Allez dire au général Victor, qui défend le village de Marengo avec les généraux Gardanne et Chambarlhac, de s'emparer du ruisseau profond appelé le Fontanone. (*Un des aides de camp s'éloigne.*) Courez vers le général Desaix, vous êtes le sixième que je lui envoie; dites-lui qu'il se hâte de venir à nous et que nous sommes aux prises avec l'armée ennemie qu'il allait chercher sur la route de Gênes. (*L'aide de camp part au galop. Bonaparte descend de cheval.*) Il me faudrait un homme déterminé pour aller jusqu'au général Lannes à travers la mitraille.

MARCELIN. Je ferai la commission si vous voulez, général?...

BONAPARTE. Toi?...

MARCELIN. Oui, je vous en réponds...

BONAPARTE. Eh bien, cours vers le général Lannes, et dis-lui de se replier sur ce village.

DUROC. Général, monsieur de Mélas manœuvre pour nous tourner... faut-il charger à la tête de mes brigades?...

BONAPARTE. Pas encore! attendez!

DUROC. Etre immobile ici!

BONAPARTE. J'y reste bien, moi! (*A Duroc.*) Qu'on fasse avancer la garde consulaire. (*La garde consulaire traverse le village au pas de charge.*)

DUROC. Une division autrichienne franchit le Fontanone et gravit l'autre bord. Ce doit être Lattermann avec ses grenadiers.

BONAPARTE. Voilà le moment!... Duroc... en avant! (*Duroc et Bonaparte s'éloignent.*)

DESAIX, *dans la coulisse.* Bonaparte! Bonaparte! (*Il entre en scène suivi de trois aides de camp.*)

SCENE III.

DESAIX, AIDES DE CAMP.

Il n'est plus ici! (*A un des aides de camp.*) Capitaine, courez! courez informer le général Bonaparte de mon arrivée! (*Aux deux autres.*) Vous, pressez l'arrivée de mes divisions. (*Ils sortent au galop.*) Ah! que j'ai été bien inspiré de ne pas continuer ma route! Que j'ai bien fait de revenir sur mes pas! (*Regardant dans la rue à droite.*) Mais, quoi!... on se retire devant l'ennemi! les Autrichiens triomphent donc! (*Des soldats en retraite se massent sur le théâtre.*)

SCENE IV.

LANNES, DESAIX, SOLDATS.

LANNES, *à un aide de camp.* Vite, portez ces ordres à Dupont.

DESAIX. Lannes!

LANNES. Desaix!... Ah! tout n'est pas perdu, alors!

DESAIX. Perdu!

LANNES. Oui, nous sommes en retraite!

DESAIX. Eh quoi?

LANNES. Lorsque la terre tremble on peut bien chanceler!

DESAIX. Et Bonaparte?

LANNES. Il s'est mis à la tête de la soixante-douzième et soutient ma gauche, tandis que Dupont rallie en arrière le corps de Victor! Nous allons recommencer, n'est-ce pas? Tu nous amènes du monde... on a fait ce qu'on a pu, mais le nombre était contre nous et nous étions débordés! Mélas a compris qu'il fallait nous faire plier sous le poids de toute son armée, et toute son armée s'est avancée sur nous, tandis que nous nous serrions pour pénétrer ses masses comme un boulet qui entre dans un carré! Desaix! depuis ce matin, c'est une lutte sans repos, sans ralentissement!... Ce village de Marengo, point capital pour les deux armées opposées, nous l'avons perdu, repris, perdu encore! Watrin en est sorti sous mes yeux et a jeté, à coups de baïonnettes, les soldats de Kaïm dans le Fontanone pendant que Bonaparte, à la tête de la garde consulaire, ranimait nos soldats au feu de son génie et de son intrépidité! J'ai poussé la quarantième et la vingt-huitième sur les Autrichiens, et toute la plaine a tremblé sous le choc des combattants. Gardanne essayait de reconquérir Marengo, je marchais, moi, vers le ruisseau qui déjà nous avait été si favorable; entre mes soldats et les colonnes de Carra Saint-Cyr, entrées dans les premières maisons de Castel-Ceriolo, les grenadiers et la garde consulaire s'avançaient toujours en carré, comme une citadelle vivante! C'était beau, Desaix! nous sentions dans notre âme ce feu ardent qui nous entraînerait même vers l'impossible!... Quatre-vingts bouches à feu vomissaient sur nous une grêle de boulets! Il a fallu céder le terrain, je l'ai cédé, et je n'ai pas à en rougir! Je me suis retiré sous les efforts de cet ouragan; j'avais quatre demi-brigades harcelées, pressées, mitraillées par une armée entière! A chaque pas nous nous arrêtions, et comme notre artillerie était toute démontée, nous chargions à la baïonnette, tandis que les Autrichiens nous battaient en brèche comme la muraille d'une forteresse... C'est ainsi que nous avons parcouru la moitié de cette plaine qui n'est plus qu'un vaste champ de carnage; cette plaine où il faut mourir si notre drapeau ne s'y relève terrible contre l'aigle d'Autriche qui l'insulte déjà de ses regards! (*On entend battre la retraite par toute la ligne. — De nouvelles troupes se massent sur le théâtre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUROC, BONAPARTE, GÉNÉRAUX, OFFICIERS.

BONAPARTE. Suspendez le mouvement de retraite... qu'on attende mes ordres! Desaix! Desaix!

DESAIX, *s'approchant.* Me voilà, général.

BONAPARTE. Et vos divisions?

DESAIX, *indiquant la rue à gauche.* Elles débouchent dans la plaine, général... En entendant le canon retentir au loin, du côté de la Bormida, j'ai pensé que les Autrichiens que j'allais chercher sur la route de Gênes étaient à Marengo, vous attaquant avec toutes leurs forces réunies. Alors, général, certain de n'avoir devant moi aucun ennemi à combattre, j'ai rebroussé chemin. Nous avons fait dix lieues en cinq heures, mais, hélas! l'événement, je le vois, a marché plus vite que nous... nous arrivons trop tard!

BONAPARTE. Non, Desaix! vous avez eu là une heureuse inspiration! (*Se retournant vers le général Lannes.*) Et toi aussi, Lannes, je t'ai vu tout à l'heure. La France doit être fière de soldats tels que vous! (*Aux généraux.*) L'arrivée de Desaix change toute la face des choses, messieurs.

DUROC. Général, peut-être faut-il continuer notre retraite glorieuse et se reformer pour une prochaine bataille!

LANNES. Non! tout serait perdu... ressaisissons la victoire!

BONAPARTE. Que direz-vous, Desaix?

DESAIX. Général, la bataille est perdue. (*Tirant sa montre.*) Mais il n'est que trois heures, il reste encore le temps d'en gagner une autre!

BONAPARTE. C'est le génie de la guerre qui vous inspire! Si nous avons reculé un instant, que ce soit comme le lion, pour mieux nous élancer sur notre proie. (*Roulement de tambours. — Les soldats envahissent le théâtre.*) Soldats, en avant! et souvenez vous que j'ai l'habitude de coucher sur le champ de bataille!

TOUS. En avant! (*Acclamations, tambours, musique.*)

Dixième Tableau.

LA BATAILLE DE MARENGO.

La bataille se livre à la fois dans la plaine et dans le village de Marengo. — Au lever du rideau les Français pénètrent dans le village. — L'infanterie française débusque les Autrichiens. La cavalerie autrichienne veut couper l'infanterie française. — Lutte des deux cavaleries. — Desaix est frappé mortellement. — Les Français après une lutte acharnée triomphent sur tous les points.

BONAPARTE, GÉNÉRAL LANNES, GÉNERAL DESAIX, KELLERMANN, OFFICIERS, AIDES DE CAMP, CHIRURGIEN, ANTOINE, MARCELIN, BAPTISTE, OFFICIERS SUPÉRIEURS AUTRICHIENS, PRISONNIERS, SOLDATS ET CAVALIERS FRANÇAIS.

BONAPARTE, *entrant.* Desaix! mon ami... mon compagnon d'armes...

DESAIX. Bonaparte!... Je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité. Ah! ah! (*Il se soulève et retombe en criant*) : Vive... vive la France! (*Il expire.*)

BONAPARTE. Mort!... il est mort!... (*Les soldats apportent les drapeaux conquis sur les Autrichiens.*) Inclinez ces drapeaux sur le corps du héros que la France vient de perdre! Il est mort en combattant pour la patrie. Gloire à Desaix!...

TOUS. Gloire à Desaix! (*Musique militaire. — Tableau.*)

ACTE III.

Onzième Tableau.

A Milan. La place; au fond, la cathédrale. Le théâtre est couvert de personnages aux costumes divers et pittoresques. Soldats de toutes les armes; habitants de Milan. Paysans des environs ou des provinces éloignées; femmes des frontières.

SCENE PREMIÈRE.

ANTOINE, BAPTISTE, MARCELIN, PEUPLE, SOLDATS.

BAPTISTE, *à Antoine.* Où diable s'est donc fourré notre neveu?

ANTOINE. Est-ce que je sais? Ne faut-il pas qu'il frétille dans la fête? — En voilà un qui s'amuse dans cette ville de Milan! (*Appelant*) Oh! là hé... Marcelin....

MARCELIN, *sortant d'un groupe.* Présent, mon oncle... présent.

MARCELIN. Ah! mon oncle... voyez donc.... des Milanaises!... des Napolitaines!... des Vénitiennes!... Oh! les femmes! les femmes!...

BAPTISTE. Les femmes! Est-ce que tu vas tourbillonner à l'entour?... ça ne te regarde pas, papillon Zéphir!...

MARCELIN, *se redressant.* On ne sait pas... mon oncle... on ne sait pas! L'uniforme a son agrément, et le troubadour qui le porte n'est pas d'une structure à se faire dédaigner! (*On bat aux champs. — Bonaparte, suivi de son état-major et des principaux membres de la Consulte italienne, traverse la place et vient s'asseoir sous un arc de triomphe. Les plus vives acclamations retentissent.*)

BALLET.

(*Le ballet terminé, Bonaparte se lève.*)

BONAPARTE. Milanais, j'ai été ému de votre accueil : il répondait à toute ma sollicitude pour une nation devenue la sœur de la France... La consulte italienne est formée; elle veillera de concert avec moi à votre prospérité comme à votre gloire. Milanais, je ne vous oublierai pas... Souvenez-vous de moi. (*Acclamations redoublées. — Changement.*)

Douzième Tableau.

A la Malmaison, un petit salon.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE, *puis* Mme CAMPAN, Mlle CAROLINE, *puis* JOSÉPHINE.

JEANNETTE, *à la cantonade, une lettre à la main.* Oui, monsieur, soyez tranquille... comptez sur moi. (*Elle entre.*) Encore une pétition sans doute. Dieu merci, il lui en passe par les mains des pétitions à madame Bonaparte... Voyez un peu, mon père, qui oublie, tout fameux jardinier qu'il est, de mettre aujourd'hui dans les vases les fleurs que madame Bonaparte a remarquées hier en se promenant. Je le gronderai, bien sûr. Qui

Digitized by Google

est-ce qui vient là!... Tiens!... cette bonne madame Campan! Bonjour, madame!

Mme CAMPAN, *entrant avec mademoiselle Caroline.* Bonjour, mon enfant.

JEANNETTE. Vous vous portez bien, madame?

Mme CAMPAN. Parfaitement... es-tu toujours contente d'être à la Malmaison?

JEANNETTE. Il faudrait être bien difficile s'il en était autrement! Vous pouvez vous vanter d'avoir fait notre bonheur éternel en nous plaçant ici, mon père et moi! Madame Bonaparte est bonne comme le bon pain! le premier consul ne gronde jamais que les hommes. Pour les femmes, il se contente, quand il a à se plaindre, de froncer le sourcil, tenez, comme ça. Alors on sait ce que ça veut dire et on n'y prend pas garde.

Mme CAMPAN. Et tu n'as pas peur de lui?

JEANNETTE. Ah bien, oui! je n'ai peur de personne! Asseyez-vous donc, madame, et vous aussi, mademoiselle, car vous me faites l'effet d'être trop jeune pour être mariée? (*Soupirant.*) C'est comme moi!... Est-ce que madame Bonaparte est prévenue que vous voilà?

Mme CAMPAN. Non, nous ne voulons pas qu'on la dérange, nous attendrons. Le premier consul est à Paris?

JEANNETTE. Oui, madame, il est parti dès le matin mais il reviendra de bonne heure. Ah dame! il paraît qu'il a de la besogne aujourd'hui.

Mme CAMPAN. Ah!...

JEANNETTE. Oui, hier, qui était dimanche, il a couru, batifolé, joué dans le jardin avec messieurs David, Talma, Isabey, le général Duroc et d'autres qui étaient venus manger la soupe à la Malmaison... et il leur disait; Il faudra que je travaille dur demain matin aux Tuileries, car j'ai de l'ouvrage fièrement!

Mlle CAROLINE, *qui a feuilleté des papiers de musique.* Tenez, madame, voilà, j'en suis sûre, une nouvelle composition de mademoiselle Hortense. Elle ne veut pas s'en tenir au succès de ses premières romances. Je disais bien à Ecouen que son talent musical deviendrait populaire.

Mme CAMPAN. Oui, mais elle n'en tirera pas vanité!

Mlle CAROLINE. Elle est si modeste...

Mme CAMPAN. Et si bonne...

JEANNETTE. Voici madame Bonaparte.

JOSÉPHINE *entrant, à Jeannette.* Ma fille n'est pas encore revenue de sa promenade?

JEANNETTE. Pas encore, madame. Elle sera fièrement satisfaite de la surprise qui l'attend au retour.

JOSÉPHINE. Madame Campan, mademoiselle Caroline!...

Mme CAMPAN *et* Mlle CAROLINE, *saluant.* Madame.

JOSÉPHINE. Oh! mais c'est une rareté de vous voir! Vous croyez donc que nous oublions nos amis, puisque vous ne venez pas plus souvent?..,

Mme CAMPAN. Non, madame, mais nous savons combien vous êtes accablée de visites et nous ne voudrions pas importuner...

JOSÉPHINE. Importuner! ah! madame Campan, voilà un mot pour lequel je vous garderai rancune... Mademoiselle Caroline, souvenez-vous donc toujours que ma fille vous aime comme à Ecouen.

Mlle CAROLINE. Madame...

JOSÉPHINE. Qu'est-ce que tu tiens là, dans ta main, Jeannette?

JEANNETTE. Madame, c'est une lettre pour vous, elle m'a été remise par un monsieur âgé qui m'a instamment prié de vous la donner à vous-même, à vous seule. Vot' servante, madame. (*Elle sort.*)

JOSÉPHINE. Ah! voyons... vous permettez? De qui est-elle cette lettre? la signature? Blondel, ancien professeur d'écriture à l'École militaire de Brienne, avec un paraphe prodigieux! (*Riant.*) Ecoutez, mesdames. (*Elle lit.*) « Madame, » j'ose espérer que ma demande en passant par la » main des grâces touchera le cœur du héros des » temps modernes. Mars ne doit rien refuser à » Vénus. » (*Parlé.*) C'est bien galant pour un maître en majuscules!... (*Lisant.*) « J'ai eu jadis l'hon- » neur de donner des leçons d'écriture au premier » consul. » (*Parlé.*) Eh bien, il a fait là un bel élève! Je ne connais pas d'écriture plus inouïe que celle de Bonaparte... on dirait des hiéroglyphes d'Égypte. (*Lisant.*) « Je suis vieux, pauvre, » et je sollicite de sa bonté et de la vôtre une » modeste pension qui me permette d'attendre la » fin d'une existence consacrée à l'art de la calli- » graphie. » (*Parlé.*) Eh bien! voilà une requête à laquelle je ferai droit, et j'exigerai de Bonaparte qu'il signe la pension sollicitée d'une manière lisible, afin de ne pas faire rougir son ancien professeur... Mais, si je ne me trompe, le voici qui revient de Paris, et plus tôt que je ne m'y attendais. Oui, et je vois au loin sur la route plusieurs voitures qui se dirigent vers la Malmaison... Bonaparte aura voulu tenir conseil ici même, il nous amène du monde.

Mme CAMPAN. Nous nous retirons, madame.

JOSÉPHINE. Attendez un peu... ne nous quittons pas; vous êtes avec nous pour toute la journée.

SCENE II.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE, *dans la coulisse.* Tout à l'heure! qu'on me donne le temps d'arriver. (*Entrant.*) Bonjour, Joséphine... mesdames... ah! madame Campan, vous êtes toujours la bienvenue.

Mme CAMPAN. Général...

BONAPARTE, *examinant mademoiselle Caroline.* Mademoiselle.

JOSÉPHINE. Mademoiselle Caroline, l'amie de pension d'Hortense.

BONAPARTE, *à Caroline.* Je veux vous marier, j'aime beaucoup à faire des mariages... et j'ai la main heureuse, quoi qu'on en dise.

JOSÉPHINE. Oui, mais tu pourrais cependant te tromper quelquefois.

BONAPARTE. Bah!... parce que je ne m'informe pas s'il y a sous jeu quelque roman bien langoureux, quelque rêverie sentimentale? Je choisis un brave garçon et une digne jeune fille; ils doivent finir par s'accorder. Asseyez-vous donc, mesdames. Comment va la maison d'Écouen, madame?

Mme CAMPAN. Général, j'espère qu'elle mérite toujours votre protection et votre bienveillance.

BONAPARTE. Vous avez bien aussi vos tracas de gouvernement, vous... Toutes ces jeunes et folles têtes!... Gouverner n'importe où et n'importe qui, c'est une rude besogne... Ce matin, aux Tuileries, je n'ai pas cessé de me fâcher, de me plaindre, de gronder.

JOSÉPHINE, *riant.* Tu finiras par devenir méchant, si c'est possible.

BONAPARTE, Dieu le veuille!

JOSÉPHINE. Par exemple!

BONAPARTE. Oui, tout irait mieux!... On me sait bon homme au fond, et on en abuse... On spécule sur mon caractère, et on se dit: Il criera, il froncera le sourcil, et le lendemain, on en fera ce qu'on voudra... Non!... tous les ministres ont reçu aujourd'hui mes coups de boutoir. J'ai renvoyé l'ambassadeur d'Angleterre et celui de Prusse... Voila Fouché et Talleyrand qui viennent à la Malmaison... A eux aussi malheur si je ne suis pas content de leur... (*A Joséphine.*) Qu'as-tu donc? te voilà toute soucieuse?

JOSÉPHINE. Je crois bien, tu nous apportes ici toutes tes préoccupations de premier consul... La Malmaison, ce n'est plus les Tuileries.

BONAPARTE. C'est vrai, j'ai tort!... et j'oubliais que les femmes n'aiment pas les conversations trop sérieuses.

JOSÉPHINE. C'est bien assez de s'y soumettre lorsque la nécessité nous y oblige.

BONAPARTE. Allons, ne gronde pas... madame Campan sait bien que lorsqu'on commande aux autres, il faut souvent contenir sa douceur naturelle... N'est-ce pas, madame? Au reste, Joséphine me fait apercevoir que j'ai été peu galant. Je dois réparer ma faute... parlez, demandez. Que puis-je faire pour vous prouver que je ne suis pas un despote intraitable?

Mme CAMPAN. Général, vous ne parviendrez jamais à vous faire redouter ailleurs qu'à la tête de vos armées.

BONAPARTE. N'allez pas dire cela en Angleterre, les gazettes de ce pays me représentent comme un ogre ou un croquemitaine.

Mme CAMPAN. Eh bien, général, je fais appel à votre bonté.. Le colonel Frémard, tué à Marengo, a laissé sans fortune sa veuve, une fille et deux garçons tout jeunes... La fille est dans mon institution, les deux autres enfants...

BONAPARTE. Les deux autres enfants doivent être placés dans un lycée, n'est-ce pas? c'est entendu... mais la veuve, il lui faut une pension, à cette pauvre femme... je la lui accorde

Mme CAMPAN. Ah! général!

BONAPARTE. Ne me remerciez pas... Que serait la puissance, si elle ne procurait le bonheur de faire le bien? (*A Joséphine.*) Ah! voilà que tu te dérides!

JOSÉPHINE. Est-ce qu'on peut te garder rancune?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur de Talleyrand! monsieur Fouché!

JOSÉPHINE, *à Bonaparte.* Voilà que tu vas redevenir premier consul.

BONAPARTE. Il le faut bien!... mais, après le déjeuner, j'irai, je l'espère, mesdames, me promener avec vous comme un écolier en récréation... A bientôt. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

BONAPARTE, TALLEYRAND, FOUCHÉ.

BONAPARTE, *à M. de Talleyrand et à Fouché qui entrent.* Venez, messieurs... je n'ai pas pu travailler avec vous aux Tuileries, ce matin.

FOUCHÉ. Général, nous sommes bien aises d'avoir été appelés à la Malmaison; ce sera une occasion de présenter nos hommages à madame Bonaparte, que nous voyons bien rarement.

BONAPARTE. Que ne venez-vous plus souvent?

M. DE TALLEYRAND. Ah! c'est que...

BONAPARTE. Eh bien?

M. DE TALLEYRAND. C'est que vous honorez vos ministres de beaucoup d'occupations.

BONAPARTE. Vous en verrez bien d'autres. — La situation se compliquera.

M. DE TALLEYRAND. Général, voici la note que vous m'avez demandée pour notre ambassadeur à Londres.

BONAPARTE, *parcourant la note des yeux.* Voyons: Asseyez-vous, messieurs... asseyez-vous. (*Fouché et Talleyrand s'asseyent.*) C'est cela!... oui... il est bon de faire entendre que la paix tant désirée par les deux pays peut être compromise par ces attaques que des folliculaires stipendiés par je ne sais qui, ne cessent de diriger contre nous tous. — Il est du devoir du gouvernement anglais de faire cesser ce scandale. Ah! ne manquez pas d'écrire en mon nom à Fox, et de le remercier des nobles paroles qu'il a fait entendre à la Chambre des communes. — On dit qu'il veut faire un voyage en France; je le recevrai honorablement, d'une manière digne de son caractère élevé. — Si l'Angleterre comptait autour du trône quelques hommes comme lui, ses relations avec nous deviendraient faciles, amicales, au lieu de cette menace de guerre perpétuellement suspendue sur les deux nations, comme l'épée de Damoclès.

M. DE TALLEYRAND. Général, vos plaintes sont légitimes, mais peut-être vous abandonnez-vous plus qu'il ne le faudrait à une juste susceptibilité. — Ces libelles répandus par quelques pamphlétaires ne peuvent rien contre votre puissance et votre renommée; ils insultent, mais autour du char de triomphe, comme les insulteurs de l'antiquité! La paix sera bientôt conclue à Lunéville; en regard de cet événement qui fera la joie de l'Europe, que peuvent ces écrivassiers dont nous avons à nous plaindre!

FOUCHÉ. Pardon... Je sais bien que la rage les inspire, mais la rage est contagieuse; c'est à l'aide de certains libelles qu'on excite, de l'autre côté du détroit, des animosités dont le contre-coup porte jusqu'ici. Il faut appliquer le feu sur cette gangrène, et j'aurai moins d'ouvrage dans mon ministère de la police.

BONAPARTE. Fouché a raison.

M. DE TALLEYRAND. Qu'on les écrase alors, et qu'on n'en parle plus! Mais on fera bien mieux de les laisser mourir de leur mort naturelle. Quant à moi, j'en aurais personnellement des légions à mes trousses, me piquant dans les talons jusqu'au sang, que ma figure n'en dirait rien.

BONAPARTE. C'est que vous êtes un diplomate, vous!...

Digitized by Google

FOUCHÉ. Ou blasé...

M. DE TALLEYRAND. Vous me flattez, M. Fouché. Blasé! c'est une excellente condition pour faire de la politique... Je nie la politique de passion et de sentiment. Général, portez ailleurs vos regards. Portez-les sur la France, telle que vous l'avez faite, sur l'Europe qui s'étonne et qui admire. Que de choses pour nous donner le calme et la prospérité depuis que vous avez en main le pouvoir! — Je ne suis pas courtisan, je suis historien en ce moment. Croyez-vous qu'on oublie ce qui s'est passé, ce qui se passe depuis Marengo... En quelques mois, le code civil élaboré et mis en rapport avec nos mœurs, nos usages, notre caractère national. La paix conclue avec Alger, ce nid de pirates, où la peur est entrée à votre nom. Le traité de paix avec les Américains, ce peuple dont la France se fit un frère en combattant pour son indépendance. Avec l'Espagne, qui déposera un jour à vos pieds l'épée de François Ier, ce trophée de Pavie. Les travaux qui assainissent Paris en l'embellissant. Ces routes, ces canaux qui sillonnent tout notre territoire; ces édifices publics ou ces monuments élevés à des guerriers comme Desaix et Kléber. Les prisonniers de guerre renvoyés dans leur pays, non pas avec les haillons de la défaite et de la misère, mais revêtus des uniformes qu'ils portaient en venant nous combattre!... Messagers de générosité souveraine, et qui seront pour leurs compatriotes un écho de la reconnaissance et de l'admiration que vous témoignent les Français.

BONAPARTE. Demandez à Fouché si tout cela suffit pour empêcher une opposition sourde.

M. DE TALLEYRAND. Je n'ai pas prétendu que tout le monde fût équitable; il y a des ingrats, des aveugles...

FOUCHÉ. Et des traîtres!

BONAPARTE. Oh! les traîtres ne sont pas à craindre, lorsque le pouvoir est fort et courageux!

FOUCHÉ. S'il n'y a rien de sérieux à craindre, général, il faut, du moins, tenir compte de cette manie du jour, espèce de fronde renouvelée du temps de Mazarin... Je vous fais grâce des mille rapports qui me parviennent; il y a des sottises, des niaiseries, des riens... mais, il y a aussi la preuve d'un certain esprit qui pourrait égarer plus ou moins l'opinion.

BONAPARTE. Oui, jusqu'à une grande dame que vous connaissez bien, qui cherche à faire croisade contre moi?

FOUCHÉ. Elle a quitté Paris; faut-il la faire arrêter?

BONAPARTE. Non... c'est une héroïne qui veut singer madame de Longueville ou la grande Mademoiselle... Laissons-la battre la campagne... elle s'ennuiera loin de Paris, et, si elle y revient, ce sera pour être plus sage!

FOUCHÉ. Je dois tout dire pour être fidèle à mon mandat... mais il m'en coûte de vous informer que des généraux, qui, du reste, vous sont entièrement dévoués, ne cessent de déblaterer à propos du mouvement que vous avez donné à la France.

BONAPARTE. Oui, je le sais... et j'aviserai... En attendant, pressez les préliminaires avec la Russie, monsieur de Talleyrand! Monsieur Fouché, protection, liberté entière pour les étrangers qui circulent en France ou visitent Paris!... Qu'on mette la main sur les espions si l'on en découvre, mais qu'on soit circonspect même à cet égard... Montrons la confiance de la force, c'est une des considérations qui m'ont déterminé à charger le capitaine Baudin d'un voyage autour du monde... S'amuse-t-on toujours à Paris, monsieur Fouché?

FOUCHÉ. Général, les fêtes, les soirées, les bals qui avaient lieu cet hiver, se prolongent encore; on danse beaucoup.

BONAPARTE. Bon signe! Maintenant, je vous donne congé. Messieurs, vous êtes libres à la Malmaison...

SCENE IV.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *entrant*. Eh bien?

BONAPARTE. Justement, voici notre ménagère qui vient nous chercher pour déjeuner.

JOSÉPHINE. Oui, nous vous attendons... (*Saluant.*) Messieurs...

M. DE TALLEYRAND *et* FOUCHÉ, *saluant*. Madame!...

BONAPARTE. Nous sommes à toi.

JOSÉPHINE. C'est heureux... Pourvu qu'il ne survienne pas quelque affaire... Il n'y a personne en France qui travaille autant que toi!

BONAPARTE. Voudrais-tu donc que je fusse un consul fainéant?

JOSÉPHINE. C'est là votre portefeuille, monsieur Fouché?... Il doit renfermer souvent des choses bien curieuses.

FOUCHÉ. Madame, il n'y a plus rien de curieux pour celui qui été pendant quelque temps ministre de la police.

JOSÉPHINE. Vous parlez pour vous, monsieur Fouché... mais, nous autres, nous avons toute la sève de la curiosité.

BONAPARTE. Ah! si une femme avait le ministère de la police!... Qu'en pensez-vous, monsieur de Talleyrand?

M. DE TALLEYRAND. Je pense, général, qu'il y aurait une question bien plus souvent traitée que toutes les questions de la politique.

JOSÉPHINE. Laquelle?

M. DE TALLEYRAND. Celle du fruit défendu.

JOSÉPHINE. Monsieur, Eve fut bien curieuse, mais Adam n'était pas un bien habile diplomate.

M. DE TALLEYRAND. Je suis forcé d'en convenir; cependant je l'excuse: la politique n'était pas encore inventée...

JOSÉPHINE. Vous avez réponse à tout... Venez, messieurs, il y a des dames qui nous attendent.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Le général Lannes!

BONAPARTE. Eh bien, commencez toujours, je vous rejoindrai bientôt... (*Ils sortent à l'exception de Bonaparte. Le domestique introduit le général Lannes.*)

SCENE V.

BONAPARTE, LANNES.

BONAPARTE. Ah! te voilà!...

LANNES. Oui, c'est moi.

BONAPARTE. Tu arrives à propos... Allons déjeuner.

LANNES. Non, j'ai à vous parler.

BONAPARTE. De quoi s'agit-il?

LANNES. D'Augereau, de Delmas, d'autres généraux de l'armée d'Italie, de moi surtout. Je suis commandant de la garde consulaire, n'est-ce pas? Eh bien, je donne ma démission!...

BONAPARTE. Et pourquoi?

LANNES. Parce que nous n'avons plus votre confiance.

BONAPARTE. Qui vous l'a dit?

LANNES. Personne, mais c'est clair. Nous savons parfaitement qu'on vous fait des rapports sur notre compte: on vous dit que nous sommes des frondeurs, parce que nous blâmons certaines mesures d'ancien régime... J'ai voulu m'en expliquer avec toi... avec vous.

BONAPARTE. Oh! tu peux me tutoyer comme par le passé.

LANNES. Je suis parti de Paris, comme une bombe, et me voici!...

BONAPARTE. Calme-toi donc! Tu n'es pas aux bords du Rhin... En Egypte, à Montebello!...

LANNES. Nous ne sommes pas des politiques, nous sommes des soldats... Et si on ramenait de vieux priviléges, nous aurions le droit de nous plaindre! Ce n'est pas tout! J'ai été autorisé par toi-même à user largement de la caisse consulaire pour l'état-major, pour les soldats!...

BONAPARTE. Oui...

LANNES. Eh bien, cette prodigalité que tu avais conseillée, on me la reproche, et je dois, je veux la réparer de mes ressources, de mes deniers.

BONAPARTE. Allons donc!... Tu as fait la guerre en Italie, tu pouvais t'enrichir et tu es pauvre! Est-ce que tu voudrais me faire accroire qu'on te soupçonne, toi!... tu es fou!

LANNES. Oh! je ne dis pas qu'on attaque ma probité!... Mille diables! il y aurait des têtes fendues!... Je dis qu'on cherche à t'éloigner de tes amis les plus dévoués, et c'est leur devoir de se mettre eux-mêmes à l'écart.

BONAPARTE. A l'écart!... Toi, un de mes plus anciens camarades!... Quel est donc le vertige qui vous gagne tous? Laissez-moi donc faire mon métier et ne m'accusez pas de vous méconnaître! Il y aura eu ce matin quelque conversation avec des écervelés comme toi, et te voilà me cherchant querelle! De quoi vous plaignez-vous? De ce que je rends à la France, non pas ce que vous appelez l'ancien régime, mais l'ordre, la confiance, les lois, l'oubli du passé, la concorde et l'espérance. Enfants que vous êtes, vous voulez la discipline dans vos régiments et vous n'en voulez pas dans la nation!! Prétendez-vous m'empêcher de diriger le souffle qui ferait éclater la France et l'Europe, si je ne le dominais d'une main ferme et puissante! Soldats, mêlez-vous de la guerre; je suis pilote, moi, et je tiens le gouvernail! tout a été déplacé par la tourmente; à moi de remettre les choses à leur place, et, pour prendre nos institutions à leur plus grande hauteur, je remonte à la source éternelle, à Dieu!!!... Ne vous éloignez pas de moi, vous tous qui devez concourir à mon œuvre et vous associer à ma pensée!... ne vous plaignez pas si j'ai le projet de m'entourer de ce que vous appelez une cour. Ma cour à moi, si j'en avais une, brillerait d'une noblesse prise dans vos rangs, et que je ferais respecter comme la noblesse des Latrémouille et des Montmorency. Eh bien, tu ne me réponds pas?

LANNES. Est-ce qu'on peut te répondre, lorsque ta parole traduit les inspirations de ton génie!... Je suis arrivé m'abandonnant à la colère, et je me trouve honteux de ne pas t'avoir deviné. Tu dis vrai, Bonaparte, nous ne sommes que des enfants! A toi de nous conduire et à nous d'obéir.

BONAPARTE. Donnes-tu toujours ta démission de chef de la garde consulaire?

LANNES. Non!

BONAPARTE. Eh bien, alors, je te retire ce commandement!... Oui... tu vas partir...

LANNES. Partir!... tu m'exiles?

BONAPARTE. J'ai pensé qu'il fallait occuper ta mauvaise tête, te faire voyager, et je t'ai nommé ambassadeur en Portugal!

LANNES. Ambassadeur!.. Et si la guerre recommence?

BONAPARTE. Je te rappellerai!... viens... place-toi à côté de Talleyrand, il fera de toi un diplomate.

LANNES. Je n'ai pas besoin de leçons! je ne connais qu'un système.

BONAPARTE. Lequel?

LANNES. Tout pour la France, pour ta gloire et pour mon honneur!!! (*Ils sortent.*)

—

Treizième Tableau.

A Boulogne; au bord de la mer. A gauche une barraque en bois, elle est ouverte face au public. Pour ameublement, une table ovale couverte d'un tapis vert; des pliants; sur la table des cartes de géographie, des papiers, des dépêches. — Une petite lampe à abat-jour; elle est allumée. Au fond, une fenêtre, elle donne sur la mer; devant cette croisée, un grand télescope monté sur un pied en acajou. Tout le reste du théâtre est un grand espace de terrain aboutissant à la mer. — Au lever du rideau, deux sentinelles se promènent en long et en large. Une patrouille paraît peu après.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIEBAUT, LEONARD, *puis une patrouille*.

LÉONARD. Halte là.. qui vive! (*Voix dans la coulisse*). Ronde d'officier.

LEONARD. Avancez à l'ordre... (*Un tambour portant un fallot s'approche du factionnaire et lui dit le mot d'ordre à l'oreille. — L'officier et la patrouille traversent le théâtre. — Pendant ce jeu de scène, Bonaparte entre dans la barraque, il s'assied et se met à lire un manuscrit.*)

THIÉBAUT, *tout en se promenant*. Léonard?

LÉONARD. Quoi?

THIÉBAUT. Sais-tu que notre petit caporal n'aura pas trop cette nuit tapé du traversin, comme dit notre camarade le Parisien.

LÉONARD. Ce n'est pas son ordinaire d'en abuser.

THIÉBAUT. Il était minuit quand il est arrivé hier au soir à Boulogne, ci-inclus où nous sommes; il s'est jeté tout habillé sur son lit... et bien qu'il

Digitized by Google

fût tout moulu de la fatigue du voyage, dès trois heures du matin il était déjà debout et le nez dans ses paperasses. Il faut que la besogne presse plus que médiocrement.

LÉONARD. Ah! dame! il veut nous faire faire une promenade par eau jusqu'à la capitale des habits rouges, et comme apparemment la chose ne s'exécute pas aussi vite qu'il le voudrait, m'est idée qu'il avise au moyen de nous y conduire en comète ou en cerf-volant.

THIÉBAUT. S'il l'a dans la tête... il en viendra à bout.

BONAPARTE, *lisant à haute voix.* « La mer qui vous sépare de votre ennemi lui donne sur vous un immense avantage : servi tour à tour par les vents et par les tempêtes, il vous brave impunément dans son île inaccessible pour vous. Eh bien, cet obstacle qui le protége, je puis le faire disparaître ! Je puis malgré tous ses vaisseaux, en tous temps, en peu d'heures, transporter votre armée sur son territoire sans craindre les tempêtes et sans avoir besoin du secours des vents. Fulton.» (*Avec enthousiasme.*) Ah ! si cet homme dit vrai... que ne lui donnerai-je pas ! — si cet homme est certain de ce qu'il avance..... on lui élèvera un jour des statues d'or. (*Feuilletant le manuscrit.*) Que de temps je gagnerais alors.... que de choses je pourrais entreprendre ! (*Il se place à la table et parle tout en écrivant.*) Il faut que mes savants se mettent à l'œuvre; c'est à eux de résoudre une question qui peut changer la face du monde.—Tâchez, monsieur de Champagny, que ce travail ne soit pas l'affaire de plus de huit jours, car je suis impatient. — (*Il met sa lettre et le mémoire sous pli, puis se dirigeant vers la porte de droite, il appelle :*) Monsieur... (*Un aide de camp entre : Bonaparte lui donne la dépêche.*) Que cette dépêche parte à l'instant pour Paris.

L'AIDE DE CAMP. Général, l'amiral Bruix et le général Duroc sont là....

BONAPARTE. Oui, je les ai mandés... Qu'ils viennent... j'ai hâte de les voir.... (*L'aide de camp s'éloigne après avoir introduit.*)

SCENE II.

BONAPARTE, L'AMIRAL BRUIX, DUROC.

BONAPARTE. Ah! vous voilà, messieurs : eh bien, quelles nouvelles m'apportez-vous? (*Ils s'asseyent.*)

DUROC. Un enthousiasme électrique s'est communiqué d'un bout de la France à l'autre. Tous les jours des preuves de dévouement arrivent en foule... Les plus petites villes, des bourgs et jusqu'à des villages, s'empressent de nous adresser leurs patriotiques offrandes.

BONAPARTE. Et l'Italie?

DUROC. Elle a voté quatre millions de livres milanaises, pour la construction de deux frégates et de douze chaloupes canonnières.

BONAPARTE. Je l'ai toujours dit... les Italiens ont le même cœur... les mêmes principes que nous! Et vous, Bruix, qu'avez-vous à m'apprendre?

BRUIX. Général, dans une entreprise aussi gigantesque, quand tout est à créer, on n'avance pas toujours aussi rapidement qu'on le voudrait Toutefois, votre attitude est déjà imposante... Les ports d'Etaples, de Vimereux et d'Ambleteuse; les forts de la Crèche, de Lheurt et les falaises de la côte sont garnis d'une formidable artillerie. Les quais s'élèvent... Les écluses de chasse sont terminées, et vingt mille pieds d'arbres abattus dans les forêts de Boulogne sont entre les mains des ouvriers constructeurs...

BONAPARTE. Et les manœuvres?

BRUIX. Les soldats, excités par des généraux aimés, rivalisent de dévouement et d'intelligence... ils se battraient aujourd'hui sur les bateaux plats avec le même aplomb qu'ils ont sur la terre ferme. Seulement, général, il est un point sur lequel je crois devoir appeler votre attention... Malgré la surveillance et la sévérité des chefs, des collisions, des duels ont eu lieu entre des soldats de diverses armes!... Si on n'avise sérieusement, le mal peut empirer encore.

BONAPARTE. C'est un soin qui me regarde. Je saurai trancher dans le vif.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE MARINE, SOLDATS.

MAGLOIRE. C'est bon, mon officier, c'est bon!... Respect à la discipline, mais je vous réitère que je suis pur à mes yeux.

L'OFFICIER. Nous le verrons bien.

LÉONARD. Tiens... Magloire en détention!...

MAGLOIRE. Comme tu le dis, Léonard, et si peu coulé à fond, que j'en battrais des entrechats...

BONAPARTE. Qu'y a-t-il donc? (*A Bruix.*) Voyez...

BRUIX, *s'approchant de l'officier. A l'officier.* Que voulez-vous?...

MAGLOIRE. Salut, mon amiral!... ne vous offusquez pas...

BRUIX. Que signifie?...

L'OFFICIER. Amiral, on a arrêté cet homme comme suspect d'être allé, pendant la nuit, porter des renseignements à l'ennemi...

BONAPARTE, *qui s'est approché.* Un espion!... Le malheureux a donc oublié les traîtres qu'on a fusillés!

MAGLOIRE. Fusillés!... Pardon et excuse, général, vous pourriez savoir que je ne fais nullement partie de ces insectes.

BONAPARTE, *à l'officier.* Il fallait le conduire au prévôt de l'armée qui aurait avisé...

L'OFFICIER. Général, il a insisté, déclarant que vous seul pourriez le faire parler.

BONAPARTE. Et qu'a-t-il à me dire?... un prétexte pour gagner du temps!... Est-ce à moi seul que tu veux parler?.

MAGLOIRE. Je ne crains pas la société, je puis parler devant elle, pour l'honneur de nous tous réciproquement.

BONAPARTE. Je t'ai déjà vu, ce me semble?.

MAGLOIRE. Mais, oui... j'étais timonier de la frégate qui vous portait en Egypte... et plus tard c'est moi qui vous ramenais en France.

BONAPARTE. Et maintenant, te voilà du parti des Anglais?

MAGLOIRE. Oui, camarade avec eux comme une paire de requins...

BONAPARTE. Et tu es allé cette nuit vers la flotte de Nelson, toi, un de nos marins, un Français.

MAGLOIRE. Comme vous dites, général...

BONAPARTE. Les Anglais t'ont bien payé?...

MAGLOIRE. Non... je n'ai pas attendu qu'on réglât mon compte.

BRUIX, *à Bonaparte.* Il y a du cynisme chez cet homme...

BONAPARTE. Ou un secret dont nous n'avons pas le mot... (*A Magloire.*) Tu as avoué... ton procès est tout jugé... (*A l'officier.*) Qu'on l'emmène.

MAGLOIRE. Ta, ta, ta, ta!... N'allons pas si vite?... Vous en auriez trop de regrets.

BONAPARTE. Assez...

MAGLOIRE. Assez de quoi!... vous ne savez rien!.

BONAPARTE. Comment!...

MAGLOIRE. Non, vous ne savez rien, vu que jusqu'à présent nous n'en sommes qu'aux bagatelles de la porte... J'ai à vous dire que tous les vaisseaux des habits rouges sont rassemblés et qu'il va y avoir du tremblement.

BONAPARTE. Est-ce que je puis m'en rapporter à un traître?

MAGLOIRE. Un traître, moi... Ça serait trop farce. Je ne me déguise pas, nous ne sommes pas en carnaval. Que disiez-vous, hier au soir, à l'amiral, sur la plage?... Si un homme pouvait aller, comme par miracle, jusqu'à la flotte de Nelson à travers ces embarcations qui vont et viennent devant elle pareillement à des factionnaires.

BONAPARTE. Eh bien?...

MAGLOIRE. Eh bien, j'y suis allé, moi, pour vous faire plaisir, et j'en suis revenu... à travers une foule d'anicroches que le poisson le plus adroit y aurait laissé sa queue.

BONAPARTE, *à Bruix.* Je vous disais bien qu'il y avait quelque secret là-dessous... (*A Magloire.*) Ainsi donc tu as fait des tiennes?...

MAGLOIRE. Comme vous dites, général, et je vous apporte mon paquet de renseignements.

BONAPARTE. Voyons, voyons?...

MAGLOIRE. La nuit venue, une nuit noire et faite exprès, je saute dans une chaloupe, je tourne le fort d'Ambleteuse et gagne les piquets de bois. Une fois là, je me jette à la nage, et je file comme une ablette. Pendant pas mal de temps, je fais un tas d'évolutions pour n'être pas aperçu par ces merlans de matelots anglais perchés dans les huniers...

BONAPARTE. Et on ne t'a pas vu?...

MAGLOIRE. Si on m'avait vu, vous ne jouiriez pas dans ce moment de ma conversation. J'étais donc en plein dans la bergerie et j'ai compté les moutons; j'avais l'œil tellement aiguisé que je me faisais l'effet de posséder trois paires de lunettes... Tout est bien gravé là... et je vous donne mon billet qu'ils se sont positivement collés les uns contre les autres pour exécuter prochainement une monaco... Quatre vaisseaux de 74, six frégates, douze bricks et plus de cinquante canonnières... au large, il y en a peut-être autant. Mon inspection faite, je vire de bord, et je rase de si près mes amis les Anglais, que je les entendais grogner leur baragoin... Tout d'un coup, on se met à crier : *he is a fluggish frenchman.* Je file en me disant : je leur répondrai plus tard... J'entends le bruit d'une barque et toujous *he is a fluggish frenchmann..* des bêtises!... Je plonge, je remonte, je reprends l'air... paf... un coup de feu!... je pique une tête, si prolongée cette fois, que je me suis cru *marphosé* en véritable poisson. Je me trouve près des piquets, près de ma petite chaloupe. J'allais m'y introduire, lorsque je reçois un coup de rame quelque part : les Anglais m'avaient escorté... je me cramponne à cette rame, si bien que son propriétaire tombe dans le bouillon... Restait son camarade... Je grimpe dans la chaloupe, je le salue en lui passant un bout de câble autour du cou : je voulais vous le présenter vivant : mais j'avais serré d'un peu près, ce qui fait que l'english s'est trouvé hors d'état de m'accompagner. Je repasse le fort et me voilà!... Voilà également ma manière de naviguer de conserve avec les Anglais.

BONAPARTE. C'est bien ce que tu as fait là?

MAGLOIRE. Dame!... j'en ai idée.

BONAPARTE. Je te remercie... entends-tu ?... Je te remercie... Tu n'es que sergent?

MAGLOIRE. Ça me suffit, général... Pour commander, il faut être éduqué, pas manchot de l'esprit... et solide sur la lecture et l'écriture... Or, vous saurez que dans l'âge de l'alphabet, par suite de mon caractère et tempérament, je n'arrivais jamais à l'école que lorsque la porte était fermée.

BONAPARTE. Que demandes-tu?

MAGLOIRE. Je demande à fumer une pipe, général, ça me remettra de mon séjour dans la patrie des limandes.

BONAPARTE. Je ne t'oublierai pas, comptes-y... Viens à moi quand tu voudras, tu es mon créancier.

MAGLOIRE. Soyez tranquille, je vous ferai peut-être crédit indéfiniment. (*A Léonard.*) Quand je te disais, Léonard, que j'étais pur comme une rosière... Je vas me promener... (*Il sort.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* MAGLOIRE *et* L'OFFICIER.

BONAPARTE, *à Bruix.* La présence de Nelson... les forces considérables qu'il a rassemblées devant ce port me prouvent que l'Angleterre commence à croire que mon projet de descente n'est ni une vaine démonstration ni une impossibilité.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE MARINE.

L'OFFICIER, *à Bonaparte.* Général ?..

BONAPARTE. Qu'y a-t-il?

L'OFFICIER. Les Anglais, profitant de la brise, viennent de lever l'ancre... Leur flotte semble évoluer du côté de Boulogne.

BONAPARTE. Ah! ah!... montons sur les falaises et voyons un peu ce qu'il en est... (*A Bruix.*) Si c'est une attaque de Nelson, j'espère, amiral, que vous serez servi à souhait... J'avoue franchement que je n'en serais pas fâché non plus... Venez, messieurs, venez. (*Ils sortent. Entrent en scène Antoine et Baptiste. Antoine est dans un violent accès de colère. Baptiste cherche à le calmer.*)

SCÈNE VI.

BAPTISTE, ANTOINE.

ANTOINE. Laisse-moi... non... je veux retourner à la cantine.

BAPTISTE. Je te dis que tu as tort.

ANTOINE, *avec force.* C'est pas vrai... j'ai raison... tout ce qu'il y a de plus raison. C'est le ton qui fait la chanson, et ça m'a résonné faux

Digitized by Google

à l'oreille; d'ailleurs, tu le sais, le torchon brûle entre nous et les autres, là-bas. (*Il frappe sur son sabre.*) Il faut que la mère Michel leur dise deux mots. (*Il va pour s'éloigner, Baptiste le retient.*)

BAPTISTE, *l'arrêtant.* Tu ne t'en iras pas.

ANTOINE. Si, je le veux!

BAPTISTE, *le retenant par la main.* Quand je déclare qu'il n'y a pas de quoi dégainer, c'est qu'il n'y a pas de quoi!... Et puis, veux-tu que je te le dise? je ne suis pas partisan de ces querelles entre camarades, surtout pour des malentendus qui, les trois quarts du temps, n'en valent pas la peine; c'est pas digne de bons soldats, ça.

ANTOINE. V'là ton avis.

BAPTISTE. Oui.

ANTOINE. Excusez. Eh bien, je ne l'aurais pas cru.

BAPTISTE. Quoi?

ANTOINE, *avec humeur.* Tu es un cavalier par trop pacifique.

BAPTISTE. Et toi un fantassin beaucoup trop crâne.

ANTOINE, *portant la main à la garde de son sabre et avec colère.* Baptiste!

BAPTISTE, *froidement.* Eh bien?

ANTOINE, *honteux de son mouvement de colère.* Pardon, frère... pardon. (*Il lui tend la main.*) La colère m'a fait monter le sang à la tête; elle m'a grisé, mais ça va mieux, c'est fini. (*Passant les bras autour du cou de son frère avec la plus vive affection.*) Mon pauvre Baptiste! ah! je ne me le pardonnerai jamais!

BAPTISTE. Je sais bien que c'est bon, ça. (*Il lui met le bout du doigt sur le cœur.*) Il n'y a que cela de mauvais. (*Il lui touche le front.*) Change-moi ça!...

ANTOINE. Cependant voyons, frère; à présent que me voilà plus calme, tu peux me rendre justice. Tu n'as pas vu ce qui s'est passé... Nous étions à boire tranquillement avec Marcelin et des camarades, quand je m'aperçois tout à coup que les autres goguenardaient entre eux et à nos dépens; je me lève, je leur demande de s'expliquer, ils goguenardent de nouveau. J'allais leur donner une leçon... et pas du tout... tu t'y opposes... tu m'entraînes bon gré, mal gré, jusqu'ici. Eh bien, sais-tu ce qui en résultera? ils vont croire et dire que nous sommes des capons, et ça leur donnera encore plus d'amour-propre et d'insolence.

BAPTISTE. Ce serait alors une autre paire de manches... je serais le premier à te laisser faire, et de plus, à me mettre de la partie! Seulement, vois-tu, Antoine, vaut mieux être le provoqué que le provocateur; quand le bon droit est pour soi, on a la conscience plus tranquille, si la main est malheureuse. (*Tumulte au lointain, du côté où Baptiste et Antoine sont entrés.*)

ATOINE, *remontant.* Est ce que la querelle continuerait avec les camarades que nous avons laissés là-bas? (*Regardant dans la coulisse.*) Oui, ma foi, en voilà deux qui ont mis flamberge au vent. Ils se battent. Eh! mais je ne me trompe pas... non... c'est Marcelin.

BAPTISTE, *s'élançant.* Marcelin! lui... Ah! viens, courons.

ANTOINE, *retenant Baptiste.* Ne bouge pas... un seul mouvement... un rien pourrait le faire tuer! (*Tous deux restent immobiles, se tenant par la main et regardant.*)

ANTOINE. C'est drôle je n'y vois plus.

BAPTISTE. J'ai comme un brouillard sur les yeux. (*On entend la voix de Magloire dans la coulisse.*)

MAGLOIRE *appelant.* Baptiste... Antoine... Baptiste!...

ANTOINE *et* BAPTISTE. Eh bien!...

BAPTISTE. Tu pleures...

MAGLOIRE. Comme un veau marin... mais de joie!... le mioche y a été comme un loup de mer à l'abordage.

BAPTISTE. Ou est-il?

MAGLOIRE. Des camarades l'amènent... le v'là!

MARCELIN, *suivi de cinq ou six soldats entre, il se jette dans les bras de ses oncles.* Mon oncle!

SCÈNE VII.

BAPTISTE, ANTOINE, MAGLOIRE, MARCELIN, MARINS.

BAPTISTE. Les choses se sont donc rembrunies au point de dégainer.

MARCELIN. Mais oui, mon oncle: les autres en vous voyant vous éloigner de la cantine, se sont imaginé qu'ils vous faisaient battre en retraite, et ont pris des airs encore plus insolents!...

ANTOINE, *à Baptiste.* Qu'est-ce que je disais!

MARCELIN. Nous avions peine à nous contenir... toutefois, pour commencer la contredanse, nous attendions l'accord... un méchant tapin se charge de le donner... il vient à moi, et d'un air de vinaigre, il me dit: Eh! fanfarluche, est-ce bien fatigant de souffler dans une trompette?—Beaucoup plus que de corriger un insolent de ta façon, que je lui réponds... et en même temps d'un revers de main, je fais voler son bonnet de police du bout de la cantine à l'autre.

ANTOINE. Je n'aurais pas mieux fait!

MARCELIN. Nous sortons... il prend un briquet... je fais comme lui... on fait cercle autour de nous, et me rappelant à propos les leçons que vous m'avez données, mon oncle, je pare d'aplomb et ferme les coups qu'il me porte, et je lui administre une manchette qui, je vous le promets, lui fera, pour quelque temps au moins, laisser sa peau d'âne en repos!

BAPTISTE. Bien, Marcelin... bien!...

MAGLOIRE. Oui, mais vexés comme des requins pris au harpon, les autres veulent venger leur tapin démoli, et ils ne parlent de rien moins que de venir nous provoquer en masse. (*Désignant la cantine.*) Et tenez, les voici...

ANTOINE. Ils seront bien reçus... qu'ils viennent!... (*Tous les soldats qui sont en scène se placent à droite, tous les soldats qui entrent se groupent à gauche, ils ont tous le sabre à la main.*)

UN SOLDAT Eh bien! nous vous attendons.

ANTOINE. Mes amours, nous voilà.

TOUS, *dégainant.* Oui!... oui, en garde! (*Chacun choisit son adversaire, la lutte s'engage avec acharnement, Bonaparte paraît.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, BONAPARTE.

BONAPARTE. Que se passe-t-il donc ici? (*Tous s'arrêtent spontanément.*) C'est donc ainsi que vous respectez les lois de la discipline? Des compagnons d'armes s'entr'égorgeant dans un duel!... Ah! ce que vous faites là est une lâcheté. (*Mouvement et murmure parmi les soldats... Bonaparte répète le mot avec plus de force encore.*) Oui, une lâcheté... un vol même commis au préjudice de la patrie qui a le droit de vous demander compte de ce sang que vous versez, et qui lui appartient jusqu'à la dernière goutte... Vous avez démérité d'elle et de moi... vous n'êtes plus mes soldats. (*Il se promène avec agitation... un grand silence se fait partout. Les soldats mornes et consternés baissent la tête.*)

ANTOINE, *avec émotion.* Général, nous sommes coupables peut-être... mais là, vrai vous nous traitez plus durement que nous le méritons.

BONAPARTE. Non... Et toi qui prends si bien la parole tu es du nombre des plus coupables.

ANTOINE. Comment, général...

BONAPARTE. Tais-toi! c'est aux anciens de donner le bon exemple. Vous sortez tous de la même pépinière... je ne connais de distinction que celle du devoir bien rempli. (*S'arrêtant devant Marcelin, et haussant les épaules.*) Jusqu'aux enfants qui s'en mêlent.

MARCELIN. Le vrai coupable c'est moi, général, car c'est moi qui le premier...

BONAPARTE. Toi!... et si je te faisais fusiller.

MARCELIN. Dame! général, vous êtes le maître... mais ça ne m'empêcherait pas de jouer à votre intention ma dernière fanfare sur la trompette d'honneur que vous m'avez donnée à Marengo!

BONAPARTE. Hum! tu cherches à me désarmer; mais non, je veux un exemple. (*On entend le bruit du canon.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUROC.

DUROC. Général, les canonnières anglaises approchent... l'attaque va commencer.

TOUS LES SOLDATS. Aux armes!... (*On entend les tambours.*)

BONAPARTE. Un moment... je vous ai dit que je voulais un exemple... je vais le donner. Vous resterez sur le rivage, vous verrez la bataille, mais vous ne combattrez pas.

TOUS. Quoi, général?

BONAPARTE. Ce sera votre châtiment!

MAGLOIRE. Vous me ferez fusiller après si vous voulez, mais du diable si je manque une si belle occasion de taper sur les goddam!

BAPTISTE. Général, Magloire a raison, la mort plutôt que de ne pas combattre... et voyez... plus de rivalité... plus de haine, nous sommes réconciliés... (*Les soldats de la garde consulaire se jettent dans les bras les uns des autres.*)

BONAPARTE. Je vous pardonne aujourd'hui, mais songez-y, à l'avenir je serai inflexible... je le jure sur mon épée!... Et maintenant, pour racheter votre faute, frottez-moi l'ennemi de la bonne façon.

TOUS. A l'ennemi!... à l'ennemi!...

Quatorzième Tableau.

Le théâtre représente la pleine mer; des chaloupes canonnières anglaises font feu sur les bateaux plats français. Ceux-ci ripostent vigoureusement. — Après s'être canonné de part et d'autre, un bateau plat coule à fond une canonnière anglaise. — Elle s'engloutit et disparaît complétement avec son équipage. — On aperçoit alors la flotte qui évolue au loin et vire de bord. — Les Anglais gagnent le large. — Bonaparte et son état-major paraissent sur un des bateaux plats. Toutes les vergues et tous les mâts se garnissent de matelots français qui agitent des drapeaux.

MAGLOIRE, *du haut d'un mât.* Vive la France!

TOUS. Vive la France!

ACTE IV.

Quinzième Tableau.

LA HALLE EN 1804.

Au lever du rideau, tout le mouvement habituel de ce grand marché.

SCENE PREMIERE.

MARCHANDS, MARCHANDES, PAYSANS.

LA MARCHANDE DE FRUITS. De belles figues!... du beau raisin!... des pêches de Montreuil!...

UN PAYSAN, *d'une voix traînante.* Salade! de la salade!... romaine!... chicorée! laitue!

UNE MARCHANDE DE POISSONS, *s'adressant à une femme.* Toute en vie! toute en vie!...

UNE MARCHANDE DE FLEURS. Des roses! des œillets... du seringa!...

UN RÉMOULEUR. A repasser les couteaux! les ciseaux! les canifs, les rasoirs! (*Une voiture chargée arrive, des forts se mettent à la décharger.*)

UN CORDONNIER. Raccommodeur de *souilliers!*

LA MARCHANDE DE FRUITS. Eh bien! la petite mère, vous ne m'achetez donc rien aujourd'hui?... Voyez donc, j'ai un assortiment superbe!...

UNE FEMME. Combien les oranges?

LA MARCHANDE DE FRUITS. Huit sous.

LA FEMME. C'est trop cher!

LA MARCHANDE DE FRUITS. Trop cher!... va donc, grande asperge montée...

SCENE II.

MAGLOIRE, BAPTISTE, MARCELIN, *en collégien.* (*Magloire donne le bras à Baptiste, et le conduit vers la boutique d'un liquoriste qui fait l'angle d'une rue à gauche.*)

MARCELIN, *tirant son oncle par le pan de sa veste.* Dites donc, mon oncle Magloire?

MAGLOIRE. Qu'est-ce que tu veux, goujon?

MARCELIN. Ce n'est pas par là... c'est par ici, à droite, qu'il nous faut prendre.

MAGLOIRE. Je connais parfaitement la route; mais avant de naviguer dans ces parages, je désire carguer les voiles... jeter l'ancre... et pour quelques instants aborder la boutique du liquoriste ci-présent. Cette halte ne pourra que nous faire du bien; pas vrai, Baptiste?

BAPTISTE. D'autant qu'Antoine, qui est de garde au poste des Innocents, n'aura guère fini son service que sur les neuf heures et demie, dix heures... il en est huit tout au plus... ainsi nous avons du temps devant nous.

MAGLOIRE. Tes deux oncles étant du même avis, il ne te reste qu'une chose à faire; appelle le timo-

Digitized by Google

nier de la boutique. (*Marcelin se dirige vers une des tables qui sont devant la porte du liquoriste, et il appelle en frappant dessus.*)

MARCELIN. Holà ! eh ! le marchand ! (*Un garçon vient.*) Voilà, mon oncle !

MAGLOIRE, *au garçon.* De l'eau-de-vie, et trois verres !

LE GARÇON. Tout de suite !

MAGLOIRE, *à Marcelin.* Je te trouve tout drôle, avec ton habit de lycéen.

MARCELIN. Est-ce qu'il me va mal ?

MAGLOIRE. Je ne dis pas ça... au contraire, c'est égal, je ne m'attendais guère à te trouver ainsi transformé, va !

MARCELIN. Dame ! que voulez-vous ? Après le combat de Boulogne, le premier consul m'a fait entrer dans un lycée, me disant : Il y a en toi de la graine d'épinards. Il faut la faire germer...

MAGLOIRE. Ah ! il a trouvé qu'il y a en toi... c'est que ça est alors. On ne lui en remontre pas à celui-là.

LE GARÇON, *apportant de l'eau-de-vie et des verres.* Vous êtes servis.

MAGLOIRE, *au garçon qui emplit les verres.* Qu'est-ce que tu fais là ?

LE GARÇON. Dame ! je verse !

MAGLOIRE, *lui prenant la bouteille.* Tu crois donc avoir à faire à des demoiselles ? La bouteille est pleine, n'est-ce pas ? (*Il regarde.*) Oui, eh bien, c'est bon, file ton nœud, ce qui en restera ne te brûlera pas le gosier. (*Il s'asseoit. Baptiste et Marcelin en font autant. Le mouvement du marché continue toujours.*)

LA MARCHANDE DE FRUITS. Quatre d'un sou les anglais !...

MAGLOIRE, *à Marcelin.* Eh bien, voyons, petit, puisque tu navigues dans l'instruction... si pendant que nous allons fumer notre pipe, tu nous lisais un peu les nouvelles d'aujourd'hui... hein ! Justement voici un journal, il doit y avoir de l'intéressant.

MARCELIN. Volontiers !

MAGLOIRE. Passe-nous les balivernes.

MARCELIN. Oui, mon oncle. (*Lisant.*) Paris, 19 mai 1804.

MAGLOIRE. C'est ça, tu y es.

MARCELIN, *lisant.* « Le Sénat, après avoir décrété le sénatus-consulte organique qui déférait le titre d'Empereur au premier consul, en établissant dans sa famille l'hérédité du trône impérial, s'est rendu au palais de Saint-Cloud, ayant à sa tête le second consul Cambacérès, son président, chargé de présenter à l'Empereur ce sénatus-consulte... Napoléon a répondu en ces termes au discours de l'orateur.... »

MAGLOIRE. Attends. (*Il vide son verre d'eau-de-vie d'un seul trait, puis se rapproche.*) Lis à présent.

MARCELIN, *lisant.* « Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie est essentiellement lié à mon bonheur. J'accepte le titre que vous croyez utile à la gloire de la nation. Je soumets à la sanction du peuple la loi de l'hérédité ; j'espère que la France ne se repentira jamais des honneurs dont elle environne ma famille. Dans tous les cas, mon esprit ne sera plus avec ma postérité le jour où elle cesserait de mériter l'estime et la confiance de la grande nation. »

MAGLOIRE. Il a répondu comme toujours, avec son cœur.

MAGLOIRE, *élevant son verre.* A la santé de Sa Majesté l'empereur Napoléon !

BAPTISTE *et* MARCELIN. A l'empereur Napoléon ! (*Pendant la lecture du journal, deux hommes vêtus de longues redingotes bleues sont entrés et se sont mêlés aux groupes de causeurs qui se sont formés. Un de ces hommes quitte le groupe et se dirige du côté du liquoriste. En apercevant Marcelin, Magloire et Baptiste, il rebrousse chemin, prend le bras de son compagnon et s'éloigne vivement.*)

MARCELIN, *qui a fixé celui des deux personnages qui s'avançait, pousse un cri de surprise* Ah !... (*Il quitte la table et suit des yeux les deux personnages qui s'éloignent.*)

MAGLOIRE, *à Baptiste.* Qu'est-ce qui lui prend donc ? il gigotte comme un marsouin en goguette. (*Allant à lui.*) A qui en as-tu ? (*Marcelin ne répond pas à l'interpellation de son oncle et regarde toujours au loin.*)

MARCELIN, *à lui-même.* Oh ! non ! non... je ne me trompe pas... c'est lui !

BAPTISTE. Qui lui ?

MARCELIN. L'Empereur !

MAGLOIRE *et* BAPTISTE, *ensemble.* L'Empereur !

MARCELIN. Oui, un de ces deux hommes... là bas... en redingotes bleues !

BAPTISTE. Tu es fou !

MARCELIN. Je l'ai assez vu pour pouvoir le reconnaître, j'espère... Au surplus, venez, courons, et vous allez voir vous-mêmes.

MAGLOIRE. Du tout ; laisse donc... faut être discret !... il a peut-être l'habitude de faire ses provisions lui-même... à quoi bon le gêner... Verse, Baptiste (*à Marcelin*), et toi, continue ta lecture.

MARCELIN, *lisant.* « Un noble tribut vient d'être payé à l'armée en conférant le grade de maréchal d'empire aux généraux qui doivent leur illustration aux victoires qu'ils ont remportées... »

BAPTISTE. Ah ! si Desaix et Kleber n'étaient pas morts, nous aurions deux beaux noms de plus...

MAGLOIRE. C'est vrai...

MARCELIN, *lisant.* « Dans la marine, le bâton d'amiral vient d'être donné à l'habile organisateur de la flottille de Boulogne, au vice-amiral Bruix ! »

MAGLOIRE. O triple chaloupe !... bravo !... vivat !... je veux proclamer son nouveau grade... C'est moi qui régale... un festin des trente-cinq parties du monde ! à moi ce qu'il y a de mieux au marché... ça ne peut pas être trop bon... (*Allant d'une marchande à l'autre.*) Tiens, tiens. (*Il donne à Marcelin ce qu'il achète.*) A toi, moustique... et puis ça... et puis ça... En route maintenant.

BAPTISTE. Où allons-nous ?

MAGLOIRE. Faire cuire le fricot... Toutes voiles dehors... En avant !... (*Ils sortent. Un tumulte se fait entendre.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *moins* MAGLOIRE, BAPTISTE *et* MARCELIN.

LA MARCHANDE DE FRUITS. Qu'est-ce qu'il y a donc là bas ?

LA MARCHANDE DE FLEURS, *regardant.* Un cheval vient de s'emporter ! il a renversé un homme. Veillez sur ma boutique, je vas voir... je vous rapporterai des nouvelles (*Elle sort en courant. Un petit garçon d'une dizaine d'années est entré et s'est arrêté devant la boutique de la marchande de fruits.*)

L'ENFANT. Je voudrais avoir deux pêches. (*Il lui présente l'argent qu'il tient à la main.*)

LA MARCHANDE DE FRUITS. Deux pêches pour quatre sous ! on t'en donnera... Je les vends huit sous pièce.

L'ENFANT. Oh ! comme c'est cher !...

LA MARCHANDE DE FRUITS. Tu trouves ?

L'ENFANT. Oui, je n'ai que quatre sous et je voudrais... C'est pour maman...

LA MARCHANDE DE FRUITS. Eh bien, tu diras à ta mère que j'en ferai pousser tout exprès pour elle... et sans noyaux, entends-tu.

L'ENFANT. J'aimerais mieux celles-là.

LA MARCHANDE DE FRUITS. Eh ben ! moi aussi... c'est ce qui fait que je les garde !... Allons, allons, va plus loin..., n'obstrue pas ma boutique. (*Le petit garçon s'éloigne de quelques pas, toujours en fixant des yeux les pêches, et en tournant ses quatre sous dans ses doigts. — Un des deux hommes à la redingote bleue rentre en scène. C'est Napoléon. La marchande de fleurs entre en même temps que lui.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NAPOLEON, LA MARCHANDE DE FLEURS.

LA MARCHANDE DE FRUITS, *à la marchande de fleurs.* Eh bien ?... qu'est-ce qu'il y avait là-bas ?

LA MARCHANDE DE FLEURS, En voulant arrêter le cheval qui s'était emporté, Baptiste, le commissionnaire, a été renversé... Il a un bras cassé, le pauvre homme ! Un monsieur l'a fait monter dans un fiacre... il l'accompagne jusqu'à chez lui.

NAPOLÉON, *à lui-même.* Bien... Duroc a exécuté l'ordre que je lui ai donné. A la faveur du tumulte, j'ai pu, sans être vu, glisser ma bourse dans la main de ce malheureux, et afin de me soustraire à ses remercîments, je me suis éloigné en toute hâte. Il n'est pas mauvais que celui qui préside à la destinée du peuple se mêle parfois à lui, incognito... il entend souvent des choses qu'il ne devrait pas ignorer et que ceux qui l'entourent se gardent bien de laisser arriver à ses oreilles ! Mon excursion de ce matin ne sera pas sans profit pour moi... Voyons maintenant à regagner les Tuileries. (*Il examine quel chemin il doit prendre.*)

L'ENFANT, *à la marchande de fruits, en lui présentant de nouveau ses quatre sous.* Vous ne voulez donc pas, madame la marchande ?

LA MARCHANDE DE FRUITS. Fiche-moi la paix avec tes quatre sous ! Tu m'ennuies. (*L'enfant se met à pleurer et ne répond pas. Napoléon, cherchant à s'orienter, s'est rapproché de l'enfant.*)

NAPOLÉON, *à l'enfant.* Qu'as-tu à pleurer, mon petit ami ?

L'ENFANT. J'avais sur mes sucres d'orge et mon pain d'épice, économisé quatre sous, afin d'acheter des pêches pour maman, qui les aime beaucoup ; c'est aujourd'hui sa fête, je voulais lui en donner deux, et la marchande ne veut pas les vendre à moins de huit sous la pièce.

NAPOLÉON. Et c'est là ce qui te désole si fort ?

L'ENFANT. Oui, je ne pourrai pas faire plaisir à maman.

NAPOLÉON. Dame ! mon petit ami, si elles valent huit sous, la marchande ne peut pourtant pas te les donner pour quatre !

LA MARCHANDE, *se mêlant à la conversation.* Pardine !... Voyez !... de la Montreuil superbe ! première qualité, quoi !

NAPOLÉON. Le fait est qu'elles sont fort belles !

L'ENFANT. C'est pour cela que je les veux....

NAPOLÉON. Eh bien, voyons, il y a peut-être moyen d'arranger la chose.

L'ENFANT. Quel bonheur ! tenez, voilà mes quatre sous. (*Il veut les donner à Napoléon.*)

NAPOLÉON. Non, garde tes quatre sous et réponds-moi : Est-ce que tu demeures seul avec ta maman ?

L'ENFANT. Oh ! non, monsieur, il y a grand' maman, mes deux petits frères..., ma grande sœur..., et puis quelquefois papa, je dis quelquefois, parce que le plus souvent il est à l'armée.

NAPOLÉON. Ah ! ton papa est militaire ?

L'ENFANT. Oui, il est officier du grand Napoléon. Et quand j'aurai l'âge, je serai militaire aussi moi ! Papa et maman me l'ont promis... Je me battrai... je tuerai les ennemis de la France !

NAPOLÉON. Et comment s'appelle ton papa ?

L'ENFANT. Christophe !

NAPOLÉON. Et où demeure ta maman ?

L'ENFANT. Ici tout près, rue Saint-Honoré, 70. (*Napoléon, pendant que l'enfant parle, a pris son calepin, et a tracé dessus le nom et l'adresse que l'enfant lui a donnés.*)

NAPOLÉON. Ah çà, mais dis-moi... (*Il compte sur ses doigts à mesure qu'il nomme.*) Ta maman, ta grand'maman, tes deux petits frères, ta grande sœur et toi, (je ne compte pas ton papa puisqu'il est à l'armée) ça fait en tout six personnes ! et deux pêches pour six personnes, c'est bien peu ! Si je te mettais à même de pouvoir faire à chacun sa part, est-ce que tu en serais fâché ?

L'ENFANT. Non, sans doute ; mais pourquoi feriez vous cela ? vous ne me connaissez pas.

NAPOLÉON. Eh bien, faisons connaissance ; devenons amis...

L'ENFANT. J'accepte... Vous me plaisez ! (*Il tend la main à Napoléon qui la prend.*) Nous voilà amis.

NAPOLÉON. Eh bien, puisque nous voici en si bons termes et que le proverbe dit : les petits cadeaux entretiennent l'amitié... je veux te faire le mien... (*Il va vers la marchande de fruits, et prenant le panier de pêches.*) Combien tout le panier ?

LA MARCHANDE DE FRUITS. Six francs.

NAPOLÉON. Bien. (*Se retournant vers l'enfant.*) Tiens, va porter cela à ta maman de la part de ton ami.

L'ENFANT. Tout le panier !

NAPOLÉON. Oui, tu lui diras que j'irai vous voir

Digitized by Google

bientôt. Si d'aventure je tardais trop... tu viendrais avec elle me demander à l'adresse que voici. (*Il déchire une page de son carnet et y trace quelques mots. Il donne ensuite le papier à l'enfant.*)

L'ENFANT. Oh! que c'est mal écrit!... Mais maman lit mieux que moi; elle déchiffrera, elle!... Au revoir, mon bon ami.

NAPOLÉON. Au revoir.

L'ENFANT, *fait quelques pas, puis revenant.* Dis donc... je voudrais bien t'embrasser...

NAPOLÉON. De tout mon cœur! (*Il embrasse l'enfant, qui ensuite sort en courant.*) Il est charmant, cet enfant... Je ferai prendre des renseignements sur son père... sur sa famille, et si, comme tout me le fait présentir, ils sont dignes de mon intérêt, je ne les oublierai pas. Allons... allons, je crois que je pourrai, moi aussi, dire ce soir: Je n'ai pas perdu ma journée! (*Il va pour s'éloigner.*)

LA MARCHANDE DE FRUITS. Eh ben! et ben! dites donc, là bas!... eh! et mes six francs?...

NAPOLÉON. Excusez, la marchande, c'est juste! j'oubliais... (*Il fouille dans sa poche.*) Eh! mais, j'y songe: j'ai donné ma bourse tout à l'heure... et il ne me reste pas d'autre argent. (*Il visite tour à tour toutes ses poches.*) Ah! me voici bien, ma foi!...

LA MARCHANDE DE FRUITS. Ça viendra-t-il?

NAPOLÉON, *à lui-même.* Que faire? (*Se fouillant de nouveau.*) Je n'ai rien... rien même à donner en nantissement.

LA MARCHANDE DE FRUITS. Ah çà, dites donc, est-ce que vous prenez mon bras pour une enseigne?

NAPOLÉON, *à lui-même.* Quel parti prendre?

LA MARCHANDE DE FRUITS, *avec humeur.* J'ai pas le temps de flâner à vous attendre; par ainsi, dépêchons.

NAPOLÉON. Ma brave marchande, vous me voyez dans un grand embrrras... j'aurais dû m'assurer avant tout si j'avais ou non de l'argent sur moi; je m'en aperçois malheureusement trop tard!

LA MARCHANDE DE FRUITS, *mettant ses poings sur ses hanches.* De quoi... vous dites?...

NAPOLÉON. Ne vous emportez pas... ne craignez rien... Veuillez seulement envoyer avec moi et je m'empresserai...

LA MARCHANDE DE FRUITS. En v'là une bonne par exemple!... excusez!

NAPOLÉON, *à part.* La bombe va éclater!...

LA MARCHANDE DE FRUITS, *se retournant vers les autres marchandes.* Dites donc, mesdames, va falloir qu'à l'avenir nous ayons des commis à l'effet d'aller toucher à domicile! v'là un genre!... v'là du nouveau!

NAPOLÉON. La marchande!...

LA MARCHANDE DE FRUITS. Ce monsieur qui fait des générosités à mes dépens: il m'achète pour six francs, et quand la marchandise est partie... quand il s'agit de payer, monsieur a oublié sa bourse! On ne donne pas là dedans, fiston!... C'est du fil trop vieux pour nous, il casse... nous n'en usons pas!... Plus souvent qu'on va te suivre, pour te voir déguerpir au premier coin de rue, pas vrai? Et j'en serais, moi, pour mon panier de pêches!... Arrange-toi comme tu voudras, paye, ou je te fais fourrer au violon! Justement v'là mon affaire! (*Elle désigne Antoine qui passe avec quatre soldats pour aller relever les factionnaires.*) Caporal! prêtez moi main-forte, (*désignant Napoléon*) v'là un individu qui m'a acheté, il a fait enlever ma marchandise... et à présent qu'il s'agit de payer, monsieur a oublié sa bourse. C'est une frime!... arrêtez-le!

ANTOINE. Calmez-vous, la marchande, calmez-vous... nous allons voir ça. (*Allant à Napoléon et lui frappant sur l'épaule.*) Qu'as-tu à répondre, l'ancien? (*Napoléon se retourne. Antoine le reconnaît et reste stupéfait.*) Ah! cré nom!... Quoi... qu'est-ce... ah! C'est... pardon, excuse, mon...

NAPOLÉON, *l'interrompant.* Tais-toi... et fais ce qu'on te demande... arrête-moi... emmène-moi!

ANTOINE, *balbutiant.* Ah!... ah!... par exemple!... Vous... vous arrêter, vous amener au poste!

NAPOLÉON. Oui!

ANTOINE. Je ne pourrai jamais, mon emp...non, là, vrai... je ne pourrais pas! Laissez-moi, plutôt arranger l'affaire... (*Quittant vivement Napoléon et allant à la marchande.*) Vous accusez à tort le... ce... ce... d'être un... Non... je le connais, j'en réponds... oui... je réponds pour lui!

LA MARCHANDE DE FRUITS. Encore une bonne paye que celui-là! Je ne veux rien entendre... Je suis dans mon droit, qu'on l'arrête!... ou bien mon argent! (*Pendant cette scène, Duroc est rentré; on lui a expliqué de quoi il est question. Il s'approche vivement de la marchande.*)

DUROC. Combien vous doit-on?

LA MARCHANDE. Six francs.

DUROC. Les voilà!...

NAPOLÉON, *à lui-même.* Duroc! Il arrive à propos.

LA MARCHANDE DE FRUITS. Qu'est-ce que c'est que celui-là?

DUROC. Prenez!

LA MARCHANDE DE FRUITS. Je crois ben. J'aime mieux tenir que de courir! Avec des pratiques comme celle-là... (*Duroc se rapproche de Napoléon et lui dit à voix basse:*)

DUROC. Il y a là une voiture; elle nous attend, venez, sire.

NAPOLÉON. Oui. (*Revenant vers la marchande de fruits, et l'amenant à l'avant-scène.*) Les fruits que vous vendez sont, je le crois, excellents, mais à coup sûr, on n'en dira pas autant de vous, ma commère.

LA MARCHANDE DE FRUITS. Vraiment! Voyez-vous ça...

NAPOLÉON. C'est du moins l'avis de l'Empereur! (*Il entr'ouvre sa redingote et l'on aperçoit le grand cordon de la Légion d'honneur. La marchande recule de stupéfaction. Napoléon traverse la foule, gagne le fiacre et y monte.*)

LA MARCHANDE DE FRUITS, *pouvant à peine articuler.* L'Em... l'Em... l'Empereur! c'est l'Empereur!

ANTOINE. Oui... Sa Majesté Napoléon... rien que ça!

TOUS. L'Empereur!... l'Empereur!...

LA MARCHANDE DE FRUITS. Ah! ah! si j'avais su! (*Le peuple court en poussant des acclamations.*) Vive Napoléon! vive l'Empereur!

Seizième Tableau.

Aux Tuileries. Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, LÉON, HENRI, PAGES.

ÉDOUARD. Allons, la journée sera fatigante, mais nous allons voir réunie aux Tuileries la plus brillante assemblée...

LÉON. Et nous aurons le précieux avantage d'échapper pour quelques heures au général Gardanne, notre gouverneur aux sourcils froncés, à la parole brève, au geste dominateur.

HENRI. Toi qui sais tout, Léon, tu dois savoir s'il y aura plusieurs bals à la suite du couronnement?

LÉON. Oui, tant que tu en voudras, et si tu n'en as pas assez, tu en demanderas davantage à l'Empereur.

ÉDOUARD. Et tu seras reçu avec tous les honneurs dus à un ambassadeur.

HENRI. Ambassadeur de quoi?

LÉON. Des pages, parbleu, puisque tu seras chargé de dire de notre part à Sa Majesté: Sire..

ÉDOUARD, *l'interrompant.* Le corps illustre de vos pages...

LÉON. Animé du vif désir de compléter l'éducation que vous lui faites donner...

ÉDOUARD. Et pour se conformer aux traditions de la galanterie française...

LÉON. Vous supplie..

ÉDOUARD. Bon... voilà que tu m'as encore interrompu.

LÉON. Du tout... c'est toi qui as commencé...

ÉDOUARD. Non!...

LÉON. Si!...

HENRI. Allons... voyons, du calme! Je vais vous mettre d'accord. Edouard n'a jamais raison, et Léon a toujours tort, dans vos disputes, bien entendu.

ÉDOUARD. Merci, monsieur le grand-juge: monsieur Léon veut toujours prendre la parole, il est sentencieux... on voit bien qu'il profite des leçons de notre sous-gouverneur, monsieur l'abbé Gandon...

LÉON. Monsieur Edouard se croit un personnage, parce que monsieur le grand écuyer, monsieur de Caulaincourt, lui a adressé des éloges sur sa manière de monter à cheval et de faire des armes.

ÉDOUARD. Oui, monsieur, je fais des armes, pas mal même, et vous?

LÉON. A votre service, monsieur.

HENRI. Eh bien, c'est ça... battez-vous... L'endroit est parfaitement choisi. De ce côté, l'appartement de l'Impératrice, de celui-là, le cabinet de l'Empereur! Voulez-vous que j'appelle, pour vous servir de témoins, les princes étrangers qui vont arriver avec les ambassadeurs, les ministres, le corps législatif, les magistrats, les maréchaux, les généraux, etc., etc.?

ÉDOUARD. Non, réservons-nous pour une autre occasion. Notre mort passerait inaperçue, aujourd'hui, et les belles dames sont tellement occupées de leur toilette, qu'elles ne verseraient pas une larme sur notre destinée. Va, Léon, continue...

LÉON. Quoi donc?

ÉDOUARD. Ce que nous voulions faire dire à l'Empereur par Henri.

LÉON. Ah! oui... Sire, qu'on nous donne le plus souvent l'occasion d'unir le myrte au laurier... nous serons braves: qu'on nous laisse être aimables et heureux... Beaucoup de fêtes, de bals, Sire... Ah! Dieu!... ah! les belles femmes, les jolies femmes, brunes, blondes, jeunes et pas vieilles!... nous les aimerons toutes, et nous ferons marcher de front les conquêtes de l'amour et les conquêtes de la victoire.

HENRI. Ce n'est pas mal, mais je te cède mon poste de plénipotentiaire: l'Empereur n'aurait pas une déférence bien profonde pour ma mission diplomatique.

ÉDOUARD. C'est possible... d'autant plus qu'il a fait de nous, ces jours passés, un portrait peu encourageant.

LÉON. Et comment l'Empereur nous a-t-il dépeints.

ÉDOUARD. Eh quoi! tu ne le sais pas?

LÉON. Non.

LES PAGES. Ni moi! ni moi! ni moi!

ÉDOUARD. Les journaux se sont pourtant empressés de reproduire les paroles de Sa Majesté.

LÉON. Les journaux!... ils sont d'une indiscrétion!... Enfin?

ÉDOUARD. Eh bien, écoutez: Un page, a dit l'Empereur, est malin comme un singe; espiègle comme un écolier de sixième; colère comme un dindon; gourmand comme un chat; étourdi comme un hanneton; paresseux comme une marmotte, et vain comme un paon.

HENRI. Allons, Sa Majesté ne nous a pas flattés.

LÉON. J'aime à croire qu'il ne m'avait pas en vue lorsqu'il a fait ce panégyrique.

ÉDOUARD. Ni moi, certes!

TOUS. Ni moi! ni moi! ni moi!

LÉON. C'est ça... personne... Il voulait parler des pages de Louis XIV.

ÉDOUARD. Chut! voici les dames d'honneur de l'Impératrice. Léon, c'est à toi de les annoncer. (*Les dames d'honneur paraissent; un des pages ouvre l'appartement de l'Impératrice; Léon salue et précède les dames.*)

SCENE II.

LES MÊMES, *moins* LEON.

ÉDOUARD. Ces dames vont présider à la toilette de l'Impératrice.

HENRI. Ah! mes amis, il faut nous préparer à être graves tout à l'heure, car la salle du trône sera remplie de personnages au milieu desquels nous devons avoir une attitude de circonstance.

ÉDOUARD. Je crois bien: ce que la France a de plus illustre, ce que Paris compte de plus élevé en fonctions et en dignités sera là, sous nos yeux, autour de l'Empereur et de sa famille: les puissances étrangères y auront leurs représentants, et ceux-ci ne tarderont pas d'apprendre à l'Europe que la Cour impériale leur a offert un spectacle saisissant de grandeur et de magnificence!

HENRI. Et ils diront peut-être: Ce qui nous

Digitized by Google

a frappés, c'était la tenue, l'allure, le maintien gracieux de messieurs les pages.

ÉDOUARD. Vaniteux comme un paon, a dit l'Empereur; c'est toi qui est le paon.

HENRY. Merci.

LÉON, *entrant et se jetant dans un fauteuil.* Oh! quel guignon! mon Dieu, quel guignon!

HENRI. Qu'as-tu, Léon?

ÉDOUARD. Comme te voilà essoufflé!...

LÉON. On le serait à moins. Je viens de traverser tout d'une haleine les galeries de Flore, de Mars, de Diane... les salles du Trône, des Maréchaux, des ministres et des ambassadeurs... de descendre l'escalier d'honneur... de longer le rez-de-chaussée... de passer sous le pavillon de l'Horloge... de remonter par l'escalier des Gardes... et cela, toujours en courant, et bousculant tout ce que je rencontrais sur mon passage.

ÉDOUARD. Diable! voilà une course!... Et quelle mouche t'avais donc piqué?

LÉON. Ne me le demande pas... ou plutôt si... je vais vous le dire pour que vous jugiez s'il est permis d'avoir plus de fatalité. Au moment où je suis entré pour annoncer les dames d'honneur, Herbaut finissait de coiffer Sa Majesté... Vous arrivez à propos, mesdames, leur a-t-elle dit... vous allez voir si, sous le manteau et la couronne impériale, je n'aurai pas trop mauvaise mine; et elle s'est fait attacher et manteau et couronne! Elle était si majestueuse, si belle ainsi... que je restais comme en extase à la contempler... oubliant que ne m'être pas éloigné après avoir annoncé était une inconvenance de ma part... En m'apercevant de ma faute, je me suis mis tout doucement à gagner la porte... On ne faisait pas attention à moi, lorsque malheureusement mon pied rencontre la patte de Fox, le petit chien favori de l'impératrice, qui dormait près d'un fauteuil. L'animal se lève, se jette sur moi, et me mord les mollets de telle force que, pour m'en débarrasser, je suis obligé de lui allonger un coup de pied. Soudain il se met à pousser des cris féroces!... L'impératrice irritée me traite de maladroit, de brutal... Je veux m'excuser, je ne trouve pas une parole. Je me retourne pour m'éloigner... voyez le guignon! je m'accroche dans la volière, et je la renverse... cage, oiseaux, patatras!... voila tout au milieu de la chambre!

ÉDOUARD. Ce n'est pas avoir de chance, en effet!

SCENE III.

LES MÊMES, NAPOLÉON. (*L'Empereur entre par la porte latérale de droite. Il s'arrête au fond et écoute.*)

LÉON. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre!... mais la terre ne s'entr'ouvrait pas du du tout! Alors, comme si le diable m'eût soudainement apparu, je gagne la porte, et une fois dans la chambre voisine, je me blottis en toute hâte derrière un meuble, n'osant ni bouger ni respirer. Au bout d'un instant, revenu à moi, je sors de ma cachette et je me risque à coller un œil au trou de la serrure de la chambre de l'impératrice. Je tenais, vous devez le penser, à savoir ce qui se passait... ce qu'on pouvait dire de moi.

HENRI. Je le crois bien.

LÉON. Pour mieux entendre, je respirais à peine, lorsque tout à coup une voix s'écrie: Ah! je t'y prends, curieux!... On m'avait en même temps saisi par une oreille qu'on me tirait d'une force... oh! mais d'une force!...

ÉDOUARD, *avec indignation.* Et qui donc osait porter la main sur l'oreille d'un page?

NAPOLÉON, *s'approchant..* Moi, monsieur.

TOUS. L'Empereur!...

ÉDOUARD, *bas à Léon.* Aïe!... aïe!... aïe!... il va y avoir de l'ognon!

NAPOLÉON, *à Léon.* Je ne suis pas content, monsieur. Si je n'aime pas les mauvaises langues, je déteste plus encore les curieux. Que je ne vous y reprenne plus.... (*Se tournant vers les autres.*) Et vous aussi, messieurs, ne l'oubliez pas... Vous occupez un poste de confiance, et je serai inflexible envers ceux qui s'écarteront de leur devoir.

UN PAGE, *entrant par le fond.* Le conseil des ministres!

NAPOLÉON, *au page qui a annoncé.* Bien. (*Aux autres.*) Allez, messieurs, allez. (*Ils sortent. Le page introduit Talleyrand et Fouché.*)

SCENE IV.

NAPOLÉON, TALLEYRAND, FOUCHÉ.

NAPOLÉON, *à Talleyrand.* Eh bien, monsieur le ministre, m'apportez-vous de bonnes nouvelles? votre diplomatie a-t-elle enfin été couronnée de succès?

TALLEYRAND. Oui, sire. Les évêques de Besançon, d'Angoulême, de Strasbourg et de Dijon se sont accordés avec monsieur de Portalis, monseigneur de Bernier, les cardinaux et moi, et nous avons terminé immédiatement les malentendus qui s'étaient élevés.

NAPOLÉON. Très-bien!... Vous êtes, Talleyrand, l'homme des difficultés vaincues!

TALLEYRAND, *s'inclinant.* Sire, je suis heureux de la part que vous m'attribuez dans les événements qui s'accomplissent. Je m'applaudis d'assister au spectacle d'une grande nation ramenée aux traditions du christianisme, par le génie d'un chef auguste et glorieux!

NAPOLÉON. Vous êtes un flatteur.

M. DE TALLEYRAND. Sire, je ne suis que juste!...

NAPOLÉON, *se retournant vers Fouché.* Et vous, Fouché, qu'avez-vous à me communiquer?

FOUCHÉ. Sire, le cérémonial de l'auguste solennité d'aujourd'hui est complétement réglé. J'ose espérer que Votre Majesté sera satisfaite des dispositions que j'ai prescrites... (*Lui remettant un papier.*) Voici le formule du serment dont vous avez demandé la rédaction au président du Sénat...

NAPOLÉON, *prenant le papier et le parcourant des yeux.* Voyons... Ce n'est pas tout à fait ce que je désire... (*A Talleyrand, lui indiquant une table qui est à droite.*) Ecrivez, Talleyrand... (*Dictant.*) « Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de la France; de respecter et de faire respecter les lois du concordat et de la liberté des cultes; de respecter et faire respecter l'égalité des droits... la liberté politique et civile; de gouverner enfin, dans la seule vue de l'intérêt du bonheur et de la gloire du peuple français...» Voilà ma pensée, ce que veut mon cœur, ce que je suis prêt à jurer sur le saint Evangile.

M. DE TALLEYRAND, *remettant à Napoléon la formule qu'il vient d'écrire.* Sire, il n'y a que vous pour dire tant de choses en si peu de mots. Cette formule est simple et précise comme un texte de loi.

NAPOLÉON. C'est ce qu'il faut. J'ai horreur de ce qui prête à l'ambiguité... Messieurs, nous avons ce matin peu de temps à donner au travail, hâtons-nous donc de nous mettre à l'œuvre.

FOUCHÉ. Sire, je n'ai à entretenir Votre Majesté que de faits dont la communication peut être différée sans le moindre inconvénient.

M. DE TALLEYRAND. Je n'ai, moi, sire, à vous demander que quelques ratifications sans importance.

NAPOLÉON. Eh bien, nous nous mettrons à la besogne demain de bonne heure. Nous en serons quittes pour donner un bon coup de collier.

HENRI. Sire, les princes et les ambassadeurs des cours étrangères... les maréchaux de France, les sénateurs, les dignitaires, vont se rendre dans la salle du Trône.

NAPOLÉON. Mettons-nous en mesure de les rejoindre, c'est à nous de donner l'exemple de l'exactitude. Louis XIV n'aimait pas à attendre. Je n'aime pas, moi, à être attendu. (*Il sort. Les ministres le suivent.*)

SCENE V.

ÉDOUARD, HENRI, LÉON.

ÉDOUARD. Allons, dans quelques instants tout le monde sera réuni... Voyez donc comme on entoure l'Empereur; il lui faudra du temps pour arriver à la salle du Trône. Que de profonds saluts!... que de gracieuses courbettes.

HENRI, *redescendant la scène avec les autres.* Nous n'avons pas besoin de regarder, nous savons par cœur ce qui se passe.

ÉDOUARD, *se courbant.* Oui: l'envoyé d'une puissance plusieurs fois vaincue! Sire... Votre Majesté...

HENRI. Le maréchal... un tel... Sire, mille millions de tonnerre!

LÉON. Le ministre des relations extérieures se promenant au milieu d'un groupe. (*Il marche en boitant.*)

HENRI. Marche comme lui, et borne là ton imitation; ne parle pas!... pour l'imiter, en fait d'esprit, il faudrait être le diable, ou tout le monde!

ÉDOUARD. Et l'empereur qui avance peu à peu, en disant: Messieurs, je suis content, je suis très-content! La France est honorée par les célébrités qui m'entourent, et, moi, je suis fier de posséder les pages que la Providence m'a donnés.

LÉON. Oh! toi, tu ajoutes à ton rôle... (*Musique militaire.*) Alerte!... alerte!... (*Ils sortent.*)

Dix-septième Tableau.

LA SALLE DU TRONE.

A droite et à gauche sont groupés les membres de la famille impériale. — Madame mère. — Les princesses Caroline, Elisa et Pauline Bonaparte. — Les princes Joseph, Louis, Lucien et Jérôme. Le prince Eugène et Hortense Beauharnais. — Les maréchaux de France. Les sénateurs. — Les membres du corps législatif et du tribunat. — Les princes étrangers. — Les ambassadeurs. — Des représentants de la magistrature et des académies. — Des généraux. — Des officiers. — Napoléon en grand costume. Il est debout, il pose la couronne impériale sur le front de Joséphine; l'impératrice est à genoux sur les marches du trône. Les cris de: Vive l'Empereur! éclatent de toutes parts. Le canon, les cloches se font entendre.

NAPOLÉON, *aux princes et aux princesses du sang.* Venez, vous qui êtes ma famille et que mon cœur associe à mon élévation. (*Aux maréchaux.*) Suivez-moi, vous qui êtes mes frères sur les champs de bataille, et dont les noms rappellent et promettent des victoires: allons consacrer devant Dieu le titre impérial que la France m'a donné et qui sera, je le jure, le symbole de sa gloire et de son bonheur!... (*Nouvelles acclamations: vive l'Empereur! vive l'Impératrice! Napoléon et Joséphine descendent du trône. Le cortége se groupe pour se mettre en marche. La musique militaire joue.—Changement.*)

Dix-huitième Tableau.

Aux Invalides. Une salle, dite chauffoir. — Des invalides jouent aux cartes; d'autres lisent; d'autres causent.

SCENE PREMIÈRE.

INVALIDES, *puis* MAGLOIRE.

UN INVALIDE. Dis donc, Madagascar?

MADAGASCAR. Eh bien, quoi?

UN INVALIDE. Je parie que tu rumines encore à naviguer, comme jadis, sur la côte dont le nom t'a été incrusté; ou bien pour la guerre dedans la Prusse et l'Allemagne?...

MADAGASCAR. Des bêtises!... Tu ferais mieux de payer un litre que de ruminer et murmurer encore pour la bataille, vu les années de Mathusalem que nous avons sur la tête, et nos quilles qui ne nous portent plus qu'en rechignant!...

UN INVALIDE. Nous ne sommes pas encore aux chevrons de notre doyen à tous, Jean Thurel, avec ses cent sept ans!

MADAGASCAR. Oh! celui-là, il est né natif pour servir de témoin à la fin du monde.

MAGLOIRE, *dans la coulisse.* Bon... très-bien... merci.

MADAGASCAR. Tiens, voici Magloire qui revient de la promenade...

UN INVALIDE. Un ci-devant marin comme toi, un vrai requin pour la parole et le caractère...

MAGLOIRE, *entrant.* Bonjour, la société... Ne me demandez pas si je me suis embêté... comme à l'ordinaire... quinze nœuds à l'heure!

MADAGASCAR. Que veux-tu?

MAGLOIRE. Comment, ce que je veux!... je veux qu'une vieille frégate comme toi soit retiré sur le sable à perpétuité: mais moi, dans la flamme de

Digitized by Google

l'âge, reduit à flâner dans cette latitude inclusivement et à toujours... C'est une mauvaise farce du diable, et je lui en demanderai raison quand je le rencontrerai sous le vent de son royaume! Dire que j'ai eu la patte droite cassée comme un mirliton dans la seconde attaque des Anglais contre la flottille de Boulogne! Si encore mes deux frères étaient ici, on se ferait du mauvais sang en famille, ça serait une consolation... Mais, bah! me voilà clôturé et désemparé avec des amis qui ne savent pas me distraire, et si loin de la mer!

MADAGASCAR. Je croyais que ça t'amuserait de vaguer aux bords de la Seine.

MAGLOIRE. Ah! bien, oui!... l'eau douce, l'eau sucrée!... ils appellent ça un fleuve! c'est un bocal à y introduire des poissons rouges! Des goujons en place de marsouins, des coquilles de noix au lieu de bricks et de vaisseaux! La Seine! un véritable marin ne pourrait pas s'y noyer, quand même il se mettrait au cou une pile de pont tout entière! Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

MADAGASCAR. Rien!

MAGLOIRE. Bon!... toujours la même rocambole! si du moins on se battait, on se récréerait à lire les bulletins!... Non!... on a la paix, comme disent les bourgeois!... Qu'est-ce que la paix? je vous le demande: la pêche à la ligne au lieu du tremblement de la canonnade et de la victoire!

MARCELIN, *dans la coulisse*. Hé! mon oncle!... mon oncle!...

MAGLOIRE, Par ici, Colibri!... Est-il enrubanné et fringant mon page de neveu; si ça ne ferait pas mieux d'être plongé dans le goudron!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCELIN.

MARCELIN, *entrant*. Bonjour, mon oncle Magloire!...

MAGLOIRE. Bonjour, Bengali; que viens-tu faire ici?...

MARCELIN. D'abord, j'ai porté une dépêche au gouverneur.

MAGLOIRE. Ah!

MARCELIN. Et puis, j'ai une nouvelle à vous annoncer!

MAGLOIRE. Une nouvelle!... Il n'y en a plus, nous sommes en panne, en calme plat!

MARCELIN. Savez-vous où est mon oncle Baptiste!

MAGLOIRE. Dans quelque garnison, à se faire un lard de six pouces d'épaisseur.

MARCELIN. Eh bien! vous vous trompez.

MAGLOIRE. De quoi?

MARCELIN. Mon oncle Baptiste est arrivé!

MAGLOIRE. Arrivé!...

MARCELIN. Oui, et il entre aux Invalides.

MAGLOIRE. A la bonne heure, c'est d'un bon frère, ça!... Pourtant je ne voudrais pas qu'il eût reçu un atout trop violent!

MARCELIN. Non... seulement, à force d'attrapper des blessures, il en a eu de reste. Ce matin, il est venu me trouver à l'hôtel des pages, en débarquant... Il m'a accompagné ici, il a pris son numéro d'ordre pendant que j'allais chez le gouverneur. Et tenez, regardez là-bas... le voici qui vient vous embrasser!

MAGLOIRE. Comment, c'est lui... Est-il avarié ce pauvre Baptiste!... quelle dèche de bâbord et de tribord! (*Criant.*) Eh! par ici, cavalier.

BAPTISTE, *s'approchant*. Magloire! (*Ils s'embrassent.*)

SCENE III.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE. Salut la société!... C'est fini!... incorporé, caserné avec vous! J'aurais bien voulu que ce fût pour plus tard, mais pas moyen! Je me cramponnais; mais, dans une trouée que nous avons faite dans le Hanôvre, il y a quelque temps, mon compte a été arrêté!... Invalide!

MARCELIN. Eh bien, est-ce que vous n'avez pas fait votre part et au delà?

BAPTISTE. Ce qui me console un peu, c'est que les autres sont au port d'armes autant que nous... l'empereur se repose et tout le monde idem!... Oh! ça, en attendant que je me colloque dans ma chambrée, je paye ma bien-venue. Où est la cantine?...

MAGLOIRE. Il n'y a pas de cantine ici.

BAPTISTE. Pas de cantine... Ah! alors je m'en vas...

MAGLOIRE, *le retenant*. Mais on peut se procurer du raisin en liquide.... Toutes voiles dehors, Madagascar!

MADAGASCAR. Ça y est! (*Il sort et revient quelques instants après portant des bouteilles et des gobelets.*)

MARCELIN. Dites donc, mes oncles, si vous venez tous l'un après l'autre aux Invalides toute la famille y passera, et je pourrais bien y venir plus tôt qu'à mon tour!...

MAGLOIRE. Tu n'en as pas le droit... Il te manque des campagnes et des chevrons... Voici le raisin.. Verse, Madagascar, et à la santé de Baptiste.

LES INVALIDES. A la santé de Baptiste!...

BAPTISTE. Merci! .. et à la vôtre!... (*Ils boivent, Jean Thurel est entré; il s'approche lentement et se place au milieu du groupe.*)

JEAN THUREL. Et moi?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN THUREL.

MAGLOIRE. Vous, père Thurel, toutes les bouteilles si vous voulez!

JEAN THUREL, *désignant Baptiste*. Quel est ce garçon?

MAGLOIRE. Mon frère!

JEAN THUREL. Le hussard... (*A Baptiste.*) Ta main... ton frère m'a souvent parlé de toi!

BAPTISTE. Et vous, Jean Thurel, toute l'armée vous connaît comme le patriarche à tout le monde...

JEAN THUREL. Comme vous venez tous de bonne heure aux Invalides!... Il est vrai que les batailles d'aujourd'hui se livrent avec un fameux renfort d'hommes et de canons!... Donne-moi à boire, Madagascar!

MADAGASCAR. Voilà! (*Il lui verse à boire.*)

JEAN THUREL. Voyez un peu, c'est jeune comme le printemps, et ça tremble des mains!... c'est comme ça qu'on tient une bouteille, ferme et d'aplomb!... (*Élevant son verre.*) Mes enfants!...

LES INVALIDES. A votre santé, père Thurel!

JEAN THUREL. Ma santé! bien obligé!... mais je n'ai jamais été malade, et je ne le serai jamais. (*Il boit.*) Ah! ah! voilà le petit page!...

MARCELIN. Bonjour, monsieur Thurel!...

JEAN THUREL. Bonjour, petit oisillon! ton uniforme est gentil, mais comme tout ça a changé depuis le roi Louis XIV! j'ai vu ses pages aussi.

BAPTSITE. Les pages de Louis XIV?

JEAN THUREL. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça? j'avais dix-huit ans lorsqu'il est mort je puis bien m'en souvenir!

BAPTISTE. Et vous étiez soldat?

JEAN THUREL. Parfaitement, dans le régiment de Touraine! J'étais à Versailles le jour où monsieur le maréchal de Villars est rentré à la cour après la fameuse bataille de Denain!... Une bataille qui sauva la France!

BAPTISTE, *bas à Magloire*. Ah çà, dis donc, est-ce par suite d'une fêlure qu'il parle comme ça?

MAGLOIRE, *de même*. Du tout!... tu n'as qu'à voir ses états de service, tu y trouveras les choses telles qu'il les raconte. (*Mouvement dans l'hôtel, bruit confus.*) Qu'est-ce qu'il y a?

VOIX. L'Empereur!... l'Empereur!...

BAPTISTE. L'Empereur!... On n'a pas battu aux champs!

MARCELIN. Je sais maintenant pourquoi j'ai porté une dépêche au gouverneur.

VOIX. Vive l'Empereur! (*Napoléon paraît précédé et suivi d'invalides et d'un aide de camp.*)

SCENE V.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON. Silence, mes amis, silence!... je viens vous visiter sans façon... Ah! ah! des bouteilles, des gobelets!... ce n'est pourtant pas ici le réfectoire!

MAGLOIRE. C'est vrai, sire; mais tout cela c'est à l'occasion de l'enrôlement dans les invalides de mon frère Baptiste que voilà, un ancien de votre connaissance.

NAPOLÉON. Vous êtes trois frères?

BAPTISTE. Oui, il y a encore Antoine.

NAPOLÉON. Où est-il?

BAPTISTE. Toujours sous le drapeau!

NAPOLÉON. Bien!

MAGLOIRE. Il n'y a pas de doute, bien! Et bon pour lui... il ne s'enn... il ne s'embête pas comme nous...

NAPOLÉON. On ne doit pas s'ennuyer quand on a rempli ses devoirs et qu'on possède les honorables souvenirs qui vous restent, à vous tous! Est-il bon, votre vin?

MAGLOIRE. Hum... hum... Il ratisse un peu le gosier.

NAPOLÉON. Voyons!... (*Il se fait verser du vin dans un gobelet et boit.*) Eh bien! mais il est supportable.

MAGLOIRE. Allons, allons, il ne vaut pas votre chambertin!

NAPOLÉON. Je suis forcé d'en convenir! (*Il fait quelques pas et se trouve en face de Jean Thurel.*) Jean Thurel!

JEAN THUREL. Oui, sire. (*Napoléon le salue. Jean Thurel porte une main tremblante à son chapeau.*) Sire, c'est... c'est la première fois que ma main... tremble!...

NAPOLÉON. Jean Thurel, c'est à vous surtout que je fais une visite aujourd'hui.

JEAN THUREL. A moi, sire, à moi!..

NAPOLÉON. Oui, à vous, qui depuis un siècle portez avec honneur l'uniforme du soldat!... j'ai ma couronne, vous avez la vôtre, celle d'une vieillesse sans exemple, consacrée par le courage et le dévouement pour la bannière de la France! Moi qui ai fait de plusieurs rois de l'Europe mes alliés ou mes vassaux, je m'incline devant vous, car je ne sais rien de plus respectable que ces nombreuses années accumulées sur la tête d'un défenseur de la patrie!

JEAN THUREL. Sire, je... je puis mourir maintenant, heureux de m'éteindre sous vos regards, et dans la gloire de votre règne... je... (*Il chancelle.*)

NAPOLÉON. Appuyez-vous sur moi!... (*Il le soutient de son bras.*) Parlez-moi de votre passé!

JEAN THUREL. Sire, pardon, j'ignore comment l'on parle à des rois, mais vous me faites presque tout oublier! J'ai vu ici même le grand Louis XIV, moins grand que vous, car son regard ne dominait pas le monde, comme le vôtre, et ne descendait point jusque dans les derniers rangs de ses soldats! j'ai servi sous le Régent, sous Louis XV, sous Louis XVI, et je bénis le ciel d'avoir pu m'aligner sous ce drapeau tricolore qui vous doit tant de victoires!... Sire, les vieillards vantent toujours le passé, eh bien, je dis, moi, que le bon Dieu vous a envoyé pour faire monter la France à son plus haut degré de gloire!...

NAPOLÉON. Vos services effectifs?

JEAN THUREL. A l'époque de la révolution, 91 ans, dans le régiment de Touraine.

NAPOLÉON, *prenant une croix d'honneur des mains de l'aide de camp*. Jean Thurel, voici ce que je vous apporte; c'était à moi qui suis plus jeune de venir vous trouver!

JEAN THUREL. Sire! ah! merci, merci!...

MAGLOIRE. Mille noms d'un nom...

NAPOLÉON. Qu'as-tu donc toi?

MAGLOIRE. Comment ce que j'ai!... Croyez-vous donc que ce soit amusant de ne pouvoir plus se faire tuer pour vous!

NAPOLÉON. Vous l'avez tous essayé assez souvent... Vous avez regardé la mort avec tant de hardiesse, qu'elle a toujours reculé devant vous! Aujourd'hui vivez en paix, et soyez fiers d'être abrités sous ce dôme, au fronton duquel sont tracées ces glorieuses paroles: Au courage malheureux, la France reconnaissante. Allons visiter l'hôtel. Jean Thurel, à vous l'honneur. Passez... car la première dignité, c'est une vieillesse honorable comme la vôtre... Passez.

TOUS. Vive l'Empereur!

Digitized by Google

Dix-neuvième Tableau.

A Postdam. Novembre 1805, dans le palais du roi de Prusse. Un salon. — Au lever du rideau, on entend la musique militaire au lointain.

SCENE PREMIÈRE.

M. D'HAUGWITZ, UN CHAMBELLAN, *puis* FRÉDÉRIC-GUILLAUME III.

LE CHAMBELLAN, *entrant avec M. d'Haugwitz.* Entrez, monsieur d'Haugwitz. Sa Majesté a donné l'ordre de l'informer, sans retard, de votre arrivée au palais de Postdam...

M. D'HAUGWITZ. S. M. n'est donc pas avec l'Empereur de Russie et notre reine, à cette revue qui a mis sur pied toute la garnison de Berlin?

LE CHAMBELLAN. Non; le roi a fait appeler ses ministres pour examiner avec eux une note remise par M. de Laforet, ministre de France, et le maréchal Lannes, envoyé extraordinaire de l'empereur des Français... S. M. va se rendre auprès de vous. (*Le chambellan sort.*)

M. D'HAUGWITZ. Le roi m'appelle du fond de la retraite où je me reposais de la politique, pour me consulter et s'appuyer de mon approbation... Ah! que Dieu m'inspire dans ces conjonctures difficiles.

LE CHAMBELLAN, *rentrant.* Le roi! (*Il sort. Frédéric-Guillaume entre.*)

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Je vous salue, M. d'Haugwitz.

M. D'HAUGWITZ, *s'inclinant.* Sire.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Je vous ai fait venir à Postdam, car j'ai besoin de cette expérience qui vous distingue.

M. D'HAUGWITZ. Sire, vous avez des ministres habiles et dévoués...

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Oui, je compte sur vous pour m'aider à résoudre les questions que l'empereur de Russie est venu me soumettre, après avoir quitté son camp de Pulawi et avant d'aller rejoindre son allié dans les environs de Weymar. L'empereur Alexandre cherche à m'attirer dans cette nouvelle coalition de l'Europe contre la France. La reine, que j'aime vous savez avec quel dévouement, attache une sorte de sentiment chevaleresque à ce qu'on appelle une croisade contre les idées révolutionnaires : elle s'exalte, elle aspire à la guerre. Guidez-moi, M. d'Haugwitz; j'ai foi en vos lumières, en votre attachement... Lisez cette note et faites-moi connaître votre opinion.

M. D'HAUGWITZ. Sire... une attitude irrésolue aurait ses périls. (*On entend battre aux champs.*) Leurs Majestés rentrent au palais. Permettez-moi d'aller examiner cette note en silence et de me recueillir quelques instants.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Allez, monsieur d'Haugwitz... hâtez-vous de nous rejoindre, je vous en prie... (*M. D'Haugwitz s'incline et sort par une des portes latérales. Des pages, des chambellans, des généraux entrent par le fond et se rangent à droite et à gauche.*)

SCENE II.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LA REINE DE PRUSSE, L'EMPEREUR ALEXANDRE, LE PRINCE DOLGOROUKI, L'ARCHIDUC ANTOINE.

(*Lorsque les nouveaux personnages sont entrés, les pages, les chambellans et les généraux se retirent.*)

LA REINE, *à Alexandre.* Eh bien, Sire, que dites-vous de nos régiments?

ALEXANDRE. Je dis, Madame, que je les ai vus dans un double enthousiasme, celui de la guerre et celui que vous leur inspirez vous-même!

LA REINE. Ils savent que je désire et leur gloire et la nôtre. Je suis d'une race hostile à ce peuple français qui menace tous les souverains et dans leur puissance héréditaire et dans la renommée qu'ils ont pu jadis acquérir par les armes! Si le signal se donne, sire, c'est au milieu de la bataille que je veux entendre et mériter des acclamations.

ALEXANDRE, *à Frédéric-Guillaume.* Vous entendez, mon frère?

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Oui, mes sympathies sont avec vous tous; mais je sais aussi ce que nous avons à craindre. En 92 nous sommes allés jusqu'à Verdun, et, depuis, la France a débordé jusqu'en Italie... en Egypte... en Hollande... en Allemagne... Qui peut nous dire si ce torrent va rentrer dans son lit?

ALEXANDRE. Le torrent s'est affaibli en s'étendant trop loin... Le moment est venu de le renfermer dans ses anciens rivages.

LA REINE. Le moment est venu aussi de se joindre à ces deux nations armées pour une lutte suprême... la Russie et l'Autriche!. Songez, Sire, à la gloire que vous allez acquérir.

ALEXANDRE. La gloire... oui... mais je ne la veux pas pour moi seul! je veux la partager avec l'empereur d'Autriche... avec vous, mon frère! Unissez-vous à moi pour rendre à nos peuples leur indépendance... à nos armées l'honneur et l'éclat dont nous sommes les gardiens. Il ne faut pas que l'Europe s incline vaincue, humiliée devant une seule nation et devant un seul homme!

LA REINE. Sire, c'est là une pensée digne de vous! Je suis impatiente, moi, de la situation qui nous est faite! Sous prétexte de je ne sais quel traité, nous sommes enchaînés à la volonté de Napoléon; il nous offre le Hanôvre pour le reprendre bientôt, sans doute, au gré de son caprice, comme autrefois les conquérants ballotaient de dociles feudataires sous la pointe de leur épée.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Madame...

ALEXANDRE. Mon frère, hier, vous vous êtes agenouillé devant le tombeau du grand Frédéric, vous avez juré de faire respecter la monarchie prussienne dont il a fait la gloire.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Eh bien!

ALEXANDRE. Eh bien, ce n'est pas lui qui eût laissé une armée française passer par le territoire d'Anspach que Bernadotte a traversé.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Alors... vous pensez...

ALEXANDRE. Que vous ne pouvez... que vous ne devez pas rester dans la neutralité.

LA REINE, *tirant un papier de son sein.* Frédéric, plus d'hésitation, de faiblesse... voici le pacte qui vous unit à la Russie et à l'Autriche; ne différez pas plus longtemps. (*Elle pose le pacte sur la table, puis elle présente une plume au Roi.*) Signez.

SCENE III.

LES MÊMES, M. D'HAUGWITZ.

D'HAUGWITZ. Ne signez pas, Sire... ce serait une violation de traité.

LA REINE. Qu'osez-vous dire, monsieur?

D'HAUGWITZ. Et un traité rompu rend mauvaise la meilleure des causes. Cette affaire de la province d'Anspach, qu'on a fait envisager à la Prusse comme une atteinte à son indépendance, n'est qu'une suite naturelle de la convention stipulée par notre cabinet avec les puissances belligérantes. Vous m'avez demandé mon avis, Sire, je vous le donne. Ne perdez pas de vue ce qui vient de s'accomplir. En moins de vingt jours, Napoléon a franchi le Danube, fait capituler Ulm et paralysé quatre-vingt mille Autrichiens! La tempête est déchaînée... prenez garde, Sire!

LA REINE. Monsieur d'Haugwitz, vous un zélé partisan de la France..

M. D'HAUGWITZ. Madame, je suis le serviteur dévoué de mon souverain et je le prouve en disant la vérité.

LE CHAMBELLAN, *annonçant.* Le maréchal Lannes!

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Qu'il entre!

SCENE IV.

LES MÊMES, LANNES.

LA REINE. Maréchal, vous êtes exact...

LANNES. Madame, l'empereur Napoléon nous a accoutumés à ne faire attendre personne, ami ou ennemi! (*A Frédéric.*) Votre réponse, sire?

LA REINE, *bas à Frédéric.* Vous le voyez, c'est un ultimatum qu'on vous impose.

FRÉDÉRIC, *à Lannes* Etes-vous donc si pressé de nous quitter, maréchal?

LANNES. Oui, sire, car l'envoyé de Napoléon ne peut ni ne veut assister à ces fêtes célébrées en l'honneur de l'empereur Alexandre, notre ennemi. La France est une nation grande et fière qui ne souffre pas qu'on hésite lorsqu'elle offre son amitié!

LA REINE, *bas au roi.* Que d'arrogance!

M. D'HAUGWITZ, *de même.* De votre réponse, sire, va jaillir la paix ou la guerre.

LA REINE, *de même.* Frédéric, les rois de l'Europe ont les yeux sur vous!

M. D'HAUGWITZ, *de même.* Suivez mes avis, sire, ne vous faites pas une ennemie de la France!

LA REINE, *de même.* Si vous cédez, on dira que vous laissez ternir sur votre tête la couronne du grand Frédéric.

FRÉDÉRIC. Non, madame, non! on ne dira pas cela! (*A Lannes.*) Maréchal, le passage des troupes françaises par le territoire d'Anspach a éveillé la susceptibilité de mon peuple, je dois lui donner satisfaction en permettant à l'armée russe le passage par la Silésie!

LA REINE, *à Alexandre.* Nous l'emportons!

LANNES, *s'inclinant.* Je n'ai plus qu'à prendre congé de votre Majesté!

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Maréchal, si ma détermination amène une rupture, j'aurai mon armée et mes alliés pour me soutenir.

LANNES. Oui, sire, vous aurez beaucoup d'alliés, peut-être; nous serons seuls, c'est l'habitude de la France! L'Empire est jeune, c'est pour cela qu'il est fort!... Vous vous préoccupez de ses titres!... ils lui viennent de tous ses triomphes sur les champs de bataille, et de la volonté d'un grand peuple. Vous voulez savoir où il remonte!... à lui-même, et cela lui suffit! (*A Frédéric-Guillaume.*) Sire, Napoléon inaugura le consulat par le coup de tonnerre de Marengo. Il saura inaugurer l'Empire par quelque victoire retentissante! Vous vous flattez de repousser ses aigles... nous les promènerons peut-être dans vos capitales! La guerre donc, la guerre puisque vous la voulez!.. mais, prenez garde que notre canon ne fasse brèche dans la monarchie Prussienne, comme il a renversé en Italie la domination de l'Autriche! Au revoir. (*Il sort.*)

LA REINE. Frédéric, vous souviendrez-vous des paroles de ce soldat?

FRÉDÉRIC-GUILLAUME. Oui, pour m'animer à la guerre! (*Il signe le pacte.*)

D'HAUGWITZ. Je suis vaincu.

FRÉDÉRIC, *à Alexandre.* Où nous retrouverons-nous, mon frère?

ALEXANDRE. En Moravie... à Austerlitz...

D'HAUGWITZ, *à part.* Puisse ma défaite ne pas être suivie de la défaite des rois coalisés! (*Tous sortent.*)

Vingtième Tableau.

VEILLE ET BATAILLE D'AUSTERLITZ.

A gauche, au fond, une abbaye à demi en ruines. Çà et là, des soldats sont couchés sur de la paille. — Des feux de loin en loin. — Napoléon est étendu sur trois chaises et dort, les bras croisés sur la poitrine. Roustan est couché à ses pieds. — Près de l'abbaye, le général Duroc est assis devant une table sur laquelle est une lampe allumée : il écrit. A mesure qu'il remet un ordre aux aides de camp qui sont groupés autour de lui, ceux-ci sortent. A droite, Antoine assis devant un feu de bivouac fume sa pipe. — Il fait nuit complète. — Les personnages ne sont éclairés que par le reflet des feux allumés. — Léonard s'éveille au changement; il se lève et s'approche d'Antoine.

SCENE PREMIERE.

NAPOLÉON, ROUSTAN, DUROC, ANTOINE, LÉONARD, SOLDATS.

LÉONARD, *s'approchant d'Antoine.* Antoine!

ANTOINE, *s'éveillant.* Hein? Qu'est-ce qu'il y a? Tiens, c'est toi, Léonard?

LÉONARD. Je m'en flatte... une heure de sommeil c'est plus qu'il n'en faut pour de vieux coqs de notre espèce. (*Il bourre sa pipe tout en parlant.*) Cré coquin, il ne fait pas chaud tout de même!

ANTOINE. C'est vrai... mais nous n'avons pas le

Digitized by Google

droit de nous plaindre, alors que le petit caporal couche comme nous à la belle étoile.

LÉONARD. C'est juste... tu as raison. (*Désignant Napoléon.*) Il s'éveille...

NAPOLÉON, *à Roustan.* Quelle heure est-il, Roustan?...

ROUSTAN. Quatre heures du matin, sire.

NAPOLÉON, *descendant à l'avant-scène.* Comme le jour est lent à venir! (*Il se trouve en face de Léonard et d'Antoine qui lui font le salut militaire.*) Vous voilà déjà debout... pourquoi vous fatiguer? La besogne ne va pas vous manquer, cependant.

ANTOINE. C'est donc pour aujourd'hui, sire?

NAPOLÉON. Oui. Si les Russes ne se décident pas à attaquer, dès la pointe du jour, nous les attaquerons, nous!

ANTOINE. V'là une nouvelle qui ne réjouira pas peu les camarades. (*Les appelant.*) Oh là! eh! camarades... les anciens!...

NAPOLÉON. Ne les éveille pas, laisse... laisse-les reposer.

ANTOINE. Ça leur ferait tant de plaisir!...

NAPOLÉON. N'importe, attends encore...

ANTOINE. Suffit, sire!...

NAPOLÉON, *voyant un soldat couché sur la paille et qui n'a pas comme les autres de capote sur lui.* Ce soldat n'a pas de capote... le froid va le saisir!.., (*Il ôte le manteau dont il est enveloppé et il en couvre le soldat.*)

ANTOINE *et* LÉONARD. Sire!

NAPOLÉON. Silence! (*Il regarde à droite et à gauche si ses soldats sont bien... Voyant un feu de bivouac qui est près de s'éteindre, il prend du bois... le ranime, puis il sort en continuant son inspection.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *moins* NAPOLEON; *puis* MARCELIN.

ANTOINE. Ah! s'il voulait je lui donnerais le double de mon existence! (*Un jeune aide de camp traverse le théâtre, il tient une dépêche à la main, et il va la remettre à Duroc... C'est Marcelin.*)

LÉONARD, *à Antoine.* Tiens, voilà quelqu'un de ta connaissance.

ANTOINE. Oui, mon neveu; le gamin a eu fièrement raison de planter là la boutique de son quincaillier... le voilà officier... et nommé sur le champ de bataille d'Ulm, par Napoléon lui-même! (*Marcelin quitte Duroc et traverse le théâtre pour s'éloigner; Antoine l'appelle.*) Marcelin!

MARCELIN. C'est vous, mon oncle... Je suis heureux de vous voir!... J'ai une bonne nouvelle à vous donner: je fais partie de l'état-major du maréchal Lannes.

ANTOINE. Cré nom! En t'enrôlant t'as eu Latour-d'Auvergne pour parrain, tu as été page de l'empereur.. et tu fais partie de l'état-major du maréchal Lannes... T'es né coiffé, gamin, et j'en suis fier pour toi... Eh! mais... eh! mais, qu'est-ce que je dis donc? Pardon, excuse... je n'ai plus le droit de vous parler de la sorte... à présent que vous avez l'épaulette d'officier.

MARCELIN. Que dites-vous, mon oncle?.., Si vous cessiez d'être le même avec moi... je croirais que vous ne m'aimez plus. (*On entend dans la coulisse un grand mouvement et les cris au lointain de Vive l'empereur! Tous les soldats s'éveillent et se lèvent.*)

SCENE III.

LES MÊMES, THIÉBAUT, *entrant; puis* NAPOLÉON, LANNES, DUROC, SOLDATS.

ANTOINE, *à Thiébaut.* Qu'est-ce qu'il y a? pourquoi ces acclamations?...

THIÉBAUT. Les camarades des avant-postes, en apercevant l'empereur au milieu d'eux, ont fait des torches avec la paille de leur bivouac, et ils l'escortent triomphalement dans sa marche. (*Tous les soldats prennent de la paille, ils font des torches qu'ils allument aux feux des bivouacs. Le théâtre se remplit d'autres soldats portant tous une torche. La clarté la plus vive succède à l'obscurité. Napoléon entre entouré de ses généraux, au milieu des acclamations de : Vive l'Empereur!*)

NAPOLÉON. Merci, mes braves... merci!.... Les Russes nous croyaient abattus, découragés; que ces feux de joie.. que ces acclamations aillent jusqu'à eux.... qu'ils soient les précurseurs de leur défaite!...

ANTOINE. A les entendre ils n'auraient qu'à ouvrir la bouche pour nous avaler... mais soyez tranquille, sire, on se mettra en travers.

NAPOLÉON. Oui, mon brave.... oui, nous nous mettrons en travers! — L'armée russe se présente pour venger l'armée autrichienne vaincue à Ulm... C'est à vous de porter dans ses rangs, avec votre bravoure accoutumée, le désordre et la mort! Pénétrez-vous bien de cette pensée: Une victoire finira cette campagne, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple... de vous... et de moi!

LANNES. Napoléon, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton couronnement, nous saurons dignement le célébrer!

LES GÉNÉRAUX. Oui.. oui...

ANTOINE. Tu veux de la gloire, sire? Eh bien, sois tranquille, on t'en flanquera! (*Le canon se fait entendre.*)

NAPOLÉON. Les Russes viennent à nous... (*Aux généraux.*) Rappelez-vous bien mes instructions, c'est du plateau de Pratzen qu'il faut nous rendre maîtres... C'est contre les étangs glacés qu'il faut refouler les Russes, c'est là que je veux les écraser! (*A un général.*) Claparède, et vous, soldats de la 47me n'oubliez pas que j'ai surnommé votre brigade la Terrible. — Le prompt succès de la bataille dépend de la vigueur que vous déploierez ici... il ne faut pas que les Russes puissent franchir cette position.

CLAPARÈDE. Ils ne passeront pas... Sire, nous le jurons.

TOUS. Non! non!

NAPOLÉON. Je compte sur vous... En avant! (*Ce cri est répété par les généraux et les soldats; tous s'éloignent, à l'exception de la 47me qui prend position dans l'abbaye. Les Russes paraissent : l'action s'engage. — Les Russes ont tour à tour l'avantage et le désavantage. L'abbaye s'écroule tout entière sous le feu du canon. La 47me les charge à la baïonnette et met l'ennemi en fuite.— Des cavaliers russes, des fantassins, passent tour à tour en fuyant, et poursuivis par des cavaliers et des fantassins français. — La toile de fond change.*)

21me et 22me Tableaux.

La décoration représente, à droite, les hauteurs de Pratzen. Les Français en sont maîtres. A gauche, les lacs de glaces sur lesquels les Russes se sont réfugiés, cavalerie, infanterie; ils fuyent pêle mêle. Des hauteurs de Pratzen, l'artillerie française tire sur les lacs, à boulets rouges. La glace se brise et les Russes y tombent, hommes, chevaux, en poussant des cris épouvantables. Les Russes qui ne sont pas sur la glace mettent bas les armes, et se constituent prisonniers. Napoléon, tous les généraux, toutes les troupes, viennent se masser sur le théâtre et sur les hauteurs.

LANNES. Sire, nous sommes vainqueurs sur tous les points, les empereurs de Russie et d'Autriche sont en fuite.

NAPOLÉON. Soldats, vous vous êtes couverts de gloire. Ce soleil qui se lève sourit à vos exploits. Désormais il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz pour qu'on réponde : Voilà un brave! (*Musique militaire.*)

TOUS. Vive l'Empereur!!!

7676

FIN.

N.° d' inventaire 1506

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Digitized by Google